

ANNE RICE
Les Infortunes
de la Belle
au bois dormant
1. L'initiation



ROBERT LAFFONT

ANNE RICE

Les Infortunes de la Belle au bois dormant

1. L'Initiation

Traduit de l'américain
par Adrien Calmevent



ROBERT LAFFONT

Comment le Prince prit la Belle au bois dormant



DEPUIS le début de sa jeune existence, le Prince connaissait l'histoire de la Belle au bois dormant, qu'un maléfice avait condamnée, après s'être piqué le doigt sur un fuseau, à dormir cent ans, ainsi que ses parents, le Roi et la Reine, et toute la Cour.

Mais il avait refusé d'accorder foi à cette histoire, jusqu'à son entrée dans le château.

Même les cadavres des autres Princes crucifiés sur les épines qui tapissaient les murs de la demeure n'avaient pu le convaincre. Sans nul doute, chacun de ses prédécesseurs y croyait déjà en approchant du château mais, pour sa part, il éprouvait le besoin de se rendre compte par lui-même.

Insouciant à force de chagrin depuis la mort de son père, et trop investi d'autorité sous le règne de sa mère, il tranchait à la racine ces épines terrifiantes, esquivant leurs pièges avec agilité. Son désir n'était point tant de mourir que de conquérir.

Et, se frayant un chemin au milieu des ossements de ceux qui avaient échoué à percer le mystère, il entra seul dans la grande salle des banquets.

Le soleil était haut dans le ciel, les épines jonchaient le sol, et la lumière perçait les hautes fenêtres de lames de poussière.

Tout autour de la table du banquet, le Prince découvrit les hommes et les femmes de la Cour de jadis, endormis sous des couches de poussière, leurs visages rougeâtres, avachis, tissés de toiles d'araignée.

Il retint son souffle à la vue des serviteurs somnolents contre les murs, leurs vêtements moisissés réduits en lambeaux.

Ainsi le vieux conte était donc vrai. Et, sans plus de crainte, il se mit en quête de la Belle au bois dormant, le cœur de ce conte.

Dans la plus haute chambre de la demeure, il la trouva. Il avait enjambé les corps assoupis des dames de compagnie et des

valets, et, respirant la poussière et l'humidité des lieux, il se tenait enfin à la porte du sanctuaire.

Ses cheveux de lin, longs et lisses, couvraient le velours de sa couche, d'un vert profond, et les plis flous de sa robe révélèrent les seins et les rondeurs d'une jeune femme.

Il ouvrit les fenêtres et leurs volets clos. Elle en fut inondée de soleil. Il s'approcha d'elle et laissa échapper un doux soupir en touchant la joue, puis les dents entre les lèvres entrouvertes, et, enfin, les tendres virgules des paupières.

À ses yeux, son visage était parfait, et sa robe brodée profondément lovée dans le creux de ses jambes épousait la forme de son sexe.

Il dégaina son épée, qui avait tranché toutes ces épines, et, glissant doucement la lame entre ses seins, il fendit facilement l'étoffe ancienne.

Une fois la robe ouverte jusqu'à l'ourlet, il en rabattit les pans et contempla la jeune femme. Ses tétons étaient du même rose que ses lèvres, et la toison de son entrejambe était jaune sombre et plus bouclée que la longue chevelure qui lui couvrait les bras presque jusqu'aux hanches et s'écoulait de part et d'autre de son corps.

Il découpa les manches, la souleva avec délicatesse pour la libérer de son vêtement. Le poids de ses cheveux parut rejeter la tête de la Belle au creux des bras du Prince, et sa bouche s'ouvrit un peu plus.

Il posa son épée à son côté et ôta sa lourde armure. Puis il la souleva de nouveau, le bras gauche passé sous les épaules, la main droite entre les jambes, le pouce sur le mont du pubis.

Elle n'émit aucun bruit ; mais si un être pouvait gémir en silence, alors tout en elle laissait échapper ce gémissement. Sa tête retomba contre lui, il sentit la chaude moiteur sous sa main droite, et l'allongeant derechef, il recueillit ses deux seins au creux de ses paumes, et les suçait délicatement, l'un, puis l'autre.

Ces seins, ronds et fermes. Elle avait quinze ans lorsque la malédiction l'avait frappée. Il lui mordit les tétons, s'empara de ses seins presque avec rudesse pour éprouver leur poids, et puis il les gifla légèrement, aller, retour, avec délectation.

À son entrée dans la chambre, son désir avait été fort et presque douloureux. À présent, il l'aiguillonnait sans merci.

Il l'enfourcha, lui écarta les jambes, pinça doucement, profondément la chair blanche à l'intérieur de ses cuisses et, tout en étreignant le sein droit de la main gauche, il enfonça son sexe en elle.

À l'instant même de rompre son innocence, il la souleva, lui ouvrit la bouche avec la langue, et lui pinça vivement le sein.

Il suçà ses lèvres, en exprima la vie pour s'en gorger, et lorsqu'il sentit sa semence exploser en elle, il l'entendit crier.

Alors ses yeux bleus s'ouvrirent.

— Belle ! lui chuchota-t-il.

Elle ferma les yeux, ses sourcils dorés se joignirent en un menu froncement, et la blancheur de son large front prit la lumière du soleil.

Il lui releva le menton, lui embrassa la gorge, et l'entendit gémir sous lui quand il retira son organe de son sexe étroit.

Elle était saisie. Il l'attira à lui pour la faire asseoir, nue, un genou replié contre les vestiges de sa robe de velours, sur sa couche aussi plate et dure qu'une table.

— Je vous ai réveillée, ma chérie, lui dit-il. Vous avez dormi cent ans, ainsi que tous ceux qui vous aimaient Écoutez. Écoutez ! Vous allez entendre ce château revenir à la vie comme personne avant vous ne l'a jamais entendu.

Déjà, un cri avait retenti dans le corridor. La domestique se tenait là, les mains à ses lèvres.

Le Prince se rendit à la porte pour s'adresser à elle.

— Va trouver ton maître, le Roi. Annonce-lui la venue de ce Prince qui, selon la prédiction, devait briser la malédiction de cette maison. Dis-lui que, pour l'heure, je reste enfermé avec sa fille.

Il ferma la porte, la verrouilla et se retourna pour admirer la Belle.

Elle couvrait ses seins de ses mains, et ses longs cheveux d'or, lourds et denses comme de la soie, flamboyaient autour d'elle sur sa couche.

Elle inclina la tête, pour se couvrir de sa chevelure.

Mais elle regardait le Prince et il fut frappé par ce regard, dénué de toute crainte, de toute malignité. Elle était comme à la chasse ces tendres animaux de la forêt, juste avant qu'il ne les tue : les yeux grands ouverts, vides d'expression.

Sa poitrine se souleva avec un soupir inquiet. Et voilà qu'il s'approchait d'elle, rieur, et lui soulevait les cheveux pour lui dégager l'épaule droite. Elle le regarda fixement, ses joues s'empourprèrent d'une rougeur crue, et il l'embrassa de nouveau.

Il lui ouvrit la bouche avec les lèvres, et, prenant ses mains dans sa main gauche, il les posa sur ses genoux nus, afin de soupeser les seins, de les contempler à son aise.

— Belle innocente, chuchota-t-il.

Elle le regardait, et il devinait ce qu'elle voyait. Il n'avait que trois ans de plus qu'elle, qu'elle cent ans plus tôt. Dix-huit ans, à peine un homme, mais qui n'avait peur de rien ni de personne. Il était grand, le cheveu noir, et d'une constitution élancée, ce qui lui donnait de l'agilité. Il aimait penser à lui-même comme à une épée – légère, droite, très vive, et terriblement dangereuse.

Et il en avait laissé derrière lui beaucoup qui auraient pu le prouver.

À cet instant, il n'éprouvait non point tant de l'orgueil qu'une immense satisfaction. Il était parvenu au cœur du château ensorcelé.

Il y eut des coups à la porte, des cris.

Il ne prit pas la peine d'y répondre. Il allongea de nouveau la Belle.

— Je suis votre Prince, fit-il, et c'est ainsi que vous vous adresserez à moi, et c'est pourquoi vous m'obéirez.

Encore une fois, il lui écarta les jambes. Sur l'étoffe, il vit le sang de son innocence, et ceci le fit rire doucement, tandis qu'il entraînait en elle, une fois encore.

Elle lâcha une suite de doux gémissements qui furent à ses oreilles autant de baisers.

— Répondez-moi comme il convient, chuchota-t-il.

— Mon Prince...

— Ah, soupira-t-il, c'est charmant.

Lorsqu'il ouvrit la porte, la pièce était presque dans le noir. Il annonça aux serviteurs qu'il prendrait son dîner tout de suite, et qu'il recevrait le Roi sur l'heure.

À la Belle, il ordonna de dîner avec lui et de demeurer avec lui, et, d'un ton ferme, il l'enjoignit de ne porter aucun vêtement.

— C'est mon souhait de vous avoir nue et toujours prête pour moi, décida-t-il.

Il aurait pu lui dire qu'elle était d'une beauté incomparable, avec sa chevelure d'or pour seul vêtement et la rougeur de ses joues pour seul voile, et ses mains qui tentaient vainement de dérober à sa vue son sexe et ses seins, mais il s'en garda bien.

Au lieu de cela, il saisit ses poignets menus et les lui maintint dans le dos pendant que l'on apportait la table du dîner, puis il lui ordonna de s'asseoir face à lui.

La table n'était pas de taille à lui interdire de l'atteindre à sa guise, de la toucher, de lui caresser les seins s'il lui en prenait envie. Et, tendant la main vers elle, il lui releva le menton pour l'examiner à la lumière des chandeliers que portaient les serviteurs.

Sur la table, on dressa un rôti de sanglier et du gibier, des fruits dans de grands bols d'argent chatoyants, et soudain le Roi se tint sur le seuil, vêtu de ses lourdes robes de cérémonie, coiffé d'une couronne d'or. Il s'inclina devant le Prince, attendant qu'on lui commandât d'entrer.

— Cent années durant, votre Royaume a été tenu en négligence, s'écria le Prince en levant son calice de vin. La plupart de vos vassaux vous ont quitté pour d'autres seigneurs ; vos bonnes terres restent en friche. Mais vous avez toute votre santé, votre Cour, vos soldats. Tant de choses s'offrent à vous.

— Prince, je suis votre débiteur, répondit le Roi. Mais me direz-vous votre nom, le nom de votre famille ?

— Ma mère, la reine Éléonore, vit de l'autre côté de la forêt, lui révéla le Prince. De votre temps, c'était le Royaume de mon arrière-grand-père, celui du Roi Heinrick, votre puissant allié.

Le Prince vit la soudaine surprise du Roi, puis son regard plein de trouble. Le Prince comprit parfaitement la chose. Et

lorsqu'une rougeur empourpra le visage du Roi, le Prince s'écria :

— Et en ce temps-là, vous avez servi au château de mon arrière-grand-père, n'est-il pas, ainsi peut-être que votre Reine ?

Le Roi tint ses lèvres closes en signe d'assentiment, et hocha lentement la tête.

— Vous êtes le fils d'un puissant monarque, chuchota-t-il.

Et le Prince vit bien que le Roi ne lèverait pas les yeux sur la Belle, sa fille nue.

— Je vais emmener la Belle pour qu'elle serve au château, annonça le Prince. Elle est mienne, désormais.

Il dégaina son long coutelas d'argent et, découpant le sanglier chaud et succulent, il en dressa plusieurs morceaux sur son assiette. L'entourant, les serviteurs dressaient d'autres plats devant lui, avec empressement.

La Belle se tenait assise, à nouveau les mains sur les seins ; ses joues étaient humides de larmes, et elle tremblait légèrement.

— Comme vous voudrez, fit le Roi. Je suis votre obligé.

— À présent, vous avez votre vie et votre Royaume. Et j'ai votre fille. Je passerai la nuit ici. Et demain je me mets en route pour faire d'elle ma Princesse de l'autre côté des montagnes.

Il avait disposé quelques fruits sur son assiette, et des morceaux de nourriture encore chaude, puis il claqua doucement des doigts et demanda à la Belle, dans un chuchotement, de faire le tour de la table pour le rejoindre.

Il perçut sa honte d'être ainsi exposée à la vue de ses serviteurs.

Mais il écarta la main qu'elle tenait devant son sexe.

— Ne vous couvrez plus jamais de la sorte, lui dit-il.

Il avait prononcé ces paroles presque tendrement, en relevant ses cheveux pour lui dégager le visage.

— Oui, mon Prince, murmura-t-elle. (Elle avait une petite voix adorable.) Mais c'est si difficile.

— C'est difficile, bien sûr, sourit-il. Mais vous le ferez, pour moi.

Sur quoi il la prit par la main, l'assit sur ses genoux, et la berça au creux de son bras gauche.

— Embrassez-moi, ordonna-t-il, et, sa bouche chaude contre la sienne, il sentit son désir se dresser, trop tôt pour son goût, mais décida néanmoins de savourer ce léger tourment.

— Vous pouvez aller, fit-il au Roi. Dites à vos serviteurs de préparer mon cheval à l'aube. Je n'aurai pas besoin de monture pour la Belle. Nul doute que vous ayez découvert mes hommes d'armes à vos portes. (Et le Prince éclata de rire.) Entrer avec moi leur faisait peur. Dites-leur de se tenir prêts au lever du soleil, après quoi vous pourrez dire au revoir à la Belle, votre fille.

Le Roi jeta un bref regard, en guise d'assentiment aux ordres du Prince, et, avec une courtoisie sans faille, il s'éloigna du seuil de la chambre à reculons.

Le Prince tourna toute son attention vers la Belle.

Il prit une serviette et essuya ses larmes. Obéissante, elle tenait ses mains sur ses cuisses, exposant son sexe ; elle n'essayait plus, remarqua-t-il, de dissimuler avec ses bras ses petits tétons roses et durcis, et il approuva.

— Allons, n'ayez pas peur, la pria-t-il avec douceur, s'abreuvant encore un peu à sa bouche tremblante, puis il lui gifla les seins, les fit légèrement frémir. Je pourrais être vieux et repoussant.

— Oh, mais alors j'en serais désolée pour vous, dit-elle de sa voix douce et craintive.

Il rit.

— Pour cette réponse, je vais vous punir, lui répliqua-t-il avec tendresse. Un peu d'impertinence de temps à autre, bien dans la manière d'une dame, voilà qui est divertissant.

Elle rougit, se mordit la lèvre.

— Avez-vous faim, ma Belle ?

Il vit bien qu'elle avait peur de lui répondre.

— Lorsque je vous le demanderai, vous répondrez : « Seulement si cela vous fait plaisir, mon Prince », et alors je saurai que la réponse est oui. Ou encore, « Non pas, à moins que cela ne vous fasse plaisir, mon Prince », et alors je saurai que la réponse est non. Me comprenez-vous ?

— Oui, mon Prince, fut sa réponse. Je n'ai faim que si cela vous fait plaisir.

— Très bien, très bien, approuva-t-il avec une authentique sincérité.

Il prit une petite grappe d'un raisin noir et luisant, lui glissa les grains dans la bouche un à un, retirant les pépins, qu'il posait de côté.

Il la regardait avec un plaisir évident, tandis qu'elle buvait une profonde gorgée du calice de vin qu'il lui tenait tout contre les lèvres. Puis il lui essuya la bouche et l'embrassa.

Ses yeux brillaient. Mais elle avait cessé de pleurer. Il sentit le contact de la chair tendre de son dos, et ses seins, encore.

— Superbe, murmura-t-il. Et, jadis, étiez-vous terriblement gâtée, et vous donnait-on tout ce que vous désiriez ?

Elle rougit encore de confusion, puis, toute honteuse, elle hocha la tête.

— Oui, mon Prince. Je pense, peut-être...

— N'ayez pas peur de me faire une longue réponse, la cajolait-il, pourvu que vos mots soient empreints de respect. Et ne prenez jamais la parole avant que je vous aie parlé le premier, et, en toutes ces matières, veillez bien à prêter garde à ce qui me fait plaisir. Vous avez été très gâtée, on vous a tout donné, mais étiez-vous entêtée ?

— Non, mon Prince, je ne crois pas, se souvint-elle. Je me suis efforcée d'être une joie pour mes parents.

— Et vous serez une joie pour moi, ma chérie, lui répliqua-t-il amoureusement.

Et en la tenant toujours fermement du bras gauche, il revint à son dîner.

Il mangea de bon cœur, le sanglier, le gibier rôti, quelques fruits, et but plusieurs calices de vin. Après quoi il dit aux serviteurs de tout emporter et de les laisser seuls.

Sur le lit, on avait étendu des draps et des couvre-lits neufs ; il y avait des coussins frais, des roses dans un vase, et plusieurs candélabres.

— Maintenant, dit-il en se levant et en la plaçant devant lui, il faut nous mettre au lit, car demain nous avons une longue

journée devant nous. Toutefois, il me faut encore vous punir pour votre impertinence de tout à l'heure.

Aussitôt, des larmes emplirent les yeux de la Belle ; elle leva sur lui un regard implorant. Elle fut sur le point de se couvrir les seins et le sexe, avant de se souvenir et de tenir ses mains sur les côtés, deux petits poings serrés et vulnérables.

— Je ne vais pas vous punir beaucoup, la rassura-t-il gentiment, en lui relevant le menton. Ce n'était qu'un petit affront, et après tout c'était le premier. Mais, Belle, pour vous avouer la vérité, je vais aimer vous punir.

Elle se mordait la lèvre, il voyait son envie de parler : tenir sa langue et maîtriser ses mains, c'était presque trop d'efforts pour elle.

— Très bien, ma douce, que voulez-vous me dire ?

— Je vous en prie, mon Prince, le supplia-t-elle. J'ai si peur de vous.

— Vous me découvrirez plus raisonnable que vous ne l'attendez, la rassura-t-il.

Il retira sa longue cape, la jeta sur le dossier d'un fauteuil, et ferma la porte au verrou. Puis il souffla toutes les chandelles, sauf quelques-unes ici et là.

Il dormirait dans ses vêtements, comme il le faisait presque chaque nuit, dans la forêt dans les auberges du pays, ou dans les maisons de ces humbles paysans où il descendait parfois, et cela ne le gênait guère.

S'approchant d'elle, il se dit qu'il lui fallait se montrer miséricordieux et la punir promptement. Assis au bord du lit, de la main gauche il lui prit les poignets et bascula son corps dénudé sur ses genoux. Les jambes de la Belle s'agitaient vainement au-dessus du sol.

— Très, très jolie, fit-il, sa main droite décrivant des gestes lents sur les fesses rondes, tout en les forçant à s'ouvrir.

La Belle pleurait à gros sanglots, mais elle étouffait ses pleurs dans le lit, et ses mains étaient maintenues devant elle par le bras gauche du Prince.

Ce dernier à présent, de la main droite, lui fessait brutalement le derrière, et l'entendit pleurer plus haut. Pourtant, il ne la fessait pas si durement.

Mais cela laissa une marque rouge. Il la fessa fort de nouveau, la sentit se contorsionner contre lui, la chaleur et la moiteur de son sexe contre sa jambe, et il la fessa encore une fois.

— Je pense que vous sanglotez plus d’humiliation que de douleur, la réprimanda-t-il de sa douce voix.

Elle luttait pour ne pas trop pleurer.

Il arma sa main gauche, bien à plat, et, sensible à la chaleur de ses fesses rougies, l’éleva et lui administra une nouvelle série de fessées, lourdes et fortes, souriant de la voir se débattre.

Il aurait pu la fesser beaucoup plus méchamment, pour le plaisir, et sans lui faire vraiment mal. Mais il avait une meilleure idée. Il aurait tant de nuits pour goûter ces délices.

Alors il la fit se lever, debout devant lui.

— Rejetez vos cheveux en arrière, ordonna-t-il.

Son visage maculé de pleurs était d’une indicible beauté, ses lèvres tremblaient, ses yeux bleus brillaient de larmes humides. Immédiatement, elle obéit.

— Je ne crois pas que l’on vous ait gâtée tant que cela. Je vous trouve fort obéissante, désireuse de faire plaisir, et voilà qui me rend très heureux.

Il vit son soulagement.

— Croisez vos mains derrière la nuque, sous vos cheveux. C’est cela. Très bien. (Il lui leva le menton.) Et vous avez cette habitude charmante et modeste de baisser le regard. Mais à présent je veux que vous me regardiez droit dans les yeux.

Elle obéit timidement, l’air misérable. Maintenant qu’elle le regardait, elle semblait ressentir plus pleinement sa nudité et son dénuement. Elle avait des cils sombres, entrecroisés, et ses yeux bleus étaient plus grands qu’il ne l’avait cru.

— Me trouvez-vous beau ? lui demanda-t-il. Ah, mais avant que vous ne me répondiez, j’apprécierais de connaître la vérité de votre bouche, et non ce que, selon vous, j’ai envie d’entendre, ou ce qu’il vous siérait le mieux de dire. Comprenez-vous ?

— Oui, mon Prince, chuchota-t-elle. Elle avait l’air plus calme.

Il tendit la main, lui massa légèrement le sein droit, puis caressa le duvet de ses aisselles, et perçut sous ses doigts la

menue courbe du muscle, là, sous l'or soyeux, puis caressa la toison pleine et humide entre les jambes, et elle en soupira, elle en trembla.

— Maintenant, reprit-il, répondez à ma question, et décrivez ce que vous voyez. Décrivez-moi comme si vous veniez de me rencontrer et que vous vous confiez à votre femme de chambre.

De nouveau, elle se mordit la lèvre, ce geste qu'il chérissait, et puis, la voix bridée par l'incertitude, elle avoua :

— Vous êtes très beau, mon Prince, personne ne pourrait le nier. Et pour un être... pour un être...

— Poursuivez.

Il l'attira juste un petit peu plus près de lui, son sexe à présent contre son genou, et il passa son bras droit autour d'elle, berçant son sein dans sa main gauche et laissant ses lèvres lui effleurer la joue.

— Et pour un être si jeune, savoir si bien commander, poursuivit-elle, est chose plutôt inattendue.

— Et, dites-moi, comment cela transparait-il chez moi, hors mes actes ?

— Vos manières, mon Prince, répondit-elle, sa voix retrouvant un peu de force. Cette expression dans vos yeux, vos yeux si sombres... votre visage... On n'y décèle aucun de ces doutes de la jeunesse.

Il sourit et lui baisa l'oreille. Il s'étonna que la petite fente pâle entre ses jambes fût si chaude. Ses doigts ne pouvaient cesser de la toucher. Deux fois déjà, il l'avait prise, et il la prendrait encore, mais il se dit qu'il devrait y revenir avec plus de lenteur.

— Aimeriez-vous que je sois plus vieux ? chuchota-t-il.

— Je croyais, fit-elle, que ce serait plus simple. Recevoir des ordres d'un être si jeune fait éprouver son propre dénuement.

Les larmes parurent monter et noyer ses yeux, aussi la repoussa-t-il doucement pour mieux les contempler.

— Ma chérie, je vous ai réveillée d'un sommeil centenaire, et j'ai restauré le Royaume de votre père. Vous êtes mienne. Et vous découvrirez que je ne suis pas un maître si dur. Seulement sévère. Aussi longtemps que vous ne songerez qu'à me

complaire, nuit et jour et à tout instant, les choses seront simples pour vous.

Et comme elle s'efforçait de ne pas détourner le regard, il vit à nouveau le soulagement sur son visage, et la crainte respectueuse qu'il lui inspirait.

— Allons, fit-il, glissant ses doigts encore libres entre ses jambes et l'attirant à nouveau près de lui, ce qui lui fit lâcher un petit cri, je vous veux plus, plus que je ne vous ai eue. Comprenez-vous ce que je veux dire, ma Belle Endormie ?

Elle remua la tête ; pour l'heure, elle était prise de terreur.

Il la souleva pour la déposer sur le lit et l'allongea.

Les bougies jetaient sur elle une lumière chaude, presque rose. Ses cheveux retombaient de part et d'autre du lit, elle semblait sur le point d'éclater en sanglots, et ses mains s'efforçaient de se tenir tranquilles de chaque côté de son corps.

— Ma chérie, vous avez en vous une dignité qui vous protège de moi, exactement comme vos jolis cheveux d'or vous font un voile et un bouclier. À présent je veux que vous vous rendiez à moi. Vous verrez, et plus tard vous serez fort surprise d'avoir pleuré la première fois que je vous ai demandé de vous soumettre.

Le Prince se pencha au-dessus d'elle. Il lui écarta les jambes. Il put voir quelle bataille elle livrait pour ne pas se couvrir ou se détourner. Il lui caressa les cuisses. Puis, de l'index et du pouce, il s'enfonça dans la toison humide et soyeuse, sentit ses petites lèvres tendres et les força à s'ouvrir toutes grandes.

La Belle fut parcourue d'un terrible frisson. De la main gauche, elle se masqua la bouche, et, à l'abri de cette main, pleura doucement. Il se dit qu'il serait plus facile pour elle que ce soit lui qui lui couvre la bouche, et, pour l'heure, admit-il, cela pouvait encore être acceptable. Il serait toujours temps de lui enseigner le reste.

Ce fut du bout des doigts de la main droite qu'il trouva ce menu nodule de chair entre les tendres lèvres inférieures, et il le lutina, allant et venant jusqu'à ce qu'elle soulevât les hanches, cambrant le dos malgré elle. Sous sa main, son petit visage était l'image de la détresse. Le Prince s'en amusa intérieurement.

Mais, dans un sourire, il sentit, pour la première fois, le fluide chaud entre ses jambes, ce fluide véritable, celui qui, quelques instants plus tôt, n'avait pu s'écouler avec le sang de l'innocence.

— C'est cela, c'est cela, ma chérie, approuva-t-il. Et vous n'opposerez nulle résistance à votre Seigneur et Maître, mmmh ?

Enfin il ouvrit son vêtement et en extirpa son sexe dur et avide ; se juchant sur elle, il le lova contre sa cuisse, tout en continuant de la caresser.

Elle balançait d'un côté sur l'autre, ses mains nouant autour d'elle des nœuds avec les draps soyeux. Tout son corps parut rosir, et les pointes de ses seins semblaient si dures qu'elles avaient l'air de petites pierres. Il ne put y résister.

Il y planta ses dents, par jeu, sans faire mal. Il les lécha, et puis il lécha aussi son sexe, et comme elle se défendait, comme elle rougissait comme elle gémissait sous lui, il la monta, doucement.

Elle cambra le dos, encore. Ses seins s'empourprèrent Et alors qu'il enfilait son organe en elle, il la sentit frémir avec violence, prise d'un plaisir involontaire.

Un terrible cri fut étouffé par la main posée sur sa bouche ; elle frémit si violemment qu'il crut qu'elle allait le soulever.

Puis elle retomba, tranquille, humide, rose, les yeux clos, respirant profondément, ses larmes coulant en silence.

— C'était charmant, ma chérie, dit-il. Ouvrez les yeux.

Ce qu'elle fit, timidement.

Mais ensuite elle se tint alanguie, les yeux levés vers lui.

— Cela fut si dur pour vous, chuchota-t-il. Vous ne pouviez même imaginer que cela vous arriverait. Vous êtes rouge de honte, sous le coup de la peur, et peut-être croyez-vous qu'il s'agit là d'un de ces rêves que vous avez rêvés au cours de ces cent années. Mais tout ceci est réel, Belle. Et ce n'est que le début ! Vous pensez que j'ai fait de vous ma Princesse. Mais je n'ai fait que commencer. Le jour viendra où vous ne verrez que moi, comme si j'étais le soleil et la lune, où je signifierai tout pour vous, le manger, le boire, l'air que vous respirez. Alors

vous serez vraiment mienne, et ces premières leçons... et ces premiers plaisirs... (il sourit) ne vous sembleront rien.

Il se pencha au-dessus d'elle. Elle demeurait très calme, le dévisageant.

— Maintenant, embrassez-moi, ordonna-t-il. Je veux dire, vraiment... embrassez-moi.

Le Voyage et le Châtiment à L'Auberge



LE lendemain matin, toute la Cour s'était rassemblée dans la Grande Salle pour assister au départ du Prince, et toute la Cour, y compris le Roi et la Reine, pleins de gratitude, se tenait les yeux baissés, le buste incliné, tandis que le Prince descendait l'escalier, la Belle marchant nue derrière lui. Il lui avait ordonné de tenir les mains croisées derrière sa nuque, sous la chevelure, et de se placer légèrement à sa droite, afin qu'il pût l'entrevoir du coin de l'œil. Et elle obéit, ses pieds nus ne faisant pas le moindre bruit sur la pierre usée des marches, tandis qu'elle le suivait.

— Cher Prince, s'écria la Reine, quand il parvint à la grande porte du château et qu'il vit ses soldats qui se tenaient là, à cheval, sur le pont-levis, nous sommes vos débiteurs éternels, mais elle est notre fille unique.

Le Prince se retourna vers elle. Elle était encore belle, quoique deux fois plus âgée que la Belle, et il se demanda si elle avait servi, elle aussi, son arrière-grand-père.

— Comment pouvez-vous douter de moi ? s'enquit patiemment le Prince. J'ai restauré votre Royaume, et vous savez fort bien, si vous gardez quelque peu en mémoire les coutumes de mon pays, que la Belle, en servant au château, se trouvera grandement mise en valeur.

C'est alors qu'une rougeur éloquente empourpra le visage de la Reine, comme hier celui du Roi, et elle inclina la tête en signe d'acquiescement.

— Mais je suis assurée que vous voudrez permettre à la Belle de se vêtir, murmura-t-elle, au moins jusqu'à ce qu'elle atteigne la frontière de votre Royaume.

— Tous ces bourgs que nous traverserons d'ici à mon Royaume nous ont prêté allégeance pour un siècle. Et, dans chacun d'eux, je proclamerai votre restauration et vos nouvelles possessions. Que pouvez-vous demander de plus ? Le printemps

est déjà chaud ; la Belle ne souffrira nullement de se mettre à mon service.

— Pardonnez-nous, Votre Altesse, fit le Roi avec empressement. Mais rien n'a-t-il changé en cette époque ? La servitude de la Belle ne durera pas éternellement ?

— Il en va de même aujourd'hui que jadis. La Belle sera de retour en temps et en heure. Et sa beauté, sa sagesse s'en trouveront grandement rehaussées. Maintenant, dites-lui d'obéir, tout comme vos parents vous ont ordonné d'obéir quand vous nous avez été envoyés.

— Le Prince dit la vérité, Belle, reprit le Roi à voix basse, en évitant toujours de poser le regard sur sa fille. Obéissez-lui. Obéissez à la Reine. Et quand bien même vous jugeriez votre servitude déroutante et quelquefois malaisée, ayez confiance, vous nous reviendrez, ainsi qu'il l'a dit, grandement changée, et en mieux.

Le Prince sourit.

Sur le pont-levis, les chevaux piaffaient. La monture du Prince, un étalon noir, était particulièrement ardue à maîtriser, aussi le Prince, leur faisant à tous une nouvelle fois ses adieux, se retourna-t-il et souleva-t-il la Belle de terre.

Il la hissa avec aisance sur son épaule droite, les chevilles calées contre sa hanche, et, tandis qu'elle retombait sur son dos, il l'entendit sangloter doucement. Juste avant qu'elle ne monte sur l'étalon, il vit ses longs cheveux balayer le sol.

Tous les hommes d'armes prirent place à sa suite.

Il chevaucha à travers bois.

Le soleil dardait ses rayons de gloire à travers le lourd feuillage d'émeraude, le ciel bleu et brillant se dissolvait en un dégradé de lumière verdâtre tandis que le Prince chevauchait à la tête de ses hommes d'armes, fredonnant pour lui-même, et chantonnant de temps à autre.

Le corps chaud et souple de la Belle se balançait lentement sur son épaule. Il la sentait trembler, et comprenait son agitation. Ses fesses nues étaient toujours rouges de la fessée qu'il lui avait administrée, et il imaginait aisément la vision appétissante qu'elle offrait aux hommes de sa suite.

Tout en menant sa monture dans une clairière dense où les feuilles tombées des arbres leur faisaient un épais tapis rouge et brun, le Prince noua ses rênes au pommeau de sa selle, tâta de la main gauche la douce petite toison velue entre les jambes de la Belle, et inclina son visage contre sa hanche tiède, la baisant avec délicatesse.

Après un petit temps, il la fit glisser sur ses genoux, comme la veille, en la retournant, de sorte qu'elle reposait contre son bras gauche ; il embrassa sa figure rougie et la libéra des longues mèches d'or de sa chevelure, puis il lui suçà les seins presque avec nonchalance, comme s'il les buvait à petites gorgées.

— Posez votre tête sur mon épaule, fit-il.

Et sur-le-champ elle s'inclina, obéissante.

Mais lorsqu'il voulut la replacer sur son épaule, une plainte de désespoir lui échappa. Il ne se laissa pas arrêter pour si peu. Et, la tenant fermement en place, les chevilles calées contre sa hanche, il la réprimanda amoureusement, et lui administra plusieurs fessées bien rudes de la main gauche, jusqu'à l'entendre fondre en larmes.

— Jamais vous ne devez protester, lui répéta-t-il. Ni en paroles, ni par gestes. Seules vos larmes peuvent montrer à votre Prince ce que vous ressentez, et ne pensez jamais qu'il ne veuille rien en savoir. Maintenant, répondez-moi respectueusement.

— Oui, mon Prince, gémit doucement la Belle. Il frissonna de l'entendre.

À leur entrée dans le petit bourg au cœur de la forêt, il y eut grand émoi, car tout le monde avait déjà appris la nouvelle : le maléfice avait été rompu.

Et tandis que le Prince conduisait sa monture par les petites rues tortueuses, leurs hautes maisons à colombage obstruant le ciel, la populace se pressait aux étroites fenêtres et sur les pas des portes. On se massait dans les ruelles pavées.

Derrière lui, le Prince entendit ses hommes expliquer à mi-voix aux habitants du bourg qui il était, et que leur Seigneur

avait rompu le maléfice. La jeune fille qu'il portait était la Belle au bois dormant.

La Belle sanglotait doucement, son corps se défendait contre ces sanglots, mais le Prince la maintenait avec fermeté.

Enfin, suivi d'une foule importante, il arriva à l'auberge, et sa monture, les sabots heurtant lourdement le sol, pénétra dans la cour.

Son page l'aida prestement à descendre de cheval.

— Nous ne nous arrêterons que pour boire et manger, décida le Prince. Nous pouvons encore progresser de plusieurs lieues avant le coucher du soleil.

Il déposa la Belle à terre et admira ses cheveux qui cascadaient autour d'elle. Puis il la contourna à deux reprises, ravi de la voir les mains noués derrière la nuque et les yeux baissés tandis qu'il la considérait.

Il l'embrassa avec dévotion.

— Voyez-vous comment ils vous regardent tous ? Sentez-vous comme ils admirent votre beauté ? Ils sont en adoration devant vous.

Et il lui entrouvrit à nouveau les lèvres pour y sucer un autre baiser, sa main pressant les fesses endolories.

Il eut l'impression que ses lèvres se vissaient aux siennes, comme si elle avait peur de le laisser partir, puis il lui baisa les paupières.

— À présent, tout le monde veut jeter un œil sur la Belle, annonça le Prince au Capitaine de sa garde. Liez-lui les mains au-dessus de la tête avec une corde, et attachez-la à l'enseigne qui surplombe la porte de l'auberge, que ces gens se rassasient du spectacle. Mais que personne ne la touche. Ils peuvent regarder tout leur soûl, mais vous montez la garde, que personne ne la touche. Je veillerai à ce que l'on vous apporte de quoi manger.

— Bien mon Seigneur, fit le Capitaine des Gardes.

Mais comme le Prince lui confiait aimablement la Belle, elle se pencha en avant, les lèvres tendues pour le Prince, et il reçut son baiser avec reconnaissance.

— Vous êtes très douce, ma chérie, reconnut-il. Allons, soyez modeste et très, très bonne. Je serais fort désappointé que toute cette adulation inspire de la vanité à ma Belle.

Il l'embrassa de nouveau et laissa le Capitaine s'occuper d'elle.

Après quoi, une fois entré dans l'auberge et commandé son repas et sa bière, le Prince observa la scène par les fenêtres aux vitres en forme de losange.

Le Capitaine des Gardes n'osa pas toucher la Belle, sauf pour lui passer la corde autour des poignets. Et c'est en la tenant au bout de cette corde qu'il la conduisit à la porte ouverte de la cour. Là, il lança la corde par-dessus la tige de métal à laquelle était accrochée la plaque d'enseigne de l'auberge, et lui assujettit promptement les mains au-dessus de la tête, ce qui la dressa presque sur la pointe des pieds.

Ensuite, il fit reculer la foule, et se tint posté contre le mur, les bras croisés, tandis qu'on se pressait pour la voir.

Il y avait là des femmes aux formes généreuses, aux tabliers tachés, des rustauds en hauts-de-chausses et lourds souliers de cuir, et les jeunes nantis du bourg, dans leurs capes de velours, mains sur la taille, qui observaient la Belle à distance, répugnant à jouer des coudes dans la foule. Il y avait aussi plusieurs jeunes femmes, leur coiffe blanche tuyautée de frais, qui étaient sorties en relevant soigneusement leur jupon, et qui la dévisageaient.

Au début, tout ce monde n'avait fait que chuchoter, mais à présent on se mettait à parler plus librement.

La Belle avait enfoui la tête au creux de son bras et laissé ses cheveux offrir un écran à son visage, mais un soldat, envoyé par le Prince, s'approcha et annonça :

— Son Altesse souhaite qu'on lui tourne la tête et qu'on lui lève le menton de manière que chacun puisse mieux la voir.

Un murmure d'approbation s'éleva de la foule.

— Très, très jolie, fit l'un des jeunes hommes.

— Et voilà pourquoi tant d'hommes sont morts, prononça un vieux Savetier.

Le Capitaine des Gardes leva le menton de la Belle, et, tout en maintenant la corde au-dessus d'elle, lui dit doucement :

— Princesse, il faut que vous vous tourniez.
— Oh, je vous en supplie, Capitaine, chuchota-t-elle.
— Ne faites pas un bruit, Princesse, je vous en conjure. Notre Seigneur est très strict, rappela-t-il. Et il souhaite que chacun vous admire.

La Belle, les joues en feu, obéit, se tourna pour que la foule pût voir ses fesses rougies, et se tourna encore pour montrer ses seins et son sexe, tandis que le Capitaine lui maintenait le menton d'un index léger.

Elle parut respirer profondément, comme pour s'imposer le plus grand calme. Les jeunes hommes déclarèrent qu'ils la trouvaient belle et jugèrent ses seins magnifiques.

— Mais des fesses pareilles ! lâcha, dans un souffle, une vieille femme qui se trouvait à côté d'eux. On voit bien qu'elle a été fessée. Ça m'étonnerait que la pauvre Princesse ait fait quoi que ce soit pour mériter ça.

— Pas grand-chose, en effet, confirma un jeune homme à côté d'elle. À ceci près qu'elle a les fesses les plus belles et les plus insolentes qui se peuvent imaginer.

La Belle tremblait.

Finalement, le Prince en personne parut, prêt au départ, et, voyant la foule toujours aussi captivée, il fit lui-même descendre la corde, la tenant comme une courte laisse au-dessus de la tête de la Belle, et il la fit se tourner. Il eut l'air amusé par les hochements de tête reconnaissants de la foule, et par les remerciements et les nuques qui se courbèrent à son adresse ; il fut d'une magnanimité toute empreinte de grâce.

— Levez le menton, la Belle, je ne devrais pas avoir à le lever moi-même, la réprimanda-t-il avec un petit froncement délibéré des sourcils, en signe de déception.

La Belle obéit, le visage si rouge que ses sourcils et ses cils prirent une lueur dorée dans le soleil, et le Prince lui donna un baiser.

— Approche, vieil homme, ordonna le Prince au vieux Savetier. As-tu jamais vu pareille beauté ?

— Non, Votre Altesse, admit le vieil homme.

Ses manches étaient roulées jusqu'aux coudes, et ses jambes légèrement arquées. Ses cheveux étaient gris, mais il y avait dans ses yeux verts une lueur de plaisir presque nostalgique.

— C'est vraiment une magnifique Princesse, Votre Altesse, qui vaut bien toutes les morts de ceux qui ont essayé de s'en emparer.

— Oui, je le suppose, et qui vaut bien toute la bravoure du Prince qui s'est emparé d'elle, ajouta le Prince avec un sourire.

Tout le monde rit poliment. Mais ils ne pouvaient celer la crainte qu'il leur inspirait. Ils fixaient son armure du regard, son épée, et surtout son visage si jeune et ses cheveux de jais qui tombaient sur ses épaules.

Le Prince attira le Savetier plus près de lui.

— Tiens. Si tu le veux, je te donne la permission de tâter ses trésors.

Le vieil homme adressa au Prince un sourire de gratitude, et presque d'innocence. Il tendit la main, et, après un instant d'hésitation, toucha les seins de la Belle. La Belle frissonna, et tenta visiblement de réprimer un petit cri.

Le vieil homme lui toucha le sexe.

Puis le Prince tira sur sa courte laisse, pour la faire se lever sur la pointe des pieds ; son corps se raidit et n'en parut que plus ferme et plus charmant, les seins et les fesses dressés, les muscles des mollets bandés, le menton et la gorge dessinant une ligne parfaite jusqu'à la poitrine oscillante.

— Ce sera tout. À présent, il convient que vous partiez tous, ordonna le Prince.

Obéissants, ils s'éloignèrent à reculons, en continuant de jouir du spectacle, tandis que le Prince enfourchait son cheval, puis, enjoignant à la Belle de croiser les mains derrière la nuque, il lui donna l'ordre de le précéder.

La Belle ouvrit la marche pour quitter la cour de l'auberge, le Prince la suivant au pas de son cheval.

Les habitants du bourg s'écartèrent pour lui ouvrir le passage. Ils ne pouvaient détacher leur regard de ce beau corps vulnérable, et ils se pressèrent en longeant les murs des étroites ruelles pour suivre le spectacle jusqu'à la lisière de la forêt.

Lorsqu'ils eurent laissé le bourg derrière eux, le Prince demanda à la Belle de venir à lui. Il la prit dans ses bras et l'assit à nouveau devant lui, l'embrassa encore, et la gourmanda :

— Vous avez eu l'air de trouver cela si difficile, fit-il en fredonnant. Pourquoi vous être montrée si fière ? Avez-vous une trop haute idée de vous-même pour consentir que l'on vous montre au peuple ?

— Je suis désolée, mon Prince, murmura-t-elle.

— Ne voyez-vous pas que si vous ne songez qu'à me complaire et à faire plaisir à ceux auxquels je vous montre, tout ira simplement pour vous ? (Il lui embrassa l'oreille, en la tenant fermement contre sa poitrine.) Vous auriez dû vous montrer fière de vos seins et de vos hanches galbées. Vous auriez dû vous poser la question : « Est-ce que je fais plaisir à mon Prince ? Le peuple me trouve-t-il plaisante ? »

— Oui, mon Prince, fit la Belle avec humilité.

— Vous êtes mienne, Belle, ajouta le Prince un peu plus sévèrement. Et il n'est point d'ordre auquel vous deviez jamais obéir avec répugnance. Si je vous enjoins de complaire à celui de mes vassaux qui occupe le rang le plus bas de protocole, vous devez vous astreindre à m'obéir au doigt et à l'œil. Il sera votre Seigneur parce que j'en aurai décidé ainsi. Tous ceux à qui je vous offre sont vos Seigneurs.

— Oui, mon Prince, acquiesça-t-elle, mais grande était son affliction.

Il lui caressa les seins, en les pinçant avec fermeté de temps à autre, et il l'embrassa jusqu'à sentir le corps de la Belle se débattre contre lui, et ses tétons durcir. Elle semblait vouloir lui dire quelque chose.

— Qu'y a-t-il, Belle ?

— Vous complaire, mon Prince, vous complaire..., chuchota-t-elle, comme si ses pensées versaient dans un délire.

— Oui, me complaire, telle est votre vie, à présent Combien sont-ils dans le monde, à connaître une telle clarté, une telle simplicité ? Faites plaisir, et je vous dirai toujours exactement comment vous y prendre.

— Oui, mon Prince, soupira-t-elle. Mais elle pleurait à nouveau.

— À cette fin, je prendrai le plus grand soin de vous. La jeune fille que j'ai découverte dans la chambre du château ne m'était rien, au regard de ce que vous êtes pour moi désormais, ma Princesse dévouée.

Mais le Prince n'était pas totalement satisfait de la manière dont il instruisait la Belle. Il lui dit qu'à leur arrivée dans la prochaine ville, à la tombée de la nuit, il lui arracherait encore un peu de sa dignité, afin de lui rendre les choses plus faciles.

Et, alors que les habitants de la ville pressaient leur visage contre les vitres plombées des fenêtres de l'auberge, le Prince se faisait servir à table par la Princesse.

Elle s'affairait à quatre pattes sur le parquet grossier de l'auberge pour lui apporter son plat de la cuisine. Et bien qu'elle eût la permission de le remporter en marchant, c'est à quatre pattes de nouveau qu'elle lui apportait la cruche. Les soldats dévorèrent leur dîner, en lui lançant des œillades silencieuses à la lueur de l'âtre.

Elle nettoya la table pour le Prince et quand un morceau de nourriture sauta du plat sur le sol, il ordonna à la Belle de le manger. Les larmes aux yeux, la Belle obéit, puis il la prit dans ses bras, toujours agenouillée, et la récompensa d'une dizaine de baisers amoureux et humides. Docile, elle lui passa les bras autour du cou.

Mais ce petit morceau de nourriture qui était tombé lui avait donné une idée. Il lui ordonna d'aller en vitesse à la cuisine chercher un autre plat, puis il lui demanda de le poser à ses pieds.

Il disposa un peu de la nourriture contenue dans ce plat par terre devant elle, et il lui enjoignit de relever sa lourde chevelure, de la rejeter dans son dos pour ne manger qu'avec sa bouche.

— Vous êtes mon chaton, rit-il gaiement. Et si vous n'étiez si belle je vous interdirlais toutes ces larmes. Voulez-vous me complaire ?

— Oui, mon Prince.

Du bout du pied, il repoussa le plat à distance de plusieurs pas et lui demanda, tout en continuant son repas, de lui

présenter son derrière. Il admira, constatant que les marques rouges de la fessée avaient presque guéri. Du bout de sa botte de cuir, il agaça la toison de soie qu'il devinait entre les jambes, perçut la moiteur des lèvres gonflées sous la toison, et soupira, songeant qu'elle était si belle.

Quand elle eut fini son repas, du bout des lèvres, elle repoussa le plat vers sa chaise, ainsi qu'il le lui avait ordonné, puis il lui essuya la bouche et lui fit boire un peu de vin dans sa coupe.

Il contempla sa gorge profonde qui oscillait, et baisa ses paupières.

— À présent, écoutez-moi, je veux que vous tiriez la leçon de tout ceci. Chacun ici peut vous voir, voir tous vos charmes, vous en êtes consciente. Mais je veux que vous en preniez fortement conscience. Derrière vous, les gens de cette ville massés aux fenêtres vous admirent, comme ils vous ont admirée lorsque je vous ai fait traverser leur bourg. Voilà qui devrait vous rendre fière, mais sans vanité, fière, fière de m'avoir complu, et d'avoir aimanté leur admiration.

— Oui, mon Prince, ponctua-t-elle lorsqu'il se tut.

— Alors songez que vous êtes toute nue et sans défense, et complètement mienne.

— Oui, mon Prince, sanglota-t-elle doucement.

— Telle est votre vie, à présent, et vous ne devez songer à rien d'autre, et ne rien regretter. Je veux que vous vous défassiez de votre dignité comme l'on pèle les peaux d'un oignon. Je n'entends pas que vous conserviez éternellement votre gaucherie. Je veux dire que vous devez vous soumettre à ma volonté.

— Oui, mon Prince.

Le Prince leva le regard sur l'aubergiste qui se tenait à la porte de la cuisine avec sa femme et sa fille. Ils s'en avisèrent aussitôt. Mais le Prince n'avait d'yeux que pour la fille. C'était une jeune femme, très jolie à sa manière, quoique nullement comparable à la Belle. Elle avait des cheveux noirs et des joues rondes, une taille très fine, et elle était vêtue à la manière des paysannes, d'un léger chemisier à jabot, et d'une jupe courte et large qui laissait voir de ravissantes petites chevilles. Elle avait

un visage innocent. Elle regardait la Belle avec étonnement, ses grands yeux bruns se tournaient avec inquiétude vers le Prince pour revenir ensuite timidement à la Belle agenouillée à ses pieds, dans la lumière de la cheminée.

— Donc, ainsi que je vous l'ai dit, reprit doucement le Prince, tous ici vous admirent, et ils vous goûtent, ils goûtent ce spectacle, votre petit derrière rond, vos jolies jambes, ces seins que moi-même je ne puis m'empêcher de baiser. Mais il n'est personne ici, pas même le plus humble, qui ne vaille mieux que vous, ma Princesse, si je vous ordonne de le servir.

La Belle était terrifiée. Elle hocha la tête vivement en lui répondant « Oui, mon Prince », puis elle s'inclina et baisa impulsivement la botte du Prince, mais ensuite elle parut terrorisée.

— Allons, voilà qui est très bien, ma chérie, la rassura le Prince, en lui caressant la nuque. C'est très bien. S'il est un geste que je vous autorise pour donner libre cours à votre cœur, sans que l'on vous en prie, c'est bien celui-là. Vous pouvez toujours, de votre propre chef, me témoigner ainsi votre respect.

De nouveau, la Belle pressa ses lèvres contre le cuir. Mais elle tremblait.

— Ces gens ont faim de vous, faim plus encore de votre beauté, continua le Prince. Et je crois qu'ils méritent d'en goûter un peu, ce qui les ravira.

Derechef, la Belle baisa la botte du Prince, et laissa ses lèvres y reposer.

— Oh, ne croyez pas que je vais les laisser réellement se remplir de vos charmes. Oh non, fit le Prince, songeur. Mais je vais user de cette occasion à la fois pour récompenser leur attention dévouée et vous apprendre que votre châtiment viendra chaque fois que je désirerai vous le donner. Vous n'avez pas besoin de désobéir pour le mériter. Je vous punirai quand il me plaira. Quelquefois, tel sera le seul motif de la punition.

La Belle ne put s'empêcher de geindre.

Le Prince sourit et fit signe à la fille de l'aubergiste. Mais celle-ci avait si peur de lui qu'elle ne s'avança pas tant que son père ne l'y eut pas poussée.

— Ma chère, lui dit le Prince avec courtoisie. Dans la cuisine, avez-vous cet instrument plat, en bois, avec lequel vous enfournez les poêlons chauds ?

Un mouvement diffus traversa la salle tandis que les soldats s'échangeaient des regards. Les gens au-dehors se pressèrent un peu plus contre les fenêtres. La jeune fille hocha la tête affirmativement et s'en revint bien vite avec une palette de bois, très plate et polie par des années d'usage, avec un fort manche.

— Excellent, s'exclama le Prince. Mais la Belle pleurait de désespoir.

Le Prince ordonna à la fille de l'aubergiste de s'asseoir sur le rebord de la haute cheminée, de la hauteur d'une chaise, et dit à la Belle, toujours à quatre pattes, de s'approcher d'elle.

— Ma chère, fit-il en s'adressant à la fille de l'aubergiste, ces bonnes gens méritent un petit spectacle. Leur vie est dure et dénuée de tout. Mes hommes le méritent tout autant. Et ma Princesse peut faire bon usage de ce châtiment.

La Belle s'agenouilla en larmes devant la jeune fille qui, considérant ce qu'elle avait à faire, était fascinée.

— Sur ses genoux, la Belle, ordonna le Prince, mains derrière la nuque, et relevez votre belle chevelure pour laisser la voie libre. Immédiatement ! dit-il, presque coupant.

Fouettée par sa voix, la Belle se précipita pour obéir, et tous ceux qui se trouvaient là virent son visage souillé de larmes.

— Tenez votre menton relevé comme cela, oui, parfait. Maintenant, ma chère, fit le Prince, en regardant la jeune fille qui tenait la Belle sur ses genoux, la palette de bois dans l'autre main, je veux voir si vous saurez la manier avec autant de rudesse qu'un homme. Croyez-vous en être capable ?

Il ne put réprimer un sourire devant le ravissement de la jeune fille et son désir de plaire. Elle hocha la tête en murmurant une réponse pleine de respect, et lorsqu'il lui en donna l'ordre, elle fit retomber brutalement la palette sur les fesses nues de la Belle. La Belle ne put demeurer impassible. Elle s'efforça de se tenir tranquille, mais elle n'y parvint pas, et finalement elle ne put contenir ses geignements et ses gémissements.

La fille de la taverne la fessait sans cesse plus fort, et le Prince était aux anges, savourant la chose bien plus que la fessée qu'il avait lui-même donnée à la Belle.

C'est qu'il voyait bien mieux comme cela, il voyait mieux les seins de la Belle se soulever, et les larmes baigner son visage, et ses petites fesses se contraindre à l'immobilité comme si, en ne bougeant pas, la Belle avait pu, en un sens, échapper aux rudes coups de la jeune fille, ou les esquiver.

Enfin, lorsque son derrière fut très rouge, sans être zébré, il demanda à la jeune fille de cesser.

Il vit ses soldats captivés, de même que tous les gens du bourg, alors il claqua des doigts et dit à la Belle de venir à lui.

— À présent, mangez tous votre dîner, bavardez, faites ce que bon vous semble, fit-il vivement.

L'espace d'un instant, personne ne lui obéit Puis les soldats se tournèrent les uns vers les autres, et les gens, au-dehors, voyant que la Belle reprenait sa posture à genoux aux pieds du Prince, ses cheveux voilant son visage écarlate, ses fesses à vif et cuisantes blotties contre ses chevilles, se mirent, aux fenêtres, à murmurer et à se parler.

Le Prince servit à la Belle un autre verre de vin. Il n'était pas certain d'être tout à fait content d'elle. Il songeait à quantité de choses.

Il appela la fille de l'aubergiste près de lui et lui annonça qu'elle avait été parfaite, lui donna une petite pièce et lui prit la palette qui lui avait servi de battoir.

À la fin, il fut temps de monter se coucher. Et poussant la Belle devant lui, il lui donna quelques gentilles petites tapes sèches pour lui faire monter les marches plus vite jusqu'à leur chambre.

La Belle



LA Belle se tenait au pied du lit, les mains croisées sur la nuque. Ses fesses palpitaient d'une vive douleur qu'elle ressentait désormais presque comme un plaisir, bien plus que la fessée qu'elle avait reçue auparavant.

Pour l'heure, elle avait cessé de pleurer. Elle venait juste de tirer les couvertures pour le Prince, avec les dents, mains toujours croisées, et, encore avec les dents, elle était allée déposer ses bottes au seuil de la chambre.

À présent, elle attendait d'autres ordres, tout en essayant, les yeux baissés, de le regarder à son insu.

Il avait fermé la porte au verrou, et s'était assis au bord du lit.

Ses cheveux noirs, tombant librement en boucles jusqu'à ses épaules, luisaient à la lumière de la chandelle de suif. Son visage lui parut très beau, peut-être parce qu'en dépit de ses traits marqués, il était assez délicatement modelé. Elle ne savait pas vraiment. Même ses mains l'envoûtaient. Les doigts en étaient si longs, si blancs, si délicats.

Elle se sentait incroyablement soulagée de se retrouver seule avec lui. Les moments qui avaient précédé, en bas dans l'auberge, avaient été pour elle un tel supplice, et même s'il avait apporté avec lui le battoir de bois, instrument avec lequel il était sans doute capable de la fesser beaucoup plus fort que cette épouvantable demoiselle, elle était si heureuse d'être seule avec lui qu'elle n'aurait pas même songé à redouter la chose. Quoiqu'il en soit, elle avait peur de lui avoir déplu.

Elle sondait son esprit, pour y découvrir les fautes qu'elle aurait pu avoir commises. Elle avait obéi à tous ses ordres, et il comprenait combien cela lui était difficile. Il savait parfaitement ce que cela signifiait pour elle d'être dépouillée de tous ses vêtements et révélée au regard de tous, sans défense, exposée en public, et il savait que cette capitulation dont il parlait pouvait

survenir en gestes et en actes bien avant que de s'imposer à son esprit. Mais peu importaient les efforts qu'elle déployait pour se trouver des excuses, elle ne pouvait s'empêcher de se demander si elle n'aurait pu accomplir de plus grands efforts.

Voulait-il qu'elle pleure plus fort quand il la fessait ? Elle n'en était pas sûre. Rien que de songer à cette fille qui l'avait fessée devant tout le monde la faisait pleurer à nouveau, et elle savait que le Prince verrait ses larmes, et qu'il pourrait s'étonner, alors qu'il lui avait demandé de se tenir tranquille au pied du lit, de ce retour de larmes.

Mais le Prince paraissait plongé dans de profondes pensées.

C'est ma vie, se dit-elle, en s'efforçant de se calmer. Il m'a réveillée, il m'a prise. Mes parents sont rétablis dans leur souveraineté, leur Royaume est redevenu leur, et, plus encore, leur vie leur appartient à nouveau, et moi, je lui appartiens. Penser à tout cela l'apaisa au plus haut point, et cette détente au fond d'elle-même lui fit ressentir une chaleur soudaine qui parcourut ses fesses endolories et palpitantes. La douleur rappelait cette partie de son corps à sa conscience honteuse. Mais comme elle baissait les paupières sur ces larmes douces et chaudes, elle vit ses seins gonflés et leurs petits tétons durcis, et cette conscience d'elle-même se fixa sur eux aussi, tout comme si le Prince venait de les lui gifler, ce qu'il n'avait plus fait depuis un long moment, et voilà qui la déconcerta quelque peu.

Ma vie, s'efforçait-elle de comprendre. Et elle se souvint que cet après-midi, au cœur de la forêt où il faisait chaud, quand elle marchait devant son cheval, elle avait senti ses longs cheveux effleurer ses fesses, elle le précédait, et elle s'était demandé s'il la trouvait belle, et, à cet instant, elle aurait souhaité qu'il la soulève de terre pour la baiser et la caresser. Naturellement, elle n'avait pas osé regarder en arrière. Elle ne pouvait imaginer ce qu'il aurait fait si elle avait été assez folle pour se laisser aller à un tel geste, mais le soleil avait projeté leurs ombres au-devant d'eux et elle avait aperçu l'ombre de son profil, en avait éprouvé un plaisir qui la rendit honteuse, ses jambes avaient fléchi sous elle, et elle eut cette sensation très étrange, que jamais auparavant elle n'avait connue dans sa vie, sauf peut-être en rêve.

À présent, elle était éveillée, au pied de son lit, à tes ordres, proférés d'une voix basse mais ferme.

— Venez ici, ma chérie.

Il la fit agenouiller devant lui.

— Cette chemise doit être ouverte par le devant, vous apprendrez à le faire avec les lèvres et les dents, et je me montrerai patient à votre endroit, promit-il.

Elle avait pensé avoir droit au battoir. Et, fort soulagée, elle en vint presque à lui obéir trop promptement, tirant sur le gros cordon qui fermait la chemise autour de la gorge. Elle sentit sa chair chaude et douce. La chair des hommes. Si différente, se dit-elle. Et elle tira prestement sur le deuxième cordon pour le dénouer, puis sur le troisième. Elle dut batailler avec le quatrième, à hauteur de la taille, car celui-là ne voulait rien entendre, et enfin lorsqu'elle eut terminé, elle inclina la tête, les mains sur la nuque comme auparavant, et elle attendit.

— Défaites mes hauts-de-chausses.

Ses joues prirent feu ; elle le sentait. Mais là encore elle n'hésita guère. Elle tira sur l'étoffe qui couvrait la boucle, jusqu'à ce que cette boucle coulisse, et la laissa se défaire. Et voilà qu'elle pouvait voir son sexe, qui enflait devant elle, douloureusement tordu. Aussitôt, elle voulut l'embrasser, mais elle n'osa pas et fut choquée de cette pulsion.

Il l'avait libéré, il se dressa. Il était dur. Elle pensa à ce sexe entre ses jambes, elle pleine de ce sexe, rude et trop gros pour son ouverture virginale, et elle songea à ce terrible plaisir qui l'avait envahie et dévastée la nuit précédente, et elle savait qu'elle rougissait furieusement.

— Maintenant, allez jusqu'à ce guéridon-là dans le coin et rapportez la vasque remplie d'eau.

Elle fila sur le parquet. À plusieurs reprises, dans la salle de l'auberge, il lui avait demandé de se presser et, après un premier mouvement de répugnance, elle s'exécutait à présent d'instinct. Elle apporta la vasque en la tenant à deux mains et la posa par terre. Un vêtement trempait dans l'eau.

— Tordez ce vêtement soigneusement, et baignez-moi vite.

Elle fit ce qu'on lui dit sur-le-champ, fixant son sexe avec étonnement, contemplant sa longueur, sa dureté, et, à son

extrémité, cette petite fente. Elle en avait été si endolorie hier, même si ce plaisir l'avait paralysée. Jamais elle n'avait dévoilé semblable secret.

— Maintenant, savez-vous ce que je veux de vous ? demanda le Prince avec douceur.

Il lui caressait amoureusement la joue de la main, ramenant ses cheveux en arrière. Elle se languissait de ne pouvoir le regarder. Elle aurait tant voulu recevoir l'ordre de le regarder droit dans les yeux. Cela la terrifiait, mais passé le premier instant, tout ceci lui paraissait si merveilleux, son expression, ce visage beau et presque délicat, et ces yeux noirs qui semblaient se refuser à transiger.

— Non, mon Prince, mais quoi qu'il en soit..., commença-t-elle.

— Oui, ma chérie... vous êtes très bonne. Je veux que vous le preniez dans votre bouche, que vous le caressiez avec votre langue et avec vos lèvres.

Elle fut choquée. Jamais elle n'avait songé à cela. Soudain elle eut une cruelle pensée pour ce qu'elle avait été, une Princesse, et elle songea à toute sa jeune existence d'avant son long sommeil, et manqua lâcher un petit geignement. Mais c'était son Prince qui lui donnait des ordres, et non quelque effrayant personnage auquel on l'aurait donnée pour épouse et qui aurait exigé cela d'elle. Elle ferma les yeux et le prit dans la bouche, goûtant sa grosseur, sa dureté.

Il appuyait contre le fond de sa gorge, et elle le parcourut de bas en haut tandis que le Prince la guidait. Le goût en était presque délicieux ; et il lui sembla que des gouttelettes d'un liquide salé s'écoulaient dans sa bouche, puis elle cessa, car il avait dit que c'était assez.

Elle ouvrit les yeux.

— Très bien, Belle, très bien, dit le Prince.

Et elle vit qu'il avait soudainement envie, à en avoir mal. Cela lui inspira de la fierté, et, au sein même de son désarroi, il lui vint une sensation de force.

Mais il s'était levé et la guidait pour qu'elle se mît à ses pieds. Alors elle comprit, tandis qu'elle resserrait les jambes, que ce plaisir qui la rendait fragile s'était emparé d'elle. L'espace d'un

instant, elle crut qu'elle ne pourrait le supporter, mais lui désobéir était impensable. Vivement, elle se leva, les mains derrière la nuque, et elle lutta pour empêcher ses hanches de se laisser gagner par un léger mouvement, ce qui eût été humiliant. Le vit-il ? Elle se mordit à nouveau la lèvre, qu'elle sentit endolorie.

— Vous vous êtes merveilleusement conduite aujourd'hui, vous avez beaucoup appris, lui fit-il tendrement.

Sa voix pouvait être si douce et pourtant si ferme à la fois. Cela l'étourdit presque ; ce plaisir fondait en elle.

Mais alors elle le vit tendre la main pour se saisir du battoir posé derrière lui. Elle laissa échapper un petit tressaillement avant de pouvoir se maîtriser, et elle sentit la main posée sur son bras, qui écartait ses mains de sa nuque, et la fit se tourner. Elle eut envie de s'écrier : « Qu'ai-je fait ? »

Mais sa voix resta faible, un murmure à son oreille.

— Et j'ai appris moi-même une très importante leçon : la douleur vous adoucit, vous rend les choses plus aisées. Vous êtes infiniment plus malléable, depuis la fessée que je vous ai donnée à l'auberge, que vous ne l'étiez avant cet épisode.

Elle voulut secouer la tête en signe de dénégation, mais n'osa pas. La pensée de tous ces gens qui l'avaient vue se faire fesser la tourmentait. On l'avait contrainte à se tourner pour que ces gens massés aux fenêtres pussent voir son derrière et regarder entre ses jambes, les soldats avaient pu voir sa figure, et elle en avait été mortifiée. Après tout, cette fois, ce ne serait qu'en présence de son Prince. Si seulement elle avait pu le lui dire, pour lui, oui, n'importe quoi, mais tous ces gens, c'avait été une telle punition...

Elle savait qu'elle avait tort. Ce n'était pas ce qu'il souhaitait qu'elle pensât, ce qu'il s'efforçait de lui enseigner. Mais à cet instant, elle était incapable de bien penser.

Il se tenait à côté d'elle. Il lui releva le menton de la main gauche, et il lui demanda de replier les bras dans le dos, ce qui lui fut malaisé. C'était pire que de croiser les mains sur la nuque. Cette position lui faisait cambrer tout le corps, faisait saillir ses seins de force, et elle se ressentait douloureusement de la nudité de sa poitrine et de son visage. Quand il releva ses

cheveux, et qu'il en rejeta la crinière par-dessus son épaule droite, elle gémit doucement. Sa chevelure lui voilait le bras, il l'écarta de ses tétons, les pinça tous deux fermement entre le pouce et l'index, et lui souleva les seins pour les laisser retomber, naturellement. Son visage la démangeait. Mais ce qui allait suivre, elle le savait serait pire encore.

— Écartez vos jambes comme il faut. Vous devez être solidement plantée sur le sol pour pouvoir soutenir les coups de battoir.

Elle voulut crier, et, à travers ses lèvres serrées, ses sanglots lui parurent très sonores.

— Belle, Belle, fit-il d'une voix chantante. Voulez-vous me complaire ?

— Oui, mon Prince, s'écria-t-elle, la lèvre agitée d'un tremblement irréprouvable.

— Eh bien pourquoi pleurez-vous tant, alors que vous n'avez même pas encore tâté du battoir ? Et vos fesses ne sont qu'à peine endolories. Allons, cette fille d'aubergiste n'avait guère de poigne.

Elle pleura amèrement, comme pour exprimer à sa manière, sans mots, que tout cela était vrai, certes, mais tellement compliqué.

À présent, il lui maintenait fermement le menton et l'enlaçait. Puis elle sentit le premier claquement sec du battoir.

À la surface brûlante de sa chair, ce fut une explosion de douleur mordante, et la seconde fessée survint, bien plus vive qu'elle ne l'aurait cru possible, puis il y en eut une troisième, et une quatrième, et elle pleurait malgré elle, à chaudes larmes.

Il cessa et la baisa partout sur le visage.

— Belle, Belle, fit-il. Maintenant, je vous accorde la permission de parler... dites-moi ce que vous voudriez me faire maintenant...

— Je veux vous complaire, mon Prince, se força-t-elle à prononcer, mais cela fait si mal, et j'ai essayé si fort de vous complaire.

— Mais, ma chérie, en supportant cette douleur, vous me faites plaisir. Je vous ai déjà expliqué que le châtement ne

viendrait pas nécessairement sanctionner une transgression. Quelquefois, ce sera pour mon seul plaisir.

— Oui, mon Prince, sanglota-t-elle.

— À propos de la douleur, je vais vous révéler un petit secret. Vous êtes comme la corde tendue de l'arc bandé. Et la douleur vous libère, elle vous rend aussi douce que je le désire. Cela vaut un millier d'ordres et de réprimandes, et vous ne devez pas songer à y résister. Comprenez-vous ce que je dis ? Vous devez vous livrer totalement. À chaque coup de battoir, vous devez songer au coup suivant, et au coup qui suivra le suivant et que c'est votre Prince qui vous inflige cela, qui vous fait présent de cette douleur.

— Oui, mon Prince, fit-elle doucement.

Sans plus de manières, il lui souleva le menton, et la fessa de nouveau avec force, encore et encore, sur le derrière. Elle sentit ses fesses de plus en plus brûlantes de douleur, et les claquements du battoir résonnaient fort et la brisaient chaque fois un peu plus, comme si le bruit des coups était aussi redoutable que la douleur. Elle ne parvenait pas à comprendre.

Quand il cessa enfin, elle avait le souffle coupé et suffoquait presque à force de larmes, comme si ce torrent de coups l'avait plus humiliée qu'une douleur autrement cuisante.

Alors le Prince l'enveloppa dans ses bras. Et le contact de ses vêtements à l'étoffe rude, sa poitrine puissante et nue, la force de ses épaules la réconfortèrent d'un tel plaisir que ses sanglots s'adoucirent, et ses lèvres s'alanguirent contre lui.

Ses culottes rugueuses étaient contre son sexe, et elle se surprit à se presser contre lui, simplement pour qu'il la repousse avec douceur, comme pour un silencieux reproche.

— Embrassez-moi, dit-il, et la vague du plaisir qui la traversa fut telle lorsqu'il referma sa bouche sur la sienne qu'elle put à peine en soutenir l'émoi, se laissant aller de tout son poids contre lui.

Il la retourna vers le lit.

— C'est assez pour cette nuit, décida-t-il d'une voix douce. Nous avons une rude journée devant nous.

Et il lui ordonna de s'étendre.

Soudain, elle comprit qu'il ne la prendrait pas. Elle l'entendit aller à la porte, et ce plaisir qui sourdait entre ses jambes se changea bientôt en supplice. Mais que pouvait-elle faire, sinon pleurer doucement dans son oreiller. Elle tâcha d'empêcher son sexe d'entrer en contact avec les draps, car en ce cas, elle craignait de ne pouvoir réprimer un mouvement de va-et-vient. Et elle était certaine qu'il l'observait. Manifestement, il faisait tout pour qu'elle éprouve du plaisir. Mais sans sa permission ?

Elle était couchée, tendue, apeurée, éplorée.

Un instant après, elle entendit des voix dans son dos.

— Baignez-la et oignez-lui les fesses d'une huile apaisante, déclarait le Prince, et, si vous le désirez, vous pouvez vous adresser à la Princesse, qui en a la permission également. Et vous la traiterez avec le plus grand respect, ajouta le Prince, puis elle entendit ses pas s'éloigner.

Elle était couchée, trop apeurée pour jeter un regard derrière elle. La porte était à nouveau fermée. Elle entendit des pas. Elle perçut le bruit du linge que l'on remuait dans la vasque.

— C'est moi, Princesse très estimée, fit une voix de femme, et elle comprit qu'il s'agissait d'une jeune femme, une femme de son âge, qui ne pouvait être que la fille de l'aubergiste.

Elle enfouit son visage dans l'oreiller. C'est intolérable, se dit-elle, et soudain, de tout son cœur, elle se mit à haïr le Prince, mais l'humiliation la retint d'y songer plus longtemps. Elle sentit le poids du corps de la jeune femme sur le lit à côté d'elle, et le seul contact de l'étoffe grossière du jupon effleurant les fesses de la Belle lui fit éprouver plus intensément la douleur de sa chair endolorie, à vif.

Elle eut l'impression – elle savait pourtant que ce n'était pas le cas – que ses fesses étaient énormes, ou qu'elles rayonnaient d'une espèce de terrible lumière, à force de rougeur. La jeune fille percevrait cette chaleur ; cette jeune fille, entre toutes, qui s'était efforcée de plaire au Prince en la fessant, bien plus fort que le Prince ne l'avait perçu.

Le linge humide lui caressa les épaules, les bras, la nuque, lui caressa le dos, puis les cuisses, les jambes, les pieds. La jeune fille évitait soigneusement le sexe et les chairs irritées.

Mais après que la jeune fille eut tordu le linge, elle lui toucha les fesses d'un geste léger.

— Oh, je sais que cela fait mal, Princesse très estimée. Je suis très désolée, mais que pouvais-je faire d'autre lorsque le Prince me l'a ordonné ?

Le linge était d'un contact rude sur ses chairs meurtries, et la Belle comprit que cette fois le Prince lui avait laissé une traînée de zébrures. Elle gémit, et bien qu'elle vouât à cette jeune fille un sentiment de violence que jamais elle n'avait éprouvé au cours de sa brève existence, le contact de ce linge lui fut néanmoins agréable.

Le linge humide la rafraîchissait ; c'était comme le doux massage d'un gant de crin. Et la Belle se calmait à mesure que la jeune fille la baignait de ce linge, dans un geste doux et circulaire.

— Princesse très estimée, fit la jeune fille, je sais combien vous souffrez, mais il est si beau, et il n'en fera qu'à sa tête, il n'y a aucun doute là-dessus. Je vous en prie, dites-moi, je vous en prie, dites-moi que vous ne me méprisez pas.

— Je ne vous méprise pas, fit la Belle d'une petite voix sans énergie. Comment pourrais-je vous blâmer ou vous mépriser ?

— Il me fallait obéir. Et quel spectacle c'était, Princesse, il y a une chose que je dois vous dire. Cela peut vous mettre en colère après moi, mais peut-être que cela vous sera une consolation.

La Belle ferma les yeux et pressa sa joue contre l'oreiller. Elle ne voulait pas entendre ce que la fille avait à lui dire. Mais elle appréciait sa voix, son respect, sa gentillesse. La jeune fille n'avait pas l'intention de la blesser. Elle était à même de percevoir la crainte qui l'habitait, cette humilité que la Belle, au cours de sa vie, avait connue chez toutes les servantes. Ce n'était pas différent, même avec celle-ci, qui l'avait prise à cheval sur ses genoux dans une taverne et l'avait fessée en présence de ces hommes frustes et de ces villageois. La Belle se la représenta, telle qu'elle la revoyait à la porte de la cuisine : ses cheveux sombres et bouclés en frisettes autour de son petit visage rond, et ces grands yeux pleins d'appréhension. Comme le Prince avait dû lui paraître farouche ! Comme elle avait dû redouter que le Prince ordonnât, à tout instant, qu'on la dénude et qu'on

l'humilie ! À cette dernière pensée, la Belle sourit en son for intérieur. Elle éprouvait de la tendresse pour cette fille, et pour ses douces mains qui baignaient à présent avec tant de soin sa chair brûlante et douloureuse.

— Très bien, fit la Belle, que voulez-vous me dire ?

— Seulement que vous étiez si belle, Princesse très estimée, que vous avez tant de beauté en vous. Même là, telle que vous étiez, eh bien, combien de femmes qui paraissent belles auraient-elles pu mesurer leur beauté à la vôtre, vous étiez si belle, Princesse.

Encore et encore, elle répétait ce mot, belle, beauté, cherchant manifestement d'autres mots, des mots meilleurs qu'elle ne savait pas.

— Vous étiez si... si gracieuse, Princesse. Vous tolérez cela si bien, avec une telle obéissance à Son Altesse, le Prince.

La Belle ne répondit mot. Elle se reprit à songer, à songer à la façon dont cette jeune fille avait perçu tout cela. Mais cela procura à la Belle une sensation d'elle-même qui l'effraya tant qu'elle cessa d'y penser. Cette fille l'avait vue de trop près, elle avait vu la rougeur de sa chair punie, et elle l'avait sentie se livrer à d'irrépressibles contorsions.

La Belle en aurait pleuré de nouveau, mais elle ne le voulait pas.

Pour la première fois, à travers la pellicule de l'onguent, elle sentit les doigts nus de la fille sur sa peau, qui massaient ses zébrures.

— Ooh ! tressaillit la Princesse.

— Je suis désolée, fit la jeune fille. Je fais tout mon possible pour être douce.

— Non, continuez. Faites-le bien pénétrer, soupira la Belle. En vérité, cela me fait du bien. Peut-être est-ce quand vous retirez vos doigts.

Comment essayer d'expliquer cela, ses fesses submergées de douleur, démangées de douleur, les zébrures, comme autant de petits foyers de souffrance, et ces doigts qui les pinçaient, puis les relâchaient.

— Tout le monde vous adore, Princesse, chuchota la fille. Tout le monde a vu votre beauté, sans rien pour la dissimuler ou

pour cacher vos défauts, et vous n'avez pas de défauts. Ils sont en pâmoison devant vous, Princesse.

— Vraiment ? Ou dites-vous cela pour me consoler ? s'enquit la Belle.

— Oh, c'est la vérité. Ah, ce soir vous auriez dû entendre ces femmes fortunées dans la cour de l'auberge, elles racontaient toutes qu'elles n'étaient pas jalouses du tout, mais elles savaient bien, toutes, que, déshabillées comme vous l'étiez, elles ne vous seraient pas arrivées à la cheville, Princesse. Et bien sûr le Prince était si beau, si élégant et si...

— Ah, oui, soupira la Belle.

À présent, la fille avait recouvert les fesses de la Belle et lui caressait encore les chairs d'un peu d'onguent. Elle en faisait pénétrer dans les cuisses de la Belle, ses doigts s'arrêtant juste à l'orée de la toison entre les jambes, et de nouveau, avec une honte teintée de fierté et de gêne, la Belle sentit le retour du plaisir en elle. Et avec cette fille ! Oh, si le Prince apprenait cela, songea-t-elle soudainement. Elle ne pouvait imaginer que cela lui plût, et aussitôt elle se dit qu'il pourrait bien la punir chaque fois qu'elle éprouverait ce plaisir sans qu'il vînt de lui. Elle tenta de s'extraire cette pensée de l'esprit. Elle aurait voulu savoir où il se trouvait en cet instant.

— Demain, expliqua la jeune fille, lorsque vous partirez pour le château du Prince, vous trouverez sur votre route ceux qui voudront vous découvrir. La rumeur se répand dans tout le Royaume...

À ces mots, la Belle eut un petit tressaillement.

— En êtes-vous sûre ? s'enquit-elle, effrayée.

Tout à coup, cela dépassait sa pensée. Elle se souvint de ce moment paisible, cet après-midi dans la forêt. Elle était seule, quelques pas devant le Prince, et, en un sens, elle était parvenue à oublier la présence des soldats de sa suite. Mais songer à ces gens tout au long de la route, qui n'attendaient que de la voir ! Elle se souvint des rues du village pleines de monde, de ces instants inévitables où ses cuisses et même ses seins nus avaient été effleurés par un bras ou par l'étoffe d'une chemise – elle en eut le souffle coupé.

Mais c'est ce qu'il veut de moi, songea-t-elle. Non seulement me voir, mais aussi que tous me voient.

« Cela procure tant de plaisir à ces gens de vous voir », lui avait-il dit ce soir-là, tandis qu'ils faisaient leur entrée dans cette bourgade. Il l'avait légèrement poussée pour qu'elle ouvre la marche un peu devant lui, et elle avait pleuré si farouchement en découvrant tout autour d'elles ces souliers et ces bottes desquels elle n'avait pas osé lever les yeux.

— Mais vous êtes si jolie, Princesse, et ils le raconteront à leurs petits-enfants, lui dit la fille de la taverne. Ils ne peuvent attendre de se délecter à vous regarder, et, quoi qu'ils aient entendu dire de vous, vous ne les décevrez pas. Imaginez un peu, ne jamais décevoir personne... (La voix de la jeune fille s'estompa comme si elle plongeait dans ses pensées.) Oh, rien que pour voir ça, j'aimerais pouvoir vous suivre.

— Mais vous ne comprenez pas, chuchota la Belle, incapable tout à coup de se contenir. Vous ne vous rendez pas compte...

— Si, je sais, répliqua la jeune fille. Bien sûr que je sais... J'en ai vu des Princesses, lorsqu'elles arrivent dans leurs robes magnifiques couvertes de bijoux, et je sais ce que c'est que d'être ouverte au monde comme une fleur, tous ces yeux comme des doigts pointés sur vous, mais vous êtes tellement, en fin de compte si splendide, Princesse, si rare. Et vous êtes sa Princesse, il vous a prise et tous savent que vous êtes en son pouvoir et que vous devez agir comme il vous l'ordonne. Il n'y a aucune honte à cela, Princesse. Comment cela se pourrait-il, aux ordres d'un si grand Prince ? Oh, pensez-vous qu'il n'y ait pas de femmes qui renonceraient à tout pour prendre votre place, si seulement elles possédaient votre beauté ?

Ces propos frappèrent la Belle de stupeur. Elle resta songeuse. Des femmes renonçant à tout, prenant sa place. Cela ne lui était pas venu à l'esprit. Elle se souvint de ce moment, dans la forêt.

Mais ensuite elle se souvint d'avoir été fessée à l'auberge, et de tous ces gens qui la regardaient. Elle se souvint d'avoir sangloté comme une désespérée, et d'avoir détesté qu'on lui maintienne les fesses en l'air, les jambes ouvertes, et ce battoir

qui lui retombait sur le derrière, encore et encore. Finalement, la douleur n'était que le moindre de ses maux.

Elle pensa à ces foules sur la route. Elle essaya de se les représenter. Voilà ce que lui réservait la journée du lendemain.

Elle se sentirait submergée d'humiliation, de souffrance, et tous ces gens seraient là pour en être les témoins, et pour accentuer la chose.

La porte s'était ouverte.

Le Prince avait fait son entrée dans la chambre. La petite jeune fille de la taverne se dressa d'un bond et s'inclina devant lui.

— Votre Altesse, salua-t-elle, dans un souffle.

— Vous vous êtes fort bien acquittée de votre tâche, la félicita le Prince.

— Ce fut un grand honneur, Votre Altesse, répondit la fille.

Le Prince approcha du lit, et se saisissant du poignet droit de la Belle, il la tira et la mit debout. Obéissante, la Belle avait les yeux baissés, et, ne sachant que faire de ses mains, les ramena prestement sur sa nuque.

Elle put sentir la satisfaction du Prince.

— Excellent, ma chérie. N'est-elle pas ravissante, votre Princesse ? s'enquit-il auprès de la fille de la taverne.

— Oh, oui, Votre Altesse.

— En lui donnant son bain, lui avez-vous parlé et l'avez-vous consolée ?

— Oh, oui, Votre Altesse, je lui ai dit combien tout le monde l'admirait et comme ils souhaitaient...

— Oui, la voir, acheva le Prince.

Il y eut un silence. La Belle se demanda s'ils l'observaient tous deux, et elle se sentit soudainement toute nue, livrée à leurs regards. Il lui semblait qu'elle aurait pu soutenir l'un ou l'autre de ces regards, mais tous les deux, fixant ses seins et son sexe, voilà qui était trop pour elle.

Pourtant, comme s'il s'était aperçu qu'elle en avait besoin, le Prince l'embrassa et, pressant doucement sa chair endolorie, il provoqua encore en elle un doux émoi de plaisir mêlé de honte. Elle savait que son visage rougissait à nouveau. Elle avait toujours rougi avec facilité. Et y avait-il d'autres moyens de dire

ce que ces mains provoquaient en elle ? Si elle ne parvenait pas à dissimuler cette montée de plaisir, elle allait se remettre à pleurer.

— À genoux, ma chérie, exigea le Prince d'un petit claquement de doigts.

En état de choc, la Belle obéit, le parquet rugueux sous les yeux. Elle pouvait voir les bottes noires du Prince, et le cuir brut des souliers de la servante.

— Maintenant, approchez de votre servante et baissez-lui les souliers. Montrez-lui votre gratitude pour son dévouement à votre égard.

La Belle ne se départit pas de ses pensées. Mais encore une fois, elle sentit les larmes monter en elle, alors qu'elle obéissait, déposant chacun de ses baisers sur le cuir fatigué des souliers de la fille, avec toute la grâce possible. Au-dessus d'elle, elle entendit les murmures de remerciements que la jeune fille adressait au Prince.

— Votre Altesse, disait-elle, c'est moi qui désire embrasser ma Princesse, je vous en supplie.

Le Prince dut approuver d'un hochement de tête, car la fille tomba à genoux de la Belle et, caressant les cheveux de la Belle, elle baisa son visage levé avec grande révérence.

— À présent, vous voyez ces montants aux pieds du lit, dit le Prince à la fille.

Naturellement, la Belle savait que le lit avait de hauts montants qui soutenaient un ciel de lit à caissons.

— Liez votre maîtresse à ces montants, les bras et les jambes bien écartés, afin que je puisse, une fois couché, lever les yeux sur elle, fit le Prince. Attachez-la avec ces rubans de satin, qu'elle n'ait pas la peau blessée, mais nouez-les très fermement, car elle devra dormir dans cette position et son poids ne doit pas dénouer ses liens.

La Belle resta frappée de stupeur.

Quand on la souleva pour la mettre debout au bout du lit, elle fut prise de délire. Elle obéit docilement lorsque la fille lui demanda d'écartier les jambes. Elle sentit le satin se resserrer sur sa cheville droite, puis enserrer fermement sa cheville

gauche. Après quoi la fille, debout devant elle sur le lit, lia les mains de la Princesse en hauteur, d'un côté puis de l'autre.

Elle avait les membres écartés, la tête plongeant sur le lit, et elle s'aperçut avec terreur que le Prince verrait toute sa souffrance ; il verrait cette moiteur honteuse entre ses jambes, ces fluides qu'elle ne pouvait ni maîtriser ni dissimuler et, tournant le visage aux creux de son bras, elle geignit doucement.

Mais le pire, en tout ceci, c'était qu'il n'avait pas l'intention de la prendre. Il l'avait attachée hors de sa portée, en sorte qu'elle devrait plonger le regard sur lui durant son sommeil.

Alors la jeune fille prit congé, en déposant en secret un petit baiser sur la cuisse de la Belle avant de sortir. Et la Belle, pleurant doucement se rendit compte qu'elle demeurerait seule avec le Prince. Elle n'osait pas le regarder.

— Ma Belle obéissante, soupira-t-il.

Et elle sentit avec horreur, tandis qu'il se hissait plus près d'elle, le manche dur de cet horrible battoir de bois qui taquinait son endroit humide et secret, si cruellement exposé par ses jambes ouvertes.

Elle lutta pour se convaincre que tout ceci n'était qu'illusion. Mais elle sentait ce fluide révélateur, et elle savait que le Prince n'ignorait rien du plaisir qui la tourmentait.

— Je vous ai beaucoup appris, et me réjouis fort de votre présence, et voici que vous découvrez une nouvelle souffrance, un nouveau sacrifice à votre Seigneur et maître. Je pourrais calmer ce feu insatiable qui brûle entre vos jambes mais je vais plutôt vous laisser à votre souffrance, vous laisser en connaître la signification, apprendre que seul votre Prince peut vous apporter ce soulagement que vous attendez.

Elle ne put réprimer un gémissement, vite étouffé au creux de son bras. Elle craignait à tout instant de remuer les hanches en une supplique humiliante et désespérée.

Il avait soufflé les chandelles.

La chambre était dans le noir.

À ses pieds, le matelas ploya sous le poids du Prince.

Elle pencha la tête contre son bras et se sentit en sécurité dans ses liens de satin, tandis qu'elle se laissait aller, suspendue

en l'air. Mais ce tourment, ce tourment... et elle ne pouvait rien faire pour l'endiguer.

Alors que l'élançement de son derrière se faisait moins brûlant et s'estompait, elle pria pour que s'évanouisse ce gonflement entre ses cuisses. Après quoi, tombant de sommeil, elle pensa sereinement, presque rêveusement, aux foules qui l'attendaient sur les routes menant au château du Prince.

Le Château et La Grande Salle



À leur départ de l'auberge, la Belle avait le souffle court et rougissait ; mais ce n'était pas à cause des foules qui se pressaient au bord des rues du village, et non plus à cause de celles qu'elle découvrirait plus loin sur la route qui déroulait son ruban à travers les champs de blé.

Le Prince avait dépêché des estafettes pour les précéder, et tandis que l'on ornait les cheveux de la Belle de fleurs blanches, il lui annonça que l'on atteindrait le château dans l'après-midi, à condition qu'ils pressent le pas.

— Nous serons dans mon Royaume, proclama-t-il fièrement, aussitôt que nous aurons passé la crête des montagnes.

La Belle ne put tout à fait définir la sensation que cette nouvelle éveilla en elle.

Mais le Prince, comme s'il avait perçu son étrange confusion, l'embrassa à pleine bouche avant d'enfourcher sa monture, et lui dit d'une voix douce, que seuls ceux qui se trouvaient autour d'eux purent entendre :

— Lorsque vous pénétrerez dans mon Royaume, vous serez mienne plus complètement que jamais.

Vous serez mienne sans répit, et il vous sera plus aisé d'oublier tout ce qui vous est arrivé avant ce moment, et de dédier votre vie à moi seul.

Et voici qu'ils sortaient du village, le Prince menant sa splendide monture juste derrière la Belle, qui ouvrait la marche d'un pas rapide sur les pavés brûlants.

Le soleil était plus chaud, et la foule était fort nombreuse, car les fermiers s'étaient tous rendus au bord de la route, et ces gens la montraient du doigt, la dévisageaient, se dressaient sur la pointe des pieds pour mieux voir, et la Belle sentait le doux gravier sous ses pieds et, de temps à autre, des touffes d'herbe soyeuse ou de fleurs des champs.

Elle marchait la tête haute, et le Prince lui donnait ses ordres, mais elle gardait les yeux mi-clos, se laissant aller à la caresse de l'air frais sur ses membres nus, et elle ne pouvait s'empêcher de songer au château du Prince.

De temps en temps, une petite voix venue de la foule la ramenait soudainement et douloureusement à la conscience de sa nudité, et même, à une ou deux reprises, une main se tendit pour lui toucher la cuisse avant que le Prince, derrière elle, eût fait promptement claquer son fouet.

Enfin, ils pénétrèrent dans un défilé sombre et boisé qui franchissait les montagnes, et il n'y eut plus que quelques grappes éparses de paysans ici et là pointant un œil à travers l'épaisse ramure des chênes ; une brume couvrait la terre. La Belle, tout en marchant, se sentit engourdie, amollie, et sa nudité lui parut étrangement naturelle.

Mais son cœur fut pris d'un martèlement ténu lorsque la lumière du soleil, lançant ses rayons devant eux, leur révéla une vallée verdoyante qui allait s'élargissant.

Derrière elle, un grand cri s'éleva des poitrines des soldats : elle comprit que le Prince était, oui, arrivé sur ses terres. Et devant elle, au-delà de cette pente verdoyante, elle découvrit, au-dessus d'un profond précipice surplombant la vallée, le château du Prince.

Il était bien plus vaste que la demeure de la Belle, une jungle de tours immaculées. Il aurait pu contenir tout un monde, lui semblait-il, et ses portes ouvertes béaient comme des bouches dans l'axe du pont-levis.

Et voici que de toute part les sujets du Prince, de simples petites mouchetures dans le lointain qui grandissaient à mesure, coururent vers la route qui déployait ses lacets devant eux.

Des cavaliers franchirent le pont-levis et chevauchèrent vers eux dans une fanfare de trompettes, leurs étendards flottant au vent.

Ici, l'air était plus chaud, comme si ces lieux étaient protégés de la brise marine. Il n'y avait plus rien, ici, de la pénombre de ces villages étriqués et de ces forêts qu'ils avaient traversés. Et

partout la Belle découvrait des paysans vêtus plus légèrement et de couleurs plus vives.

Entre-temps, ils se rapprochaient du château, et la Belle aperçut au loin non plus ces paysans qui, tout au long de la route, l'avaient gratifiée de leur admiration, mais une foule immense de Seigneurs et de Dames somptueusement vêtus.

Elle dut pousser un petit cri et incliner la tête, car le Prince vint se porter à sa hauteur. Elle sentit son bras la ramener tout contre le flanc du cheval, et il lui glissa à l'oreille :

— À présent, la Belle, vous savez ce que j'attends de vous.

Cependant, ils étaient déjà parvenus aux abords escarpés du pont-levis, et la Belle vit ses craintes justifiées, des hommes et des femmes de son rang, tous vêtus de velours blanc brodé d'or, ou qui arboraient de gaies couleurs de fête. Elle n'osa pas les regarder. Elle sentit le rouge lui revenir aux joues et, pour la première fois, fut tentée de se jeter aux pieds du Prince pour s'en remettre à sa miséricorde et le supplier de la cacher.

Une chose était d'être montrée à des rustres qui louaient sa beauté et feraient d'elle une légende, mais là, cette fois, elle pouvait déjà entendre les bavardages, les discours pleins de morgue et les rires. C'était plus qu'elle n'était capable d'endurer.

Mais lorsque le Prince descendit de sa monture, il lui ordonna de se mettre à quatre pattes et lui dit, avec douceur, que c'était ainsi qu'elle devrait faire son entrée au château.

Elle en demeura pétrifiée, son visage la brûlait, mais elle obéit aussitôt en tombant à genoux, entrevoyant du coin de l'œil, à sa gauche, les bottes du Prince, comme elle franchissait le pont-levis en s'attachant à régler son allure sur la sienne.

On la conduisit par un vaste et sombre corridor, où elle n'osa pas lever les yeux, quoi qu'elle pût, tout autour d'elle, y distinguer des robes fastueuses et des bottes luisantes. De part et d'autre, des Seigneurs et des Dames s'inclinaient devant le Prince. Il y eut des chuchotements en guise de saluts, des baisers qu'on lançait, et elle, elle était nue, elle avançait à quatre pattes comme si elle n'avait été qu'un pauvre animal.

Voici qu'ils atteignaient l'entrée de la Grande Salle, une pièce vaste et plongée dans la pénombre comme aucune de celles de son propre château. Un feu immense rugissait dans l'âtre,

malgré le soleil qui dardait ses rais de chaleur par de hautes fenêtres étroites. Il lui sembla que les Seigneurs et les Dames se pressaient à sa suite, en longeant silencieusement les murs vers de longues tables de bois. Des plats et des verres y étaient déjà disposés. L'air était chargé des fumets du dîner.

Et c'est alors que la Belle vit la Reine.

Elle était assise à l'extrémité de la salle, sur une estrade. Sa tête voilée était cerclée d'une couronne d'or, et les manches profondes de sa robe verte étaient ornées de perles et brodées d'or.

Sur un bref claquement de doigts du Prince, la Belle s'avança. La Reine s'était levée, et, à présent, elle embrassait son fils qui se tenait devant l'estrade.

— Un Tribut, Mère, qui nous provient de la terre située en deçà des Montagnes, et le plus beau que nous ayons reçu de longtemps, si ma mémoire ne me fait point défaut. Ma première esclave d'amour, et je suis très fier de l'avoir enlevée.

— Et vous n'avez pas tort, acquiesça la Reine d'une voix à la sonorité jeune et froide à la fois.

La Belle n'osait pas lever les yeux sur elle. Mais ce fut la voix du Prince qui l'effraya le plus. « Ma première esclave d'amour. » Elle se souvint de ses élans de prévenance déroutants devant ses parents, de l'évocation du temps où ils servaient sur cette même terre, et elle sentit son pouls battre plus vite.

— Exquise, absolument exquise, approuva la Reine, mais toute la Cour doit être à même de la voir. Messire Grégoire, appela-t-elle, et elle eut un geste aérien.

Un grand murmure s'éleva de la Cour assemblée. Et la Belle vit approcher un homme de haute taille aux cheveux gris, sans pouvoir le distinguer clairement. Il portait des cuissardes de daim, retournées à hauteur du genou, qui révélaient une doublure de fourrure d'écureuil de Russie du plus beau gris.

— Montrez-nous un peu cette jeune fille...

— Mais, Mère, protesta le Prince.

— Billevesées, tous les gens du commun l'ont vue. Nous la verrons donc.

— Et devons-nous la museler, Votre Majesté ? demanda cet homme étrange, à la haute taille et aux bottes doublées de fourrure.

— Non, ce ne sera pas nécessaire. Toutefois, punissez-la, assurément, si elle venait à élever la voix ou à pleurer.

— Et sa chevelure, sa chevelure lui fait un bouclier, reprit l'homme.

Mais voici qu'il relevait la Belle, qui croisa immédiatement les mains sur la tête. Tandis qu'elle se tenait debout, elle se sentit désespérément exposée et ne put se retenir de pleurer. Elle redoutait un reproche du Prince, et elle put mieux voir la Reine, bien qu'elle ne le désirât pas. Le voile arachnéen de la Reine laissait deviner une chevelure noire, qui ondulait sur ses épaules, et des yeux noirs, comme ceux du Prince.

— Laissez ses cheveux comme ils sont, dit le Prince presque jalousement.

Oh, il va me défendre, songea la Belle. Sur quoi elle entendit le Prince donner l'ordre lui-même.

— Installez-la sur la table, que tous la voient.

La table était rectangulaire et dressée au centre de la salle. La Belle songea à un autel. Une fois montée dessus, on la contraignit à s'agenouiller face aux trônes où le Prince avait pris place aux côtés de sa mère.

Vivement, l'homme aux cheveux gris plaça une lourde pièce d'un bois tendre au-dessous de son ventre. Elle pouvait s'y reposer, ce qu'elle fit, tandis qu'il la forçait à écarter largement les genoux et qu'il étendait ses jambes afin que ses genoux ne touchent pas la table, ses chevilles attachées aux rebords par des liens de cuir. Puis ses poignets subirent le même traitement. Elle tint son visage en larmes caché du mieux qu'elle put.

— Vous garderez le silence, lui intima l'homme d'un ton glacial, ou je veillerai à ce que vous soyez silencieuse à jamais. Ne vous méprenez pas sur la clémence de la Reine. Elle ne vous muselle pas seulement parce que cela divertit la Cour de vous voir vous débattre avec votre volonté.

Et puis, à la grande honte de la Belle, il lui releva le menton, et ajusta au-dessous une longue mentonnière de bois. Elle ne

pouvait baisser la tête, même si elle pouvait baisser les yeux. Et elle apercevait autour d'elle la salle en son entier.

Elle vit les Seigneurs et les Dames se lever de leur table de banquet. Elle vit le feu immense. Et puis elle vit aussi cet homme, avec son visage anguleux et mince, et ses yeux gris qui n'étaient pas aussi froids que sa voix, mais qui, pour l'heure, semblaient tout de même éviter la moindre tendresse.

Un long frisson la parcourut lorsqu'elle se représenta ainsi – ouverte aux regards, et juchée en hauteur, le visage exposé à tous ceux qui la scrutaient à leur guise, et, tant bien que mal, elle dissimula ses sanglots en tenant ses lèvres serrées l'une contre l'autre. Même ses cheveux ne la couvraient pas, car ils tombaient en masses égales de chaque côté de son visage et ne masquaient rien d'elle.

— Ma jeunette, ma petite, fit l'homme aux cheveux gris, dans un souffle. Tant de peur ne vous sert de rien. (Un soupçon de chaleur paraissait poindre dans sa voix.) Qu'est-ce que la peur, après tout ? C'est de l'indécision. Vous cherchez une voie de résistance, d'évasion. Il n'y en a aucune. Ne raidissez pas les membres comme cela. C'est en vain.

La Belle se mordit la lèvre et sentit les larmes lui couler sur le visage, mais ces mots prononcés à son intention la réconfortèrent. Il lissa ses cheveux vers l'arrière, à partir du front. Sa main était légère et froide, comme s'il voulait s'assurer qu'elle n'avait pas la fièvre.

— Allons, restez tranquille. Tout le monde vient vous voir.

Les yeux de la Belle étaient liquides, mais elle apercevait encore les trônes à distance, où le Prince et sa mère se parlaient le plus naturellement du monde. Elle se rendit compte que toute la Cour s'était levée et s'avancait vers l'estrade. Les Seigneurs et les Dames s'inclinaient devant la Reine et le Prince, avant de se retourner et de venir à elle.

La Belle eut un haut-le-corps. Il lui sembla que l'air même venait toucher ses fesses nues et la toison entre ses jambes, et elle lutta pour abaisser le visage avec réserve, mais la rigide mentonnière de bois ne voulait pas plier, et tout ce qu'elle avait latitude de faire, c'était de baisser à nouveau les yeux.

Les premières Dames et les premiers Seigneurs étaient tout près d'elle et elle pouvait entendre le froissement de leurs vêtements et discerner l'éclat d'or de leurs bracelets.

Leurs parures réfléchissaient la lumière du feu et celle des flambeaux plus lointains, et l'image floue du Prince et de la Reine lui apparut dans un clignement d'yeux.

Elle laissa échapper un gémissement.

— Chut, ma chère amie, fit l'homme aux cheveux gris.

Et tout à coup ce lui fut un grand réconfort que de l'avoir si près d'elle.

— À présent, levez les yeux vers votre gauche, continua-t-il, et elle vit ses lèvres s'élargir en un sourire. Vous voyez ?

L'espace d'un instant, la Belle aperçut une chose sûrement impossible, mais avant qu'elle pût regarder à nouveau, ou dissiper les larmes de ses yeux, une grande Dame s'interposa entre elle et cette vision lointaine, et elle reçut un choc en sentant sur elle les mains de cette Dame.

Elle sentit les doigts froids réunir ses seins lourds, et les tordre presque à lui faire mal. Elle trembla, essayant désespérément de ne pas éclater en sanglots. Car d'autres personnages s'étaient rassemblés autour d'elle, et elle sentit derrière elle deux mains, très calmes et très lentes, lui écarter un peu plus les jambes. Et maintenant quelqu'un lui touchait le visage, et une autre main lui pinçait le mollet avec cruauté.

Son corps lui parut alors se resserrer sur ses endroits les plus honteux et les plus secrets. Il y eut une palpitation à la pointe de ses seins, et ces mains étaient froides, comme si elle-même brûlait, puis elle sentit des doigts qui examinaient son derrière et s'introduisaient même dans cet autre orifice, étroit, et très dissimulé.

Elle ne put réprimer un gémissement, mais elle tint ses lèvres closes, et les larmes coulèrent sur ses joues.

Un instant, elle ne pensa à rien d'autre qu'à cette vision fugitive qu'elle avait eue, avant que la procession des Seigneurs et des Dames ne l'interrompît. Tout en haut, le long du mur de la Grande Salle, sur une large corniche de pierre, elle avait aperçu un rang de femmes nues.

Cela lui avait paru impossible, et pourtant elle avait bel et bien vu. Toutes elles étaient jeunes, comme elle, et elles se tenaient debout, mains croisées sur la nuque, les yeux baissés, ainsi que le Prince le lui avait enseigné, et, entre chaque paire de jambes, elle voyait la lueur du feu jouer sur les boucles de la toison pubienne, ainsi que les tétons roses et dressés de leurs bustes.

Elle n'en croyait pas ses yeux. Elle ne voulait pas que cela fût, et pourtant si cela était... eh bien... c'était un surcroît de trouble. Éprouvait-elle une peur extrême, ou se félicitait-elle d'être la seule à ne pas subir cette humiliation indicible ?

Quoi qu'il en soit, elle n'eut guère le temps d'y réfléchir, aussi odieuse cette vision fût-elle, car les mains la parcouraient tout entière. Elle avait poussé un cri aigu en les sentant lui toucher le sexe, en lisser la toison, puis, alors que son visage la brûlait et qu'elle tenait ses yeux bien clos, elle sentit avec effarement deux longs doigts se glisser à l'intérieur de son sexe et l'ouvrir.

Il était encore endolori des coups de boutoir du Prince, et bien que ces doigts fussent délicats, elle souffrait encore de cette irritation.

Mais la partie la plus affreuse de cette scène, ce fut d'être ouverte de la sorte et d'entendre ces voix douces qui, maintenant, s'entretenaient à son sujet.

— Innocente, très innocente, fit l'une, et une autre trouva qu'elle avait des cuisses très fines et que sa peau était souple.

Ceci eut l'air de déclencher d'autres rires – ce rire aussi léger qu'un gazouillis, comme s'il ne s'agissait que d'un grand divertissement et la Belle se rendit compte soudain qu'elle tirait sur ses jambes, de toutes ses forces, pour les refermer, chose cependant tout à fait impossible.

Les doigts s'étaient retirés, et maintenant quelqu'un lui flattait le sexe de la main, en pinçait les petites lèvres cachées pour les fermer, et la Belle se tordit, pour entendre un rire provenant cette fois de l'homme à côté d'elle :

— Petite Princesse, fit gentiment ce dernier à son oreille, en se penchant de sorte qu'elle put sentir sa cape de velours contre son bras nu, vous ne pouvez dissimuler vos charmes à personne.

Elle gémit comme pour faire appel à lui, mais le doigt de l'homme se posa sur ses lèvres.

— Allons, si je me voyais contraint de vous sceller les lèvres, le Prince en concevrait une grande colère. Il faut vous résigner. Vous devez accepter. C'est la plus rude des leçons, auprès de laquelle la douleur n'est vraiment rien.

La Belle sentit qu'il levait le bras, et elle sut tout de suite que la main qui se posait sur son sein était celle de cet homme. Il en avait emprisonné le téton et le sollicitait, en cadence.

Dans le même temps, quelqu'un lui caressait les cuisses et le sexe, et, à sa grande honte, elle éprouva, même au comble de cette situation dégradante, le plaisir avilissant.

— C'est cela, c'est cela, la réconforta-t-il. Vous ne devez point résister, mais bien plutôt prendre possession de vos charmes, c'est-à-dire laisser votre esprit habiter votre corps. Vous êtes nue, sans défense, tous vont jouir de vous et qu'y pouvez-vous ? Ainsi donc, il me faut vous avouer que vos contorsions ne font que vous rendre plus exquise. C'est très charmant, sauf que c'est extrêmement rebelle. Allons, regardez encore, avez-vous vu ce que je vous ai montré du doigt ?

La Belle émit un son délicat en signe d'assentiment et elle leva les yeux de nouveau, pleine de crainte. La vision était la même qu'auparavant, le rang de jeunes femmes aux yeux baissés, leurs corps aussi vulnérablement exposés que le sien.

Mais que ressentait-elle ? Pourquoi devait-elle se trouver sujette à une telle confusion des sentiments ? Elle avait cru être la seule à se trouver ainsi exposée et humiliée, un grand trophée pour le Prince, qu'elle ne pouvait plus voir, à présent Et n'était-elle pas exposée ici, au beau milieu de cette salle ?

Mais alors, ces prisonnières, qui étaient-elles ? Ne serait-elle que l'une d'entre elles ? Était-ce là le sens de la conversation singulière qu'avait eue le Prince avec le père et la mère de la Princesse ? Non, ils ne pouvaient pas avoir servi de semblable façon. Elle éprouvait un mélange bizarre de jalousie torrentielle et de réconfort. Ce traitement était un rituel. D'autres l'avaient subi avant elle. Il était immuable et elle était dans la plus désespérée des positions. Cette pensée la radoucit.

Mais son Seigneur, l'homme aux cheveux gris, lui parlait :

— Maintenant, votre seconde leçon. Vous avez vu les Princesses qui sont ici à titre de Tributs. À présent, regardez à votre droite et vous verrez les Princes.

La Belle tourna le regard de l'autre côté de la salle, autant que faire se pouvait, par-delà cette masse de visages mobiles qui l'entouraient, et là-haut, sur une autre corniche, dans le clair-obscur spectral de l'âtre, se trouvait un rang de jeunes hommes nus, tous dans la même position.

Ils tenaient leurs têtes inclinées, mains derrière la nuque, et tous étaient très beaux, chacun à sa manière, autant que les jeunes femmes de l'autre côté, mais la grande différence était leurs sexes en érection, d'une dureté sans égale, et la Belle ne put détacher le regard de cette vision, parce qu'ils lui apparurent plus vulnérables encore, et plus asservis.

Une fois de plus, elle savait qu'elle avait émis un petit bruit car elle sentit le doigt du Seigneur sur ses lèvres, et elle perçut, à la qualité même de l'air, que les Seigneurs et les Dames se détournaient d'elle.

Seules deux mains demeuraient, et ces deux-là touchaient sa chair la plus tendre, celle qui entourait son anus. Elle en fut si effrayée – car presque personne d'autre ne l'avait jamais touchée à cet endroit de son corps – qu'elle se débattit à nouveau, involontairement, fût-ce pour que le Seigneur aux cheveux gris lui caressât encore doucement le visage.

Un grand émoi parcourut la pièce. La Belle put seulement saisir des parfums de cuisine, et des plats que l'on apportait, puis elle vit que la plupart des Seigneurs et des Dames s'étaient assis aux tables. Il y eut beaucoup de propos échangés et des coupes levées, et quelque part un groupe de musiciens avait commencé de jouer une musique aux rythmes lents. Cette musique était pleine de cors et de tambourins, et du raclement de cordes épaisses que l'on frappait. La Belle vit, de chaque côté de la salle, la longue file des hommes et des femmes nus se déplacer.

« Mais où vont-ils ? » voulut-elle demander. Pour quoi faire ? » C'est alors qu'elle vit les premiers d'entre eux réapparaître au beau milieu de la foule, portant des pichets d'argent dont ils remplissaient les verres sur les tables,

s'inclinant chaque fois qu'ils passaient devant la Reine et le Prince, et elle les observa, s'oubliant dans cet instant, grandement absorbée.

Les jeunes hommes avaient les cheveux légèrement bouclés, coupés à hauteur des épaules et soigneusement coiffés, encadrant leurs longs visages. Et jamais ils ne levaient les yeux, même si certains d'entre eux paraissaient se mouvoir avec quelque gêne en raison de la dureté de leur pénis. Comment aurait-elle pu décrire cette gêne, elle n'en était pas certaine ; c'était dans leurs manières, une façon de soutenir la tension et le désir, sans en marquer l'expression.

Et lorsqu'elle vit la première des jeunes filles à la longue chevelure se courber au-dessus de la table avec son pichet, elle se demanda si celle-ci ressentait elle aussi un plaisir tout semblable à un supplice. À la vue de ces esclaves, la Belle éprouvait ce plaisir-là, et un soulagement empreint de sérénité, car en cet instant personne ne l'observait.

Ou tout au moins le croyait-elle.

En effet, elle perçut une sorte d'atmosphère implacable planant sur la salle. Certains personnages se levaient et déambulaient, peut-être même dansaient-ils au son de la musique. Elle n'en était pas sûre. Et d'autres s'étaient rassemblés près de la Reine, leurs verres à la main, régaland le Prince, à ce qu'il semblait, de leurs histoires.

Le Prince.

Elle saisit un regard qui lui était clairement adressé, et il lui sourit. Quelle royale allure il avait, avec sa chevelure abondante, noire et luisante, ses longues bottes blanches brillantes étendues sur le tapis devant lui. Il approuvait de la tête et souriait à ceux qui s'adressaient à lui, mais de temps à autre ses yeux se tournaient vers la Belle.

Pourtant il y avait tant à voir, et elle sentit la présence de quelqu'un tout proche d'elle, qui la touchait à nouveau, et elle comprit qu'une rangée de danseurs se formait justement à côté d'elle.

Les choses prirent un tour insouciant. On versa quantité de vin. Il y eut de grandes éruptions de rire.

Puis, soudain, à sa gauche, elle vit un jeune homme nu lâcher son pichet de vin, et le liquide rouge se répandre sur le sol tandis que d'autres s'empressaient d'essuyer.

Aussitôt, le Seigneur qui se tenait aux côtés de la Belle frappa dans ses mains, et la Belle vit trois Pages vêtus d'exquise manière, pas plus vieux que les jeunes hommes nus, se précipiter et se saisir du garçon pour le soulever en le tenant par les chevilles.

Cela déclencha une salve d'applaudissements chez les Seigneurs et les Dames les plus proches du garçon, et, sur-le-champ, on produisit un battoir, un fort bel instrument en or émaillé et nervure de blanc, et le malappris fut fessé d'importance, un spectacle auquel tous assistèrent avec la plus grande fascination.

Le cœur de la Belle battit la chamade. Si elle devait être humiliée de la sorte, punie de façon si immédiate et ignominieuse pour sa maladresse, elle ne savait comment elle le supporterait. Être exposée aux yeux de tous était une chose ; là, au moins, elle conservait quelque grâce.

Mais elle ne tolérait pas l'idée d'être ainsi tenue par les chevilles comme ce garçon. Elle ne pouvait apercevoir que son dos, et le battoir s'abattant en éclairs répétés sur son derrière rougissant. Il tenait ses mains docilement croisées sur la nuque, et, quand on le reposa à quatre pattes, le jeune Page au battoir le conduisit promptement devant la Reine en lui assenant une suite de coups brutaux ; là, le jeune coupable, les fesses très rouges, s'inclina et baisa la pantoufle de la Reine.

La Reine était en grande conversation avec le Prince. C'était une femme mûre, pleinement épanouie, mais c'était d'elle, à l'évidence, que le Prince tenait sa beauté. Presque avec indifférence, elle tourna ses yeux pénétrants vers le Prince et, se levant à demi pour s'avancer vers le jeune esclave, elle lui caressa les cheveux en arrière, avec affection.

Mais alors, dans le même geste empreint d'indifférence, son attention tout entière tournée vers le Prince, elle fit un geste en direction du Page, avec un bref froncement de sourcil, pour signifier que l'on punît encore le garçon.

Les Seigneurs et les Dames à proximité applaudirent avec des gestes singeant la réprimande, grandement ravis, à l'évidence, par le spectacle du page qui posa le pied sur la seconde marche de l'estrade devant le trône, et hissa l'esclave désobéissant à cheval sur son genou et, de nouveau, à la vue de tous, il le fessa bruyamment.

Une longue rangée de danseurs masqua ce spectacle un moment, mais la Belle entraperçut encore et encore l'infortuné garçon, et elle vit bien, tandis que le battoir retombait sur sa victime, qu'il avait de plus en plus de mal à supporter son supplice. Il se débattit juste un petit peu malgré lui, et, manifestement, le Page qui lui délivrait cette fessée y prenait le plus grand plaisir. Son jeune visage était tout rouge, il se mordait légèrement la lèvre, il assenait ses coups de battoir avec une brutalité inutile, et la Belle se surprit à le haïr.

Elle entendit rire le Seigneur à côté d'elle. Une petite foule éparsée l'entourait à présent, des hommes et des femmes qui buvaient, bavardant l'air de rien. Les danseurs formèrent une longue chaîne, exécutant leurs mouvements tout de grâce et de fluidité.

— Ainsi vous voyez que vous n'êtes pas la seule petite créature sans défense en ce monde, fit le Seigneur aux cheveux gris, et cela vous console-t-il de voir le Tribut qui appartient à vos Souverains ? Vous êtes vous-même le premier Tribut de notre Prince et je pense qu'il vous incombe de donner fièrement l'exemple. Le jeune esclave que vous avez vu, le Prince Alexis, est l'un des tout premiers favoris de la Reine, sans quoi on ne le traiterait pas avec tant de délicatesse.

La Belle vit que la fessée avait cessé. Une fois encore, l'esclave se retrouvait à quatre pattes et baisait le pied de la Reine, tandis que le Page attendait qu'on le sollicitât.

Le derrière de l'esclave était maintenant très rouge. « Prince Alexis », se dit la Belle. C'était un joli nom, et il était lui aussi de sang royal et de haute naissance. En fait, à l'évidence, ils l'étaient tous. Cette pensée était délicieuse. Qu'en serait-il, si tel n'était pas le cas, et si elle était la seule Princesse ?

Elle fixa du regard les fesses de ce Prince. On y voyait des zébrures et de petites marques plus écartées que le reste, et

comme le jeune esclave baisait le pied de la Reine, la Belle put voir également, entre ses jambes, le scrotum, sombre, velu et mystérieux.

Elle fut frappée, s'agissant d'un garçon, de le voir paraître si vulnérable, d'une vulnérabilité qu'elle n'avait jamais envisagée.

Mais on l'avait relâché, ou il était pardonné. Il se dressa sur ses jambes, et recoiffa ses boucles châtain-roux pour les écarter de ses yeux et de ses joues, puis elle vit son visage rougi, souillé de larmes ; pourtant, il émanait de lui une merveilleuse dignité.

Sans une plainte, il prit le pichet qu'on lui tendait et se mit à évoluer avec grâce entre les invités debout, emplissant leurs verres.

Il n'était qu'à quelques pas de la Belle, et se rapprochait petit à petit. Elle pouvait entendre ces hommes et ces femmes le taquiner.

— Une autre fessée, à vous, qui êtes si pitoyable, s'écria une Dame blonde de très haute taille vêtue d'une longue robe verte, des diamants aux doigts, et elle lui pinça sa joue toute rouge, tandis qu'il souriait, les yeux baissés.

Son pénis était dur et érigé comme auparavant, dressé, gros, immobile sur le nid de boucles qui assombrissait l'entrejambe. La Belle ne pouvait en détacher le regard.

Comme il s'approchait un peu plus, elle retint son souffle.

— Venez ici, Prince Alexis, ordonna le Seigneur aux cheveux gris.

Il claqua des doigts. Puis, prenant un mouchoir blanc, il le lui fit tremper dans le vin.

Le garçon était maintenant si près de la Belle qu'elle aurait pu le toucher. Et le Seigneur reprit le mouchoir humide pour le presser contre les lèvres de la Belle. C'était bon, c'était frais, c'était tentant. Mais elle ne put s'empêcher de lever les yeux sur le jeune Prince obéissant qui se tenait là, en attente, et elle le vit la regarder.

Quoique son visage fût encore légèrement rose, et malgré ses joues mouillées de larmes, il lui souriait.

Dans la Chambre du Prince



LA Belle se réveilla terrorisée.

C'était le crépuscule ; la Fête était finie. Les Seigneurs et les Dames qui demeuraient là faisaient grand tapage dans la fièvre de l'après-midi, mais on ne l'avait pas détachée et elle ne savait pas ce qui allait advenir d'elle.

Au cours du banquet, on avait bruyamment fessé plusieurs autres esclaves, et, à la réflexion, il semblait qu'aucune offense ne fût requise pour cela, mais la pure et simple décision d'un Seigneur ou d'une Dame. La requête était ensuite accordée par la Reine – et le malheureux se retrouvait jeté en travers du genou d'un Page, la tête penchée, les pieds s'agitant au-dessus du sol, et le battoir d'or le rouait de coups.

À deux reprises, cela avait été le tour de jeunes femmes.

Et l'une d'elles avait éclaté en silencieux sanglots. Mais quelque chose, dans ses manières, avait inspiré un soupçon à la Belle. Après sa fessée, elle avait un peu trop vite filé aux pieds de la Reine, et la Belle avait espéré qu'on la fessât de nouveau, que ses sanglots devinssent réels, que son empressement devînt réel, et elle avait éprouvé un vague ravissement lorsque la Reine avait ordonné qu'il en serait ainsi.

À présent, la Belle était éveillée, elle pensait rêveusement à tout cela, et ressentait une peur aiguë, mais aussi une sorte de sentiment tragique.

L'enverrait-on en quelque lieu reculé, avec tous ces esclaves ? Ou bien le Prince la prendrait-il ?

Elle fut frappée de confusion quand elle comprit que le Prince s'était levé et qu'il avait donné ordre au Seigneur à la chevelure grise d'amener la Belle avec lui.

On la délia ; son corps était tout raide. Mais le Seigneur tenait en main l'un de ces battoirs d'or qu'il essayait bruyamment sur la paume de sa main, et, sans lui laisser le temps de détendre ses muscles endoloris, il lui ordonna de se

mettre à genoux, penchée en avant. Comme elle hésitait, son ordre tomba de nouveau, très coupant mais il ne la frappa pas.

Elle se précipita pour rattraper le Prince qui venait à peine d'atteindre l'escalier.

Et bientôt elle le suivait tandis qu'il montait et descendait les marches d'un long corridor.

— Belle (Il s'effaça), ouvrez les portes !

Se dressant sur les genoux, elle ouvrit promptement ces portes, pesant sur elles pour en écarter les battants, puis elle suivit le Prince dans une chambre à coucher.

Le feu faisait déjà une grande flambée dans l'âtre, les rideaux étaient tirés sur les fenêtres, on avait rabattu les draps du lit, et la Belle frémit d'excitation.

— Mon Prince, dois-je entamer son apprentissage sur-le-champ ? s'enquit le Seigneur aux cheveux gris.

— Non, mon Seigneur, je vais m'y employer moi-même les premiers jours, et peut-être au-delà, répliqua le Prince, cependant vous pourrez naturellement, chaque fois que l'occasion s'en présentera, l'instruire, lui enseigner les bonnes manières, les règles générales qui s'appliquent à tous les esclaves, et ainsi de suite. Elle ne baisse pas les yeux comme elle le devrait, vous le constatez ; elle est si curieuse.

Et, à ces mots, il sourit, quoique la Belle abaissât aussitôt le regard, malgré son vif désir de voir ce sourire.

Elle s'agenouilla docilement, heureuse que ses cheveux la dissimulent Puis elle revint sur cette pensée. Elle n'apprenait guère, si tel était ce qu'elle désirait.

Elle se demanda si le Prince Alexis avait eu honte de sa nudité. Il avait de grands yeux bruns, une si belle bouche, mais le corps trop délié pour être vraiment d'allure angélique. Elle se demandait où pouvait-il être à cet instant, et s'employait-on encore à le punir pour sa maladresse ?

— Très bien, Votre Altesse, dit le Seigneur, mais je pense que vous comprenez que montrer de la fermeté dans les débuts, c'est faire preuve de miséricorde envers l'esclave, tout spécialement quand l'esclave est une Princesse aussi fière et aussi gâtée.

La Belle rougit à ces mots.

Le Prince eut un rire doux et discret.

— Ma Belle est tout comme une monnaie que l'on n'a pas encore frappée, et je souhaite lui faire amender tout son petit caractère. Je prendrai grand plaisir à son apprentissage. Je me demande si vous êtes vous-même aussi attentif à ses fautes que je le suis.

— Votre Altesse ?

Le Seigneur parut se raidir légèrement.

— Vous n'avez pas vous-même été fort strict avec elle dans la Grande Salle, en ne la dissuadant point de se délecter à la vue du jeune Prince Alexis. J'ai plutôt la faiblesse de penser qu'elle a pris plaisir à son châtiment, tout autant que les maîtres et les maîtresses de ce château.

La Belle s'empourpra vivement. Jamais elle n'aurait songé que le Prince l'eût observée en cette occasion.

— Votre Altesse, elle ne faisait qu'apprendre ce qui l'attendait, du moins est-ce là ce que j'ai pensé..., répondit très humblement le Seigneur. C'est moi qui ai attiré son attention sur les autres esclaves afin qu'elle puisse tirer profit de leur exemple d'obéissance.

— Ah, très bien, fit le Prince avec aménité et un peu de lassitude, peut-être me suis-je trop énamouré d'elle. Après tout, elle ne m'a pas été envoyée comme un Tribut, je l'ai gagnée et je l'ai prise moi-même, et j'en suis trop jaloux, à ce qu'il semble. Peut-être suis-je à la recherche de quelque motif pour la punir. Vous pouvez disposer. Venez la chercher demain matin, si vous le souhaitez, et nous verrons.

Le Seigneur, à l'évidence contrarié d'avoir échoué, quitta bien vite la pièce.

La Belle restait maintenant seule avec le Prince, le Prince tranquillement assis devant le feu, le regard posé sur elle. Elle se trouvait dans un état de grande agitation ; elle se sentit rougir, comme à l'accoutumée, et ses seins se soulevèrent. Soudain, elle se précipita vers le Prince, pressa les lèvres contre sa botte, et il parut esquisser un geste, comme s'il accueillait volontiers ce baiser, se redressant légèrement tandis qu'elle baisait sa botte, encore et encore.

Elle gémissait. Oh, si seulement il lui avait donné la permission de parler, et, songeant à sa fascination pour le Prince puni, elle rougit encore plus.

Mais le Prince s'était levé. Il lui saisit le poignet, la fit se dresser, et, après lui avoir placé les mains derrière le dos afin de la maintenir avec fermeté, il lui gifla brutalement les seins jusqu'à ce qu'elle criât, sentant ses chairs lourdes osciller sous les coups et la morsure des mains sur ses tétons.

— Suis-je en colère contre vous ? Ou non ? demanda-t-il avec douceur.

Elle grogna, en l'implorant Et il l'installa à cheval sur son genou, comme elle avait vu faire avec le jeune Prince sur le genou du Page, et, de sa main nue, lui infligea un déluge de coups rapides qui la firent crier instantanément.

— À qui appartenez-vous ? lui demanda-t-il à voix basse, mais avec colère.

— À vous, mon Prince, complètement ! s'écria-t-elle.

Ce fut effrayant, puis, subitement incapable de se maîtriser, elle ajouta :

— Je vous en prie, je vous en prie, mon Prince, pas de colère, non...

Mais à l'instant même, sa main gauche lui bâillonna la bouche, et elle sentit un autre terrible déluge de fessées jusqu'à ce que ses chairs la cuisent et qu'elle ne puisse plus maîtriser ses pleurs.

Elle sentait les doigts du Prince contre ses lèvres. Mais il ne se satisferait guère de si peu. Il la tenait maintenant à ses pieds et la conduisit, par les poignets, dans un coin de la chambre, entre la flambée et la fenêtre au rideau tiré. Il y avait là un haut tabouret de bois sculpté, et il s'y assit tandis qu'elle attendait debout à côté de lui. Elle pleurait doucement, mais, quoi qu'il arrive, elle n'oserait plus le supplier. Il était en colère, une colère farouche, et bien qu'elle fût capable d'endurer toutes les douleurs pour son plaisir, cette colère était insoutenable. Il fallait lui complaire, elle devait regagner son amour, et alors aucune douleur ne serait de trop.

Il la retourna et elle se tenait face à lui, assis, qui l'examinait. Elle n'osait pas le regarder droit dans les yeux, puis il rejeta sa

cape en arrière, et, posant la main sur la boucle d'or de sa ceinture, il ordonna :

— Défaites ceci.

Sur-le-champ, elle lui obéit en s'exécutant avec ses dents, sans qu'il ait été besoin de le lui expliquer. Elle espéra et pria pour que cela lui plaise. Elle tira sur le cuir, le souffle rapide et léger, puis elle le dégagea pour que la ceinture s'ouvre.

— Maintenant, retirez-la, et donnez-la-moi.

Elle obéit aussitôt, même si elle savait ce qui allait suivre. C'était une ceinture de cuir, épaisse et large. Peut-être pas pire que le battoir.

Il lui ordonnait à présent de lever les mains et les yeux, et elle vit au-dessus d'elle un crochet de métal au-dessus de sa tête, qui pendait au bout d'une chaîne tombant du plafond.

— Vous voyez là que nous ne sommes nullement démunis vis-à-vis des petits esclaves désobéissants, fit-il d'une voix d'une douceur inhabituelle. Allons, attrapez ce crochet, même si cela doit vous faire dresser sur la pointe des pieds, et ne songez pas à le lâcher, m'avez-vous compris ?

— Oui, mon Prince, sanglota-t-elle doucement. Elle le tint fermement, ce qui lui fit tendre tout le corps. Le Prince recula le tabouret sur lequel il était assis, comme pour s'installer confortablement. Il avait largement la place de manier le cuir, dont il avait fait une boucle, et il marqua un temps de silence.

La Belle se maudit d'avoir admiré le jeune Prince Alexis. Elle avait honte de ce que son nom se fût formé dans son esprit, et lorsque le premier coup de ceinture cingla ses cuisses, elle laissa échapper un petit cri de frayeur, mais en fut heureuse.

Elle le méritait. Jamais plus elle ne commettrait pareille erreur, aussi beaux et aussi attirants les esclaves soient-ils. Le regard effronté qu'elle avait posé sur eux était une chose impardonnable.

La lourde et large ceinture de cuir la frappait avec un bruit mat et effrayant, et la chair de ses cuisses, plus tendre peut-être que celle de ses fesses pourtant endolories, lui parut prendre feu sous les coups. Elle avait la bouche ouverte, incapable de se tenir tranquille, et tout à coup le Prince lui ordonna de lever les genoux et de marcher sur place.

— Vite, vite, oui, en cadence ! fit-il avec colère. La Belle, surprise, s'efforça d'obéir, d'un pas rapide, les seins ballottés par l'effort, le cœur battant.

— Plus haut plus vite.

Elle marcha comme il l'ordonnait, ses pieds frappant le sol de pierre, les genoux levés très haut, les seins terriblement douloureux à cause de leur poids et de leur balancement, et la ceinture, encore et encore, vint la gifler et l'aiguillonner.

Le Prince était comme pris de furie.

Les coups tombaient plus vite, toujours plus vite, aussi vite que le mouvement de ses jambes, et bientôt la Belle se mit à se contorsionner pour tenter de leur échapper. Elle pleurait à chaudes larmes, incapable de s'arrêter, mais le pire de tout, le pire de tout, c'était la colère du Prince. Si seulement tout ceci avait été pour son plaisir, si seulement elle l'avait comblé de plaisir. Elle pleurait, le visage enfoui au creux du bras, la plante de ses pieds la brûlait, ses cuisses étaient enflées et marbrées de douleur, tandis qu'il se défoulait sur ses fesses.

Les claques tombaient si vite qu'elle perdit toute notion de leur nombre, elle savait seulement qu'il y en avait encore plus que jamais, et il avait l'air de s'agiter de plus en plus. Sa main gauche lui braqua le menton en l'air et lui ferma la bouche pour l'empêcher de crier, et il lui ordonna de marcher plus vite et de lever plus haut les jambes.

— Vous m'appartenez ! lui dit-il sans cesser de lui assener des coups brutaux de sa ceinture. Et vous apprendrez à me plaire en toutes choses, et vous ne me causerez jamais de plaisir en portant le regard sur les esclaves mâles de ma mère. Est-ce clair ? Comprenez-vous ?

— Oui, mon Prince, parvint-elle à répondre.

Mais il avait l'air de la punir à l'aveuglette. Et, arrêtant sa course sur place en la soulevant à mi-corps, il la déposa sur le tabouret qu'il venait de quitter, en sorte que, se balançant au crochet auquel elle s'agrippait comme si sa vie en dépendait, elle se retrouva renversée dessus, le siège de bois appuyé contre son sexe nu, les jambes ramenées en arrière, sans défense.

C'est alors qu'elle reçut la pire des pluies de coups, des coups durs et cinglants qui firent trembler ses mollets et lui cuirent les

jambes, comme ses cuisses auparavant. Mais non content de s'occuper de ses jambes, il revenait sans cesse à ses cuisses, pour les punir plus durement, si bien que la Belle, secouée de sanglots, crut que cela ne finirait jamais. Tout soudain, il cessa.

— Lâchez ce crochet, ordonna-t-il, et il la bascula sur son épaule pour lui faire traverser la pièce et la jeter sur le lit.

Elle tomba sur le dos, contre l'oreiller, et sentit aussitôt, contre ses fesses douloureuses et enflées, un picotis rugueux. Il lui suffit de tourner à peine la tête sur le côté pour voir des bijoux scintiller sur le couvre-lit. Et elle savait quelle torture elle allait endurer dès qu'il la monterait.

Mais elle le désirait si fort. Et quand elle le vit se dresser au-dessus d'elle, elle ne sentit pas la douleur brûlante vibrer dans son corps, mais un flux de liqueurs entre ses jambes et un nouveau gémissement, tandis qu'il s'ouvrait un passage en elle.

Elle ne put s'empêcher de relever les hanches, priant pour que cela ne lui déplût pas.

Il s'agenouilla au-dessus d'elle, dégagea de ses hauts-de-chausses sa bite en érection, puis la souleva et l'empala sur son instrument. Elle cria. Sa tête retomba en arrière. C'était un grand objet qui s'introduisait en elle, dans son orifice endolori et pantelant. Mais elle le sentait baigné de ses liqueurs, et comme le Prince forçait plus profond et la faisait descendre sur son sexe, cela lui fit l'effet d'une broche qui s'enfilait sur un cœur mystérieux au fond d'elle-même, irradiant en elle des ondes d'extase, au point qu'elle lâcha de grands gémissements gutturaux, malgré elle. Les poussées du Prince se firent sans cesse plus rapides, puis il lâcha lui aussi un doux cri, et la tint tout contre elle, ses seins douloureux pressés contre sa poitrine, ses lèvres dans sa nuque, son corps s'amollissant lentement.

— Belle, Belle, chuchota-t-il. Vous m'avez conquis aussi sûrement que je vous ai conquise. N'éveillez jamais plus ma jalousie. Je ne sais ce que je ferais si vous recommenciez.

— Mon Prince, gémit-elle en l'embrassant sur la bouche, et, voyant la détresse sur son visage, elle le couvrit de baisers. Je suis votre esclave, mon Prince.

Mais il se contenta de gémir et d'enfourer son visage dans son cou. En s'étendant à côté d'elle, il prit son verre de vin sur la

table de nuit et, regardant fixement le feu, parut demeurer un long moment plongé dans ses pensées.

Le Prince Alexis



LA Belle rêva un rêve d'ennui. Elle errait dans le château où elle avait vécu toute sa vie, sans rien à faire, et de temps à autre elle se reposait dans une profonde banquette sous une fenêtre, pour observer les petites silhouettes des paysans dans les champs en contrebas, qui rassemblaient en meules l'herbe fraîchement coupée. Le ciel était sans nuages ; elle n'aimait guère son aspect, son immensité, sa monotonie.

Elle avait la sensation de ne rien pouvoir trouver d'autre à faire qui n'eût été déjà fait des milliers de fois, et puis soudain parvint à ses oreilles un son qu'elle fut incapable de reconnaître.

Elle suivit la trace de ce son, et, par le seuil d'une porte, vit une vieille femme, toute monstrueuse et voûtée, maniant une étrange machine. C'était une grande roue, avec une bobine de fil qui s'enroulait autour d'un fuseau.

— Qu'est-ce ? demanda la Belle avec grand intérêt.

— Viens te rendre compte par toi-même, répondit la vieille femme, qui avait une voix des plus singulières, jeune et forte, si dissemblable de son visage.

À peine la Belle eut-elle touché cette machine fabuleuse avec sa roue vrombissante qu'elle s'écroula en pâmoison, et, tout autour d'elle, elle entendit le monde fondre en larmes.

— ... dors, dors pour cent ans.

Et elle aurait voulu crier : « Intolérable, pire que la mort », car cela avait été pour elle comme un gouffre d'ennui contre lequel elle avait lutté, aussi loin que remontait son souvenir, dans cette errance de pièce en pièce. Mais elle se réveilla. Elle n'était pas chez elle.

Elle était étendue sur le lit de son Prince, et elle sentait sous elle le picotement du couvre-lit tissé de bijoux.

La chambre était pleine des ombres dansantes du feu, qui projetaient leur lueur sur les montants ouvragés du lit et la tenture qui tombait autour d'elle en riches couleurs. Animée,

envahie de désir, elle se leva, fort soucieuse de se défaire du poids et de la texture de son rêve, et elle se rendit compte que le Prince n'était pas à ses côtés.

Mais il était bien là, devant le feu, le coude contre le manteau de pierre qui soutenait un grand écu aux épées croisées. Il portait sa cape d'un velours rouge éclatant et ses bottes de cuir à bout pointu, retournées au genou, le visage affûté par les pensées qu'il ressassait.

La pulsation entre ses jambes s'accéléra. Elle s'étira, et laissa échapper un faible soupir qui le sortit de ses pensées et le fit approcher d'elle. Dans l'obscurité, elle ne pouvait deviner l'expression de son visage.

— Très bien, il n'est qu'une seule et unique réponse, lui dit-il. Vous vous accoutumerez à tous les regards qui se porteront sur vous dans ce château, et je m'accoutumerai à votre accoutumance.

Il tira sur le cordon de la cloche près du baldaquin. Et, soulevant la Belle, il la fit asseoir au pied du lit, jambes repliées sous elle.

Un Page entra, aussi innocent que le garçon qui avait si diligemment puni le Prince Alexis, et, comme tous les Pages, il était fort grand, avec des bras puissants.

La Belle était certaine qu'on les avait tous choisis en raison de ces attributs. Elle ne doutait pas qu'il fût capable, s'il en recevait l'ordre, de la tenir par les chevilles, mais il avait un doux visage, dénué de toute trace de méchanceté.

— Où est le Prince Alexis ? demanda le Prince.

Il avait l'air résolu, en colère, et parlait en arpentant la pièce.

— Oh, il est dans une méchante querelle ce soir, Votre Altesse. La Reine se soucie fort de sa maladresse. Vous savez qu'il doit prêcher l'exemple pour les autres. Elle l'a fait attacher dans le jardin, dans une posture des plus inconfortables.

— Oui, bien, je vais le mettre dans une posture plus inconfortable encore. Obtenez de ma mère la permission de me l'amener et faites venir le Chevalier Félix avec lui.

La Belle écouta tout ceci avec un secret étonnement. Elle essaya d'apaiser l'expression de son visage, à l'aune de celle du Page. Mais elle était plus qu'alarmée. Elle allait revoir le Prince

Alexis, et elle ne pouvait s'imaginer dissimulant ses sentiments aux yeux de son Prince. Si seulement elle parvenait à distraire son attention de la chose.

Mais comme elle émettait un petit chuchotement, il lui ordonna sur-le-champ de faire silence, de s'asseoir là où elle se trouvait, et de se tenir yeux baissés.

Ses cheveux retombèrent tout autour de son corps, chatouillant ses bras nus et ses cuisses, et elle se rendit compte, presque avec plaisir, qu'aucune échappatoire ne s'offrait à elle.

Le Chevalier Félix fit son entrée aussitôt, et comme elle l'avait soupçonné, c'était lui le Page qui avait si vigoureusement fessé le Prince Alexis quelque temps plus tôt. Il portait le battoir d'or attaché à sa ceinture, qui bringuebala contre sa taille quand il s'inclina devant le Prince.

Tous ceux qui servent dans cette maison sont choisis pour leurs dons, se dit la Belle en le regardant, car il était beau lui aussi, et ses cheveux blonds offraient un cadre merveilleux à son visage juvénile, quoiqu'il eut quelque chose de plus ordinaire que ceux des Princes captifs.

— Et le Prince Alexis ? questionna le Prince.

Il avait le visage enflammé, ses yeux dardaient presque des éclats mauvais, et la Belle retomba dans sa frayeur.

— Nous le préparons, Votre Altesse, répondit le Chevalier Félix.

— Et pourquoi cela dure-t-il ? Depuis combien de temps sert-il dans cette maison pour manquer à ce point de respect ?

Aussitôt, on fit paraître le Prince Alexis.

La Belle s'efforça de ne point l'admirer. Il était nu comme auparavant, elle ne s'était pas attendue à moins, naturellement, et, à la lumière du feu, elle pouvait distinguer son visage empourpré, et ses cheveux châtain-roux tombant en bataille sur ses yeux qu'il gardait baissés comme s'il n'osait pas les lever sur le Prince. Ils étaient à peu près du même âge, et de taille similaire, mais le Prince Alexis, plus sombre, restait humble et sans défense devant le Prince qui faisait les cent pas devant l'âtre, la face froide et sans pitié, en proie à une agitation certaine. L'organe du Prince Alexis était rigide. Il se tenait mains derrière la nuque.

— Ainsi, pour moi, vous n'étiez pas prêt ! souffla le Prince.

Il vint l'examiner de près. Il observa l'organe raidi qu'il gifla rudement, ce qui fit tressaillir le Prince Alexis malgré lui.

— Peut-être avez-vous besoin d'un petit apprentissage afin de vous tenir... prêt, chuchota le Prince.

Ses mots s'égrenaient lentement et avec une courtoisie délibérée.

Il releva le menton du Prince Alexis, le fixa droit dans les yeux. La Belle se surprit à les dévisager tous deux sans la moindre pudeur.

— Je vous présente mes excuses, Votre Altesse, fit le Prince Alexis, et le timbre de sa voix était bas, calme, sans trace de rébellion ou de honte.

Lentement, les lèvres du Prince s'élargirent en un sourire. Les yeux du Prince Alexis étaient immenses, et possédaient le même calme que sa voix. Il semblait à la Belle qu'ils auraient même pu tarir la colère du Prince, mais voilà qui était impossible.

Le Prince caressa l'organe du Prince Alexis et lui donna une autre gifle espiègle, puis une autre.

Soumis, le Prince abaissa de nouveau les yeux et il n'émanait plus de lui que la grâce et la dignité dont la Belle avait été déjà le témoin.

Voilà comment je dois me conduire, songea-t-elle. Je dois adopter ces manières-là, cette force, pour braver tout ceci avec la même dignité que lui.

Pourtant cela l'émerveillait. À tout instant, le Prince captif ne pouvait faire autrement que montrer son désir, sa fascination, alors qu'elle, en revanche, était à même de celer ce besoin qui la brûlait entre les jambes, et elle ne put s'empêcher de tressaillir à la vue du Prince qui pinçait les petits tétons durcis du Prince Alexis, et relevait à nouveau son menton, afin d'examiner son visage.

Derrière eux, le Chevalier Félix observait la scène avec un plaisir évident. Il avait croisé les bras, jambes bien écartées, et il parcourait du regard le corps du Prince Alexis, avec avidité.

— Depuis combien de temps êtes-vous au service de ma mère ? questionna le Prince.

— Depuis deux ans, Votre Altesse, répondit humblement le Prince Alexis de sa voix douce.

La Belle fut frappée de cette réponse. Deux ans ! Il lui semblait que sa vie entière n'avait pas été aussi longue, mais c'était plus le son de sa voix que ses mots qui l'avaient ravie. Sa voix le rendait plus palpable et plus visible.

Son corps était plus massif que celui du Prince, et la sombre toison entre ses jambes était belle. Elle devinait son scrotum, guère plus qu'une ombre.

— Vous avez été envoyé ici en guise de Tribut par votre père.

— Comme l'avait demandé votre mère, Votre Altesse.

— Et pour servir combien d'années ?

— Aussi longtemps qu'il plaira à Votre Altesse et à ma maîtresse, la Reine.

— Et vous avez, quoi ? Dix-neuf ans ? Et vous faites figure de modèle auprès des autres Tributs ?

Le Prince Alexis s'empourpra.

D'un coup brutal assené sur l'épaule, le Prince le tourna vers la Belle puis il le mena jusqu'au lit. La Belle se redressa, sentant la chaleur et le sang lui monter au visage.

— Et vous êtes le favori de ma mère ? s'enquit le Prince.

— Pas cette nuit, Votre Altesse, releva le Prince Alexis sans la moindre esquisse de sourire.

Le Prince acquiesça d'un rire léger.

— Non, en effet, vous ne vous êtes pas très bien conduit aujourd'hui, n'est-ce pas ?

— Je ne peux qu'implorer votre pardon, Votre Altesse, reconnut le Prince Alexis.

— Vous pouvez faire plus que cela, lui répliqua le Prince dans le creux de l'oreille, tout en le poussant plus près de la Belle. Vous pouvez souffrir pour cela. Et vous pouvez donner à ma Belle une leçon de bonne volonté et de parfaite soumission.

Puis le Prince posa le regard sur la Belle, la scrutant sans merci. Elle baissa les yeux, terrifiée à l'idée de lui déplaire.

— Regardez le Prince Alexis, lui intima-t-il. Lorsqu'elle eut levé les yeux, elle vit le beau Prince captif à quelques centimètres d'elle. Sa chevelure en désordre lui voilait partiellement la face, et sa peau lui parut d'une exquise douceur.

Elle tremblait. Confirmant ses craintes, le Prince releva le menton du Prince Alexis, et ce dernier, la dévisageant de ses grands yeux noisette, lui sourit un instant, avec douceur et sérénité, un sourire qui échappa à la vigilance du Prince. La Belle le but du regard, tout son soûl, car elle n'avait pas le choix, et elle espéra que le Prince ne verrait que sa détresse.

— Embrassez ma nouvelle esclave et accueillez-la dans cette maison. Baisez ses lèvres et ses seins, exigea le Prince.

Et il dénoua les mains du Prince Alexis pour qu'elles retombent de sa nuque, silencieuses et obéissantes, de part et d'autre de la taille.

La Belle sursauta. Le Prince Alexis lui souriait encore, secrètement, tandis que son ombre s'étendait sur elle. Elle sentit ses lèvres toutes proches des siennes et l'onde de son baiser la traversa. Elle sentit sa souffrance entre ses jambes, nouée en un nœud serré, et lorsque ses lèvres touchèrent son sein gauche, puis le droit, elle se mordit la lèvre inférieure, à la faire saigner. La chevelure du Prince Alexis caressait sa joue, ses seins, tandis qu'il accomplissait l'ordre qui lui avait été donné, puis il s'écarta avec la même séduisante sérénité.

La Belle ne put se retenir de porter ses mains à son visage.

Mais le Prince les lui fit retirer immédiatement.

— Regardez bien, Belle. Étudiez cet exemple d'esclave obéissant. Accoutumez-vous à lui afin de mieux le voir, et de ne plus considérer que l'exemple qu'il vous apporte, conseilla le Prince.

Sur ce, d'un geste rude, il tourna le Prince Alexis afin que la Belle pût contempler les marques rouges sur son derrière.

Le Prince Alexis avait reçu un châtiment bien pire que celui de la Belle. Il était marqué de bleus et par quantité de petites zébrures roses sur les cuisses et les mollets. Le Prince examinait tout ceci presque avec indifférence.

— Vous ne détournerez plus le regard, fit le Prince à la Belle, m'avez-vous compris ?

— Oui, mon Prince, répliqua la Belle sur-le-champ, trop soucieuse de montrer son obéissance.

Pleine de sa détresse douloureuse, un étrange sentiment de résignation la submergea. Il lui fallait contempler la

musculature exquise du corps du Prince Alexis ; il lui fallait contempler ses fesses fermes et merveilleusement moulées. Si seulement elle avait pu dissimuler sa fascination, ne feindre que la soumission.

Mais le Prince ne la regardait plus. Il avait saisi les deux poignets du Prince Alexis, et, dédaignant le battoir du Chevalier Félix, il s'empara d'une longue cravache plate gainée de cuir, qui avait l'air d'un bon poids, avec lequel il assena au Prince Alexis des coups lourds et rapides, sur les mollets.

Il tira son captif jusqu'au milieu de la chambre. Il posa le pied sur le siège du tabouret, comme auparavant, et poussa le Prince Alexis pour l'installer à cheval sur son genou, ainsi qu'il en avait usé avec la Belle. Le Prince Alexis tournait le dos à la Belle, qui ne pouvait plus voir que son derrière, mais aussi le scrotum entre les jambes, et elle vit les coups de la cravache de cuir plat abattre leurs marques rouges entrecroisées sur le Prince Alexis. Ce dernier ne se défendait pas. Il n'émettait pas un bruit. Les pieds plantés sur le sol, rien, dans son allure, ne suggérait la moindre tentative d'échapper à la cravache qui le visait, comme l'aurait fait la Belle.

Elle l'observait, étonnée de sa maîtrise et de son endurance, et pouvait discerner les marques de l'effort. Il remuait toujours aussi peu, les fesses se soulevant et retombant, les jambes frissonnantes, puis elle fut à même de percevoir un bruit infime émanant de lui, un gémissement dans un souffle qu'il retenait à l'évidence derrière ses lèvres closes. Le Prince fouettait l'air pour le frapper, sa peau prenait une carnation d'un rouge plus sombre à chaque large marque qu'y laissait la cravache, puis, comme apparemment son désir semblait atteindre un sommet, le Prince ordonna au Prince Alexis de se mettre à quatre pattes devant lui.

La Belle put voir le visage du Prince Alexis. Il était souillé de larmes, mais n'avait rien perdu de son sang-froid. Il s'agenouilla devant le Prince, en attente.

Le Prince leva sa botte à bout pointu et l'enfonça par-dessous, atteignant le bout du pénis du Prince Alexis.

Puis il saisit le Prince Alexis par les cheveux et lui leva la tête.

— Ouvre, lui fit-il doucement. Immédiatement, le Prince Alexis avança les lèvres pour les poser sur la couture des hauts-de-chausses du Prince. Avec une habileté qui stupéfia la Belle, il défit les crochets qui dissimulaient le sexe gonflé du Prince, et le dévoila. L'organe avait grandi et durci, et le Prince Alexis le libéra du vêtement, puis l'embrassa tendrement. Mais il souffrait tout de même et quand le Prince enfonça son sexe dans la bouche du Prince Alexis, celui-ci n'était pas prêt. Il bascula sur les genoux, un peu en arrière, et dut se retenir au Prince d'un geste caressant, pour ne pas tomber. Aussitôt, il suçait l'organe princier, et s'exécuta avec de grands mouvements de va-et-vient qui étonnèrent la Belle, les yeux clos, les mains en suspens, prêt à recevoir les ordres du Prince.

Le Prince l'interrompit assez vite. Il était clair qu'il ne voulait pas voir sa passion portée à l'extrême. Rien d'aussi simple.

— Allez à ce coffre là-bas dans le coin, fit-il au Prince Alexis, et rapportez-moi l'anneau qui se trouve à l'intérieur.

Le Prince Alexis obéit, à quatre pattes. Mais à l'évidence cela ne satisfait pas le Prince. Il claqua des doigts, et le Chevalier Félix, sur-le-champ, mena le Prince Alexis avec son battoir. Il le conduisit jusqu'au coffre et, tandis que celui-ci l'ouvrait, il continua de le martyriser à coups de battoir. Le Prince Alexis en retira un grand anneau de cuir avec ses dents, et le rapporta.

C'est alors seulement que le Prince renvoya le Chevalier Félix dans un coin de la pièce. Le Prince Alexis tremblait à bout de souffle.

— Enfilez-le, fit le Prince.

Le Prince Alexis ne tenait pas l'anneau par le cuir même, mais par une sorte de petite attache d'or qui y était fixée. Et, le tenant toujours ainsi, entre les dents, il fit glisser l'anneau sur le pénis du Prince, sans le lâcher.

— Vous êtes à mon service. Où je vais, vous allez, fit le Prince, et il se mit à marcher lentement dans la pièce, mains sur les hanches, le regard baissé sur le Prince Alexis qui le suivait à genoux, avec peine, les dents serrées sur l'anneau de cuir.

On eût dit que le Prince Alexis embrassait le Prince ou qu'il était attaché à lui. Il avançait à reculons, mains écartées, afin de

ne risquer aucun attouchement irrespectueux sur la personne du Prince.

Le Prince, marchant sans rien laisser transparaître de l'embarras où était son esclave, s'approcha du lit puis, se retournant, revint devant l'âtre, son esclave faisant tous ses efforts pour le précéder.

Soudainement, il tourna le corps d'un coup sec vers la gauche pour faire face à la Belle, et, ce faisant, il contraignit le Prince Alexis à prendre appui sur lui pour retrouver l'équilibre. Le Prince Alexis s'accrocha l'espace un instant, et appuya le front contre la cuisse du Prince. Ce dernier lui caressa les cheveux d'un air plutôt nonchalant. Ce geste avait presque l'air affectueux.

— Cette posture ignominieuse vous répugne, n'est-ce pas ? lui souffla-t-il.

Mais, avant que le Prince Alexis ait pu lui répondre, il lui délivra un coup violent au visage qui l'envoya en arrière, et l'écarta de lui. Puis il poussa le Prince Alexis à quatre pattes.

— Aller et retour dans la pièce, intima-t-il d'un claquement de doigts au Chevalier Félix.

Comme à l'accoutumée, le Chevalier fut trop heureux de rendre service. La Belle le haïssait ! Il mena le Prince Alexis à quatre pattes sur le plancher, jusqu'au mur opposé, puis le ramena à la porte.

— Plus vite ! s'exclama le Prince, d'un ton coupant.

Le Prince Alexis avançait aussi vite qu'il était possible. La Belle ne pouvait supporter d'entendre la colère dans la voix du Prince, et elle leva les mains pour les porter à sa bouche. Mais le Prince voulut que les choses aillent plus vite encore. Le battoir s'abattit à nouveau sur le derrière du Prince Alexis, et l'ordre tomba encore et encore, jusqu'à ce qu'il se précipitât pour obéir, et elle vit bien, en proie à une terrible souffrance, qu'il avait perdu toute grâce et toute dignité. Elle comprenait à présent la raison de la petite raillerie du Prince. À l'évidence, le calme et la grâce du Prince Alexis lui avaient été une consolation.

Mais les avait-il réellement perdues ? Ou bien les offrait-il également au Prince, avec calme ? Elle n'aurait su le dire. Elle tressaillait à chaque coup de battoir, et chaque fois que le Prince

Alexis faisait demi-tour pour traverser la pièce, elle saisissait pleinement le spectacle de ses fesses suppliciées.

Tout à coup, cependant, le Chevalier Félix s'arrêta.

— Votre Altesse, je l'ai fait saigner.

Le Prince Alexis s'agenouilla, la tête pendante, haletant.

Le Prince le dévisagea, puis il approuva d'un signe de tête.

Il claqua des doigts pour que le Prince Alexis se dresse, lui releva le menton et scruta la figure maculée de larmes.

— Ainsi, par la grâce de cette peau trop délicate qui est la vôtre, on fera preuve de clémence pour cette nuit, annonça-t-il.

Il le retourna vers la Belle. Le Prince Alexis tenait les mains croisées sur la nuque, et son visage, écarlate et trempé, lui parut d'une beauté indescriptible. Il était plein d'une émotion indicible, et comme on l'amenait plus près d'elle, elle put percevoir les cognements de son cœur. S'il m'embrasse à nouveau, je meurs, pensa-t-elle. Jamais je ne pourrai celer mes sentiments au Prince.

Et si la règle veut que je sois fessée jusqu'au sang... Elle n'avait pas véritablement idée de ce que cela pouvait signifier, si ce n'est un grand surcroît de douleur, plus encore qu'elle n'avait enduré. Mais même cela valait mieux que de laisser le Prince découvrir à quel point le Prince Alexis la fascinait. Pourquoi se conduit-il ainsi ? songea-t-elle avec désespoir.

Mais le Prince poussa le Prince Alexis en avant.

— Posez le visage au creux de ses cuisses, fit-il, et passez vos bras autour d'elle.

La Belle sursauta et se redressa, mais le Prince Alexis obéit immédiatement. La Belle baissa les yeux sur la toison châtain-roux qui couvrait son sexe, sentit ses lèvres contre ses cuisses, et ses bras lui enserrer la taille. Son corps palpitant était chaud ; elle put sentir le battement de son cœur, et, sans le vouloir, elle tendit les mains pour se saisir de ses hanches.

D'un coup de pied, le Prince écarta les jambes du Prince Alexis et, s'emparant brutalement de la tête de la Belle, de la main gauche, pour qu'elle l'embrasse, il enfila son organe dans l'anus du Prince Alexis.

Le Prince Alexis gémit sous la rudesse et la promptitude des coups de boutoir. La Belle le sentit buter contre elle, alors que le

Prince Alexis se faisait enfiler de plus en plus vite. Le Prince la laissa aller, et elle fondit en larmes. Elle se blottit contre le Prince Alexis, le Prince délivra sa poussée finale avec un gémissement, les mains calées contre le dos du Prince Alexis, puis il se tint au repos, laissant son plaisir l'envahir.

La Belle tâcha de se tenir tranquille.

Le Prince Alexis la laissa aller à son tour, mais non sans un secret petit baiser entre ses jambes, juste à la crête de la toison pubienne. Alors même qu'on l'entraînait à l'écart, ses yeux sombres se plissèrent en un secret sourire à son attention.

— Faites-le monter dans le corridor, fit le Prince au Chevalier. Et veillez à ce que personne ne l'assouvisse. Maintenez-le dans les tourments. Tous les quarts d'heure, rappelez-le à son devoir envers son Prince, mais ne l'assouvissez pas.

On emmena le Prince Alexis. La Belle était assise, le regard arrêté sur la porte ouverte.

Mais elle n'en avait pas fini. Le Prince tendit la main vers elle et, l'empoignant par les cheveux, lui demanda de le suivre.

— À quatre pattes, ma chère. C'est toujours ainsi que vous vous déplacerez dans le château, à moins que l'on ne vous dise le contraire.

Elle se dépêcha, le suivant hors de la pièce jusqu'au seuil de l'escalier.

À mi-marches, sur un vaste palier, on découvrait la Grande Salle.

Il y avait, sur ce palier, une statue de pierre qui effraya la Belle. C'était l'effigie de quelque dieu païen au phallus dressé.

Sur ce phallus, cette fois, on enfila le Prince Alexis, ses jambes enserrant le piédestal de la statue, la tête renversée sur l'épaule de marbre. Il lâcha encore un gémissement tandis que le phallus l'empalait, puis se tint en repos quand le Chevalier Félix lui lia les mains dans le dos.

Le bras droit de la statue était levé, les doigts de pierre de la main formant un cercle comme si, jadis, ils avaient brandi un poignard ou quelque autre instrument. Et voici que le Chevalier plaçait avec grand soin la tête du Prince Alexis sur l'épaule de la statue, au-dessous de cette main. Dans cette main serrée, il

assujettit un phallus de cuir, le plantant de manière à ce qu'il entre dans la bouche du Prince Alexis.

La statue avait maintenant l'air de le vriller à la fois par l'anus et par la bouche, et il était comme lié à elle. Quant à son organe, aussi raide que précédemment, il poussait en avant, tandis que le phallus de la statue était en lui.

— Désormais, vous voilà peut-être un peu plus accoutumée à votre Prince Alexis, fit doucement le Prince.

Mais c'est trop terrible, se dit la Belle, de lui faire passer la nuit dans un tel supplice. Le dos du Prince Alexis était douloureusement arqué, ses jambes attachées faisaient le grand écart, et le clair de lune tombant de la fenêtre derrière lui dessinait une longue ligne sur la gorge, sur sa douce poitrine et son ventre plat.

Doucement, le Prince tira les cheveux de la Belle, qu'il tenait enroulés autour de sa main droite, la ramena au lit, la coucha et lui dit de dormir. Bientôt, il en ferait autant à ses côtés.

Le Prince Alexis et Félix



C'ÉTAIT presque l'aube. Le Prince était étendu, endormi. Et la Belle, qui avait attendu d'entendre la respiration profonde de son sommeil, se glissa hors du lit, et, à quatre pattes, furtivement, en toute désobéissance, elle rampa jusque dans le couloir. Elle était restée couchée un long moment, surveillant la porte, pour s'apercevoir qu'en fait celle-ci n'était pas fermée ; si elle en avait le courage, elle pourrait accomplir sa petite escapade sans un bruit.

Elle rampa jusqu'en haut des marches.

La lumière baignait le Prince Alexis, elle put voir son organe, aussi raide qu'auparavant, et le Chevalier Félix qui lui parlait à voix basse. Elle ne pouvait entendre ce que disait le Chevalier Félix, mais le voir éveillé la mit en fureur. Elle avait espéré qu'il dormirait lui aussi.

Et, tandis qu'elle observait la scène à l'insu du Chevalier Félix, elle le vit se poster en face du Prince Alexis, pour torturer encore son organe d'une volée de gifles qui résonnèrent très fort dans l'escalier vide. Le Prince captif lâcha un petit gémissement, et la Belle put voir sa poitrine se soulever au rythme de sa respiration.

La main du Chevalier Félix allait et venait sans relâche. Puis il regarda le Prince, et donna l'impression de tourner la tête de la gauche vers la droite, comme pour mieux écouter. La Belle retint son souffle. Elle était terrorisée à l'idée d'être découverte.

Le Chevalier Félix s'approcha du Prince Alexis et, lui enserrant la taille de ses bras, il couvrit l'organe du Prince de sa bouche et se mit à le sucer.

La Belle ne se tenait plus de frustration et de colère. C'était justement ce qu'elle avait eu l'intention de faire au Prince. Elle s'était imaginée bravant tous les dangers pour y parvenir. Et voilà qu'elle était contrainte de regarder comment s'y prenait le Chevalier Félix pour torturer le pauvre Prince. Mais, à sa grande

surprise, le Chevalier Félix ne faisait pas que mettre le Prince Alexis au supplice. Le Chevalier Félix paraissait très absorbé. Il ravageait l'organe du Prince sur un rythme régulier et la Belle comprit à ses gémissements que ce dernier était sur le point d'atteindre le sommet de son désir, sans rien pouvoir en dissimuler.

Son corps tendu, cruellement attaché, frémit avec une succession de grognements retenus, puis il se tint en repos, et le Chevalier Félix se retira dans l'ombre.

Il semblait s'adresser au Prince Alexis. La Belle appuya la tête contre la balustrade de pierre.

Après un petit moment, le Chevalier Félix demanda au Prince Alexis de s'éveiller, et il recommença d'infliger à son organe ces gifles de torture puis, constatant ses mauvaises dispositions, le Chevalier Félix lui parut effrayant, et se faire menaçant. Mais le Prince Alexis, à bout de douleur, s'était profondément endormi, et la Belle en fut ravie.

Elle se détourna et regagna silencieusement la porte de la chambre, lorsqu'elle se rendit compte de la présence de quelqu'un tout près d'elle.

Elle en fut si effrayée qu'elle faillit pousser un cri, une erreur qui aurait sûrement signé sa fin. Mais elle se couvrit la bouche de la main, et, levant les yeux, elle vit dans l'ombre, la silhouette de Sire Grégoire qui l'observait. C'était le Seigneur aux cheveux gris qui avait tant voulu la discipliner, comme il convenait, et qui l'avait d'emblée considérée comme une enfant gâtée.

Pourtant, il ne fit pas un geste. Il se tenait là, le regard fixé sur elle.

Lorsqu'elle eut cessé de trembler, elle se précipita aussi vite qu'elle put vers le lit du Prince, et se glissa sous la couverture à ses côtés.

Il ne s'était pas réveillé.

Elle était étendue dans le noir, attendant la venue de Sire Grégoire, mais comme il n'arrivait pas, elle se rendit bientôt compte qu'il ne songeait nullement à réveiller le Prince, et elle s'assoupit à moitié.

Elle songea de mille manières au Prince Alexis, au pourpre de sa chair endolorie après le supplice du battoir, à ses beaux

yeux noisette, et à son corps si fort et un peu trapu. Elle songea à ses cheveux lumineux contre elle, au secret baiser qu'il avait déposé sur ses cuisses, et comment, après cette terrible humiliation, il lui avait adressé ce sourire si serein et si affectueux.

Le tourment qui sourdait entre ses jambes n'était ni pire ni plus léger qu'auparavant. Elle n'osait pas se toucher avec les doigts, de peur d'être découverte. De telles pensées lui inspiraient trop de honte, et elle était certaine que jamais le Prince ne le permettrait.

La Salle des Esclaves



LORSQUE la Belle s'éveilla, l'après-midi était fort avancé. Elle vit aussitôt que le Prince et Sire Grégoire vidaient un différend. Immédiatement, elle fut saisie de peur, mais tandis qu'elle se tenait sagement allongée, elle comprit que Sire Grégoire ne s'était pas ouvert au Prince de ce qu'il avait vu. Assurément, s'il l'avait fait, son châtiment eût été terrible. Bien plutôt, Sire Grégoire disputait seulement si la Belle devait être conduite à la Salle des esclaves pour y être toilettée, selon l'usage.

— Votre Altesse, vous êtes amoureux d'elle, naturellement, constatait Sire Grégoire, mais vous vous souvenez certainement de votre propre interdiction faite aux autres Seigneurs, et en particulier à votre cousin, Sire Etienne, touchant à l'amour excessif qu'il portait à son esclave...

— Il s'agit bien d'amour excessif, répliqua sèchement le Prince, mais dans l'instant il s'interrompit, car Sire Grégoire avait touché sans doute à une vérité. Peut-être devriez-vous l'emmener à la Salle des esclaves, murmura-t-il, ne fût-ce que pour une journée.

Des que Sire Grégoire l'eut fait sortir de la chambre, il décrocha le battoir attaché à sa ceinture pour lui infliger plusieurs fessées cruelles, tandis qu'elle se pressait à quatre pattes devant lui.

— Gardez les yeux et la tête baissés, lui intima-t-il froidement, et levez les genoux avec grâce. En toutes circonstances, votre dos doit décrire une ligne droite et vous ne devez pas porter le regard de côté, est-ce clair ?

— Oui, mon Seigneur, répondit la Belle timidement.

Devant elle, elle pouvait découvrir une grande surface de pierre, et bien que les claques du battoir n'eussent pas été très fortes, elle s'en ressentit profondément. Ces coups-là ne provenaient pas de la main du Prince. Et il venait à peine de lui

apparaître qu'elle était désormais sous le pouvoir de Sire Grégoire. Peut-être s'était-elle imaginé qu'il ne pourrait la frapper, qu'il n'en aurait pas l'autorisation, mais, à l'évidence, tel n'était pas le cas, et elle comprit qu'il pourrait révéler sa désobéissance au Prince alors qu'elle n'avait, et ne saurait certainement avoir, aucune latitude de se défendre.

— Plus vite. Vous devez toujours adopter une allure rapide, qui démontre votre désir de contenter les Seigneurs et les Dames, expliqua-t-il, et, une fois encore, s'abattit l'une de ces petites fessées sèches et dégradantes, qui lui parut tout à coup bien pire que d'autres, plus brutales.

Ils arrivèrent à un étroit seuil de porte, et la Belle découvrit devant elle une longue rampe incurvée. C'était très judicieux, car elle n'aurait pu descendre un escalier à quatre pattes, alors que là, elle pourrait suivre, ce qu'elle fit, incitée par le bout des bottes dont Sire Grégoire lui tâtait les flancs.

Il joua du battoir à plusieurs reprises, en sorte que lorsqu'ils eurent atteint la porte d'une vaste pièce à l'étage inférieur, ses fesses la cuisaient un peu.

Mais ce qui la frappa le plus, c'est qu'il y avait là des gens.

Dans le passage, à l'étage supérieur, elle n'avait vu personne. Et lorsqu'elle comprit qu'il y avait dans cette salle quantité de gens qui s'affairaient et se parlaient, elle fut tenaillée par la timidité.

À présent, on lui ordonnait de s'asseoir, dressée sur les talons, les mains croisées sur la nuque.

— Cette position sera toujours la vôtre lorsqu'on vous commandera le repos, expliqua Sire Grégoire, et vous garderez les yeux baissés.

Tout en obéissant à cet ordre, elle pouvait découvrir à quoi ressemblait cette salle. Sur trois côtés, de profonds abris étaient creusés dans les murs et, dans ces abris, sur des paillasses, dormaient de nombreux esclaves, hommes et femmes.

Mais elle ne vit pas le Prince Alexis.

Elle aperçut une belle fille à la chevelure noire, aux fesses très rondes, l'air très profondément endormie, et un jeune homme blond dont le dos paraissait harnaché, sans qu'elle pût

l'affirmer, et d'autres encore, tous dans un état somnolent, si ce n'est assoupis.

Et puis il y avait disposées devant elle des rangées de tables en grand nombre, sur lesquelles des pots remplis d'eau bouillante exhalaient un parfum délicieux.

— C'est toujours ici que l'on vous baignera et que l'on vous pomponnera, annonça Sire Grégoire de la même voix froide, et lorsque le Prince aura dormi son soûl avec vous, comme si vous étiez son amour, vous dormirez ici vous aussi, toutes les fois qu'il n'aura aucun ordre particulier à vous donner. Votre valet se nomme Léon. Il prendra soin de vous dans les moindres détails, et vous lui témoignerez du même respect et de la même obéissance que vous témoignez à chacun.

La Belle découvrit le visage maigre d'un jeune homme, juste à côté de Sire Grégoire. Et comme elle s'approchait, Sire Grégoire claqua des doigts et lui intima de lui témoigner quelque marque de respect. Sur-le-champ, la Belle lui baisa les bottes.

— Vous devez ce même respect à la dernière des servantes d'arrière-cuisine, et si je devais déceler chez vous la moindre vanité, je vous punirais sévèrement. Je ne suis pas aussi... dirons-nous, impressionné par vous que peut l'être le Prince.

— Oui, mon Seigneur, répondit respectueusement la Belle.

Mais elle était en colère. Elle ne considérait pas avoir montré aucune vanité.

Mais la voix de Léon la calma aussitôt.

— Venez, ma chère, fit-il, s'accompagnant d'un geste bienveillant de la main sur sa cuisse, pour lui indiquer de le suivre.

Il lui sembla que Sire Grégoire s'éclipsait tandis que Léon la menait dans une alcôve enclose par un mur de brique, où une grande baignoire de bois lâchait des volutes de vapeur. La senteur des herbes était très prenante.

D'un geste, Léon lui fit signe de se redresser, et, lui saisissant les mains, les lui fit lever au-dessus de la tête et lui demanda de s'agenouiller dans la baignoire.

Elle y entra aussitôt et sentit l'eau délicieusement chaude monter presque jusqu'à son sexe. Léon lui enveloppa les

cheveux au sommet du crâne, dans un anneau qu'il assujettit avec plusieurs épingles. Elle le voyait en pleine lumière à présent. Il était plus âgé que les autres Pages, mais tout aussi charmant, et ses yeux noisette étaient d'une gentillesse très avenante. Il lui demanda de tenir les mains croisées derrière la nuque, ajoutant qu'il allait lui faire une toilette complète, ce qui devrait lui être agréable.

— Êtes-vous très fatiguée ?

— Pas tellement, mon...

— « Mon Seigneur » pourra convenir, la rassura-t-il avec un sourire. Même le dernier des garçons d'écurie est ici votre Seigneur, Belle, rappela-t-il, et vous devez toujours répondre avec respect.

— Oui, mon Seigneur, chuchota-t-elle.

Il la baignait déjà, et l'eau chaude s'écoulant sur son corps lui fut délicieuse. Il lui savonna la nuque et les bras.

— Venez-vous de vous réveiller ?

— Oui, mon Seigneur.

— Je vois, mais vous devez être fatiguée de votre long voyage. Les premiers jours, les esclaves sont toujours surexcités. Ils ne se ressentent pas de leur épuisement, et ensuite ils dorment des heures durant. Vous le sentirez bientôt, et aussi vos jambes et vos bras vous feront mal. Je ne fais pas allusion aux punitions que vous avez subies. Je ne parle là que de votre fatigue. Lorsqu'elle surviendra, je vous masserai et je vous réconforterai.

Sa voix était si douce que la Belle se prit aussitôt de sympathie pour lui. Ses manches étaient roulées jusqu'aux coudes, ses bras couverts d'une toison blonde, et ses doigts avaient des mouvements très sûrs, tandis qu'il lui lavait les oreilles et le visage, en faisant attention de ne pas lui faire couler de savon dans les yeux.

— On vous a punie très sévèrement, n'est-ce pas ?

La Belle rougit.

Il rit doucement.

— C'est très bien, ma chère, je vois que vous apprenez déjà. Ne répondez jamais à semblable question. Cela pourrait être reçu comme une plainte. Chaque fois que l'on vous demandera

si vous avez été trop punie ou si vous avez trop souffert, ou que l'on vous posera toute question de cet ordre, soyez assez avisée pour rougir.

Mais tout en lui parlant sur ce ton presque affectueux, il entreprit de lui laver les seins tout aussi calmement qu'il avait lavé le reste de son corps, et les rougeurs de la Belle se firent plus douloureuses. Elle sentit ses tétons durcir, et elle était sûre, quoiqu'elle ne devinât rien dans cette eau savonneuse, qu'il l'avait remarqué, tandis que ses mains ralentissaient un peu leurs mouvements, avant de pousser avec délicatesse jusqu'à l'intérieur des cuisses.

— Écartez les jambes, très chère.

Elle obéit, s'agenouillant jambes bien écartées, et encore un peu alors qu'il poussait plus avant. Il était plus tranquille, et voici que, séchant sa main contre la serviette accrochée à sa taille, il lui toucha le sexe, ce qui la fit frissonner.

Son sexe était humide et gonflé de désir, et, horrifiée, elle sentit la main de Léon toucher ce petit nœud durci sur lequel l'essentiel de son désir s'était concentré. Elle recula involontairement.

— Ah !

Il retira ses doigts, et, se retournant, appela Sire Grégoire.

— Une très jolie fleur, celle-ci, fit-il. Avez-vous remarqué ?

La Belle était écarlate. Ses yeux débordaient de larmes. Il lui fallut toute sa maîtrise d'elle-même pour ne pas relâcher les mains et s'en couvrir le sexe, alors même que Léon lui écartait encore plus largement les jambes et qu'il touchait l'humidité qu'elle avait là.

Sire Grégoire lâcha un rire discret.

— Oui, une Princesse vraiment remarquable. J'aurais dû mieux la surveiller.

La Belle eut un petit sanglot étouffé d'émotion et pourtant le désir qui la remuait entre ses jambes ne cessait pas, et son visage la démangeait tandis que Sire Grégoire s'adressait à elle.

— La plupart de nos petites Princesses sont trop effrayées les premiers jours pour montrer tant de désir de servir, Belle, expliqua-t-il de la même voix froide. Elles doivent être éveillées et éduquées. Mais je vois que vous êtes très passionnée et très

énamourée de vos nouveaux maîtres et de tout ce qu'ils souhaitent vous apprendre.

La Belle se défendit contre ses propres larmes. Assurément, voilà qui était plus humiliant que tout ce qui lui était arrivé.

Maintenant Sire Grégoire lui prenait le menton comme le Prince avait pris celui du Prince Alexis, et la forçait à le regarder.

— Belle, il y a une grande vertu en vous. Vous n'avez aucune raison d'avoir honte. Cela signifie seulement que vous devez apprendre désormais une autre forme de discipline. Vous êtes attentive aux désirs de votre maître, comme il convient, mais vous devez apprendre à maîtriser ce désir tout comme les esclaves mâles s'y astreignent.

— Oui, mon Seigneur, chuchota la Belle.

Léon se retira et, un instant après, revint avec un petit plateau blanc sur lequel étaient disposés plusieurs menus objets que découvrit la Belle.

Mais, à sa grande frayeur, Sire Grégoire lui écarta les jambes et apposa sur ce petit grain de chair dure, en proie aux tourments, une sorte d'emplâtre qui le recouvrit et y adhéra. Il le modela prestement entre ses doigts, comme s'il souhaitait que la Belle ne pût jouir de tout ceci.

Et la Belle s'en trouva fort soulagée, car, eût-elle éprouvé ce plaisir ultime, eût-elle commencé de frissonner et de rougir avec la délivrance finale de ses tourments, qu'elle en aurait été absolument mortifiée.

Mais voici que ce petit emplâtre lui causait un nouveau tourment. Qu'est-ce que cela pouvait signifier ?

Il sembla que Sire Grégoire lut ses pensées.

— Ceci vous gardera de satisfaire trop aisément votre désir nouvellement découvert et si indiscipliné, Belle. Ceci ne le soulagera pas. Ceci évitera simplement, dirons-nous, toute délivrance *accidentelle*, jusqu'à ce que vous ayez acquis une véritable maîtrise de vous-même. Je n'avais pas songé à entamer cet enseignement détaillé aussi tôt, mais je dois maintenant vous indiquer que vous n'êtes pas autorisée à éprouver pleinement du plaisir, sauf suivant les caprices de votre maître ou de votre maîtresse. Jamais, jamais vous ne

devez être surprise en train de toucher les parties intimes de votre corps de vos propres mains, ni d'essayer plus secrètement encore de soulager votre évidente détresse.

Des mots bien choisis, se dit la Belle, à la mesure de sa froideur à mon égard.

Mais il s'éclipsa aussitôt, et Léon reprit le bain.

— Ne soyez pas si effrayée et si honteuse, lui conseilla-t-il. Vous ne vous rendez pas compte quel grand avantage c'est. Se voir enseigner comment éprouver un tri plaisir est très ardu, et, plus encore, fort humiliant. Votre passion vous épanouit d'une manière qui ne pourrait s'accomplir autrement.

La Belle pleurait doucement. Le petit emplâtre entre ses jambes la rendait encore plus consciente des sensations qui s'emparaient d'elle à cet endroit. Et pourtant, la voix et les mains de Léon la réconfortaient.

Enfin, il lui annonça qu'elle devait s'allonger dans le bain pour qu'il lave ses longs et beaux cheveux. Elle laissa l'eau chaude se refermer sur elle et songea un moment à cette eau qui la recouvrait, ce qui lui fit beaucoup de bien.

Aussitôt qu'elle fut rincée et séchée, la Belle fut allongée sur l'une des couches proches, et sa figure apprêtée de manière que Léon pût faire pénétrer une huile aromatique dans la peau.

Cela lui fit un effet délicieux.

— Maintenant, reprit-il en lui massant les épaules, il est sûrement des questions que vous aimeriez me poser. Vous le pouvez, si vous le souhaitez. Il n'est pas bon que vous soyez inconsidérément déroutée par certaines choses. Vous avez assez de motifs de craintes sans vous livrer à des craintes imaginaires.

— Alors, je peux... vous parler ? s'enquit la Belle.

— Oui. Je suis votre valet. En un sens, je vous appartiens. Chaque esclave, quel que soit son rang, qu'il soit homme ou femme, qu'il plaise ou déplaise, dispose d'un valet, et ce valet est dévoué à cet esclave, aux besoins et aux souhaits de cet esclave, de même qu'il prépare cet esclave pour le maître. Bien sûr, il arrivera que je doive vous punir, non que j'y prenne plaisir, quoique je ne puisse rêver punir plus belle esclave que vous, mais parce que votre maître peut m'en donner l'ordre. Il peut me donner l'ordre de vous punir pour votre désobéissance, ou

simplement de vous tenir prête à recevoir quelques-uns de ses coups. Mais je ne le ferai que parce que je le dois...

— Mais y prenez-vous... prenez-vous du plaisir ? demanda timidement la Belle.

— Il est difficile de résister à une beauté telle que la vôtre, admit-il, en faisant pénétrer l'huile à l'extérieur de ses bras et dans les ridules de ses épaules. Mais je préfère de beaucoup vous toiletter et prendre soin de vous.

Il reposa l'huile et frictionna de nouveau ses cheveux d'un mouvement brusque de sa serviette, après lui avoir ajusté l'oreiller sous la figure.

C'était si bon d'être étendue là, les mains de Léon s'affairant sur elle.

— Mais comme je vous le disais auparavant, vous pouvez me poser des questions quand je vous en donne latitude. Souvenez-vous, quand je vous en donne latitude, et je viens de le faire.

— Je ne sais que vous demander, chuchota-t-elle. Il y a tant...

— Eh bien, vous devez sûrement déjà savoir que tous les châtiments qui vous sont infligés ici le sont pour le plaisir de vos maîtres et maîtresses...

— Oui.

— Et que jamais l'on ne vous fera de mal. Vous ne serez jamais ni brûlée, ni *blessée*, assura-t-il.

— Ah, voilà qui me soulage fort, s'exclama la Belle, mais en vérité elle avait compris l'existence de ces bornes sans qu'on lui en fasse part. Et les autres esclaves, s'inquiéta-t-elle. Sont-ils ici pour des motifs divers ?

— Pour la plupart envoyés en guise de Tributs. Notre Reine est très puissante et commande à de nombreux alliés. Et naturellement, tous les Tributs sont bien nourris, bien gardés, bien traités, tout comme vous.

— Et ... quel sort leur réserve-t-on ? insista la Belle, hésitante. Je veux dire, ils sont tous jeunes et...

— Ils sont renvoyés dans leur Royaume dès que la Reine en décide, et, selon toute évidence, dans une position très améliorée du fait des services rendus ici. Ils n'ont plus aucune vanité, ils sont capables d'une bien plus grande maîtrise, et

souvent ils ont conçu une vision différente du monde, qui leur permet d'atteindre à une grande intelligence.

La Belle devinait à peine ce que cela pouvait signifier. Léon la massait en faisant pénétrer l'huile dans les mollets endoloris et dans la chair tendre du creux poplité. Elle se sentait brumeuse. Cette sensation devenait de plus en plus délicieuse, et elle y résistait à peine, peu désireuse de se laisser tourmenter par ce besoin qui sourdait entre ses jambes. Les doigts de Léon étaient forts, presque un peu trop, et ils en vinrent à ses cuisses, que le Prince avait fait rougir à coups de lanière, de même que ses mollets et ses fesses. Elle se laissa doucement glisser contre la couche douce et ferme. Ses pensées s'éclaircirent peu à peu.

— Alors je pourrais être renvoyée chez moi, demanda-t-elle, mais à ses yeux, cela ne voulait rien dire.

— Oui, mais vous ne devez jamais en faire état, et en tout cas ne jamais en faire la demande. Vous êtes la propriété de votre Prince. Vous êtes pleinement son esclave.

— Oui..., lâcha-t-elle dans un souffle.

— Et supplier que l'on vous relâche serait une chose terrible, poursuivit Léon. Toutefois, le moment venu, on vous renverra chez vous. Il existe différents accords selon les esclaves. Voyez-vous cette Princesse là-bas ?

Dans une grande cavité creusée dans le mur, sur un lit en forme d'abri, était couchée une fille à la chevelure sombre que la Belle avait remarquée. Sa peau avait la couleur de l'olive, d'une nuance plus soutenue que celle, brune elle aussi, du Prince Alexis, et ses cheveux étaient si longs qu'ils retombaient sur ses fesses en ondulations torsadées. Elle dormait le visage tourné vers la salle, la bouche légèrement ouverte contre l'oreiller plat.

— Bien, c'est la Princesse Eugénie, et, en vertu des accords passés, elle doit être de retour chez elle au bout de deux années. Son séjour ici est presque arrivé à son terme et son cœur en est brisé. Elle veut rester ici, à la condition que le prolongement de son esclavage préserve deux esclaves de venir ici. Son Royaume pourrait accepter ces conditions afin de pouvoir garder deux autres Princeses.

— Vous voulez dire qu'elle veut rester ?

— Oh oui, confirma Léon. Elle est folle de Sire Guillaume, le cousin aîné de la Reine, et elle ne supporte pas l'idée d'être renvoyée chez elle. Mais il en est d'autres qui se comportent encore comme des rebelles.

— Qui sont-ils ? demanda la Belle, mais avant qu'il pût répondre, elle ajouta vivement, tout en tâchant d'affecter un air d'indifférence : Le Prince Alexis est-il au nombre de ces rebelles ?

Elle sentit les mains de Léon descendre vers ses fesses, et voici que soudain tous ces endroits endoloris et ces zébrures de son corps furent ramenés à la vie par les attouchements de ses doigts. L'huile la brûla légèrement, alors que Léon en ajoutait généreusement quelques gouttes, puis les doigts puissants se mirent à travailler sa chair, sans égard pour ses rougeurs. La Belle eut quelques battements d'yeux, mais sa douleur même renfermait du plaisir. Elle sentit ses fesses moulées par ces mains, soulevées, écartées, puis de nouveau cajolées. Elle rougit à l'idée que c'était Léon qui lui faisait cela, lui qui s'était adressé à elle de manière tellement civilisée, et lorsque sa voix résonna de nouveau, elle ressentit une agitation d'une espèce inédite. Cela n'a pas de fin, se dit-elle, les voies de l'humiliation.

— Le Prince Alexis est le favori de la Reine, rappela Léon. La Reine ne peut supporter d'être longtemps séparée de lui, et bien qu'il soit un modèle de bonne tenue et de dévouement, il est, à sa manière, un rebelle incorrigible.

— Mais comment cela se peut-il ? s'étonna la Belle.

— Ah, vous devez soumettre votre esprit à l'idée de complaire aux Seigneurs et aux Dames, mais je dirais ceci : le Prince Alexis semble avoir abdiqué sa volonté comme le doit un bon esclave, mais il y a un noyau en son cœur que personne n'atteint.

La Belle fut envoûtée par cette réponse. Elle pensa au Prince Alexis à quatre pattes, à son dos puissant et à la courbe de ses fesses quand on l'avait fait aller et venir dans la chambre du Prince ; elle songea à la beauté de son visage. Un noyau en son cœur que personne n'atteint, se répéta-t-elle.

Mais Léon l'avait maintenant retournée, et quand elle le vit se pencher, si près d'elle, elle se sentit honteuse et ferma les

yeux. Il faisait pénétrer l'huile dans la peau de son ventre et de ses jambes, qu'elle serra en essayant de se tourner sur le côté.

— Vous vous accoutumerez à mes soins, assura-t-il. Le temps viendra où vous ne songerez à rien d'autre qu'à vous faire pomponner.

Et il appuya fermement sur ses épaules pour les plaquer à la paillasse. Ses doigts agiles firent pénétrer l'huile dans la peau de sa gorge et de ses bras.

La Belle ouvrit prudemment les yeux pour le voir se consacrer à la tâche. Ses yeux pâles la parcouraient sans passion, mais avec une évidente concentration.

— Est-ce que vous... en retirez du plaisir ? chuchota-t-elle, et elle s'émut de s'entendre prononcer ces paroles.

Il versa un peu d'huile dans la paume de sa main gauche, et, reposant la bouteille à côté de lui, fit pénétrer l'huile dans la peau de ses seins, les soulevant et les pressant comme il l'avait fait de son derrière. Elle referma les yeux, se mordit la lèvre. Elle le sentit lui masser rudement les tétons. Elle laissa échapper un petit cri.

— Restez tranquille, ma chère, fit-il sans s'émouvoir. Vos tétons sont tendres et il faut un peu les aguerrir. Jusqu'à présent, vous n'avez été soumise qu'à de très menus exercices par votre maître tout transi d'amour.

La Belle s'en effraya. Ses tétons étaient durs à en être douloureux ; elle savait que son visage s'était assombri. C'était comme si toutes les sensations renfermées dans ses seins enflaient et refoulaient vers ces petits tétons durcis.

Miséricordieux, Léon laissa ses seins, non sans les presser durement une dernière fois. Puis il lui écarta les jambes et fit pénétrer l'huile à l'intérieur de ses cuisses, et ce fut encore pire. Elle put sentir son sexe palpiter. Elle se demanda s'il en émanait une chaleur qu'il aurait pu percevoir au creux de ses mains.

Elle espérait qu'il allait faire vite.

Étendue comme elle l'était, le visage pourpre, tremblante, il lui écarta un peu plus les jambes, et, avec horreur, elle le vit ouvrir les lèvres de son sexe avec ses doigts, comme pour l'examiner.

— Oh, je vous en prie..., murmura-t-elle, tournant la tête d'un côté, de l'autre, et ses yeux la piquaient.

— Allons, Belle, la réprimanda-t-il gentiment, vous ne devez jamais rien réclamer de personne, même pas de votre valet loyal et dévoué. Je dois vous examiner pour voir si vous avez la peau irritée, et, comme je le craignais, vous l'êtes. Votre Prince a été plutôt...attentif.

La Belle se mordit la lèvre et ferma les yeux tandis qu'il ouvrait un peu plus son orifice pour l'huiler. Elle se sentit comme ouverte, et, même protégée par son emplâtre, ce petit nœud de sensation palpitait au-dessus de l'ouverture béante que les doigts de Léon avaient élargie. S'il y touche, je meurs, se dit-elle, mais il veilla bien à n'en rien faire, même si elle sentait ses doigts qui la pénétraient, lui massaient les lèvres du vagin.

— Pauvre et chère esclave, lui chuchota-t-il avec compassion. Allons, asseyez-vous. Si je pouvais faire les choses à ma façon, je vous laisserais en repos. Mais Sire Grégoire veut vous faire découvrir le reste de la Salle d'Apprentissage et la Salle des Châtiments. Laissez-moi vite terminer votre coiffure.

Comme elle s'asseyait, toujours tremblante, les genoux relevés et la tête inclinée, il se mit à broser la chevelure de la Belle et à l'arranger en boucles dans son dos.

La Salle d'Apprentissage



LA Belle n'était pas sûre de haïr Sire Grégoire. Peut-être y avait-il quelque chose de réconfortant dans son air impérieux. Qu'en serait-il si elle n'avait personne pour la diriger aussi complètement ? Mais ses devoirs semblaient l'obséder.

Dès qu'il l'eut soustraite aux mains de Léon, il la gratifia de deux coups de battoir gratuits, avant de lui donner ordre de la suivre à genoux. Elle devait suivre de près le talon de sa botte droite, et observer tout ce qui se passait autour d'elle.

— Mais vous ne devez jamais regarder les visages de vos maîtres et maîtresses. Vous ne devez jamais essayer de croiser leur regard, et pas un bruit ne doit émaner de vous, lui commanda-t-il, hormis les réponses que vous me ferez.

— Oui, Sire Grégoire, chuchota-t-elle.

Le sol sous ses genoux était très propre et brillait, mais quand même, cela lui faisait mal, car c'était de la pierre. Pourtant, elle le suivit sur-le-champ. Ils dépassèrent les autres couches sur lesquelles les esclaves se faisaient coiffer, et les bains dans lesquels plongeaient deux jeunes hommes, leurs yeux jetant sur elle des éclairs de curiosité mêlée de douceur, lorsqu'elle risqua un coup d'œil à chacun d'eux.

Tous très beaux, songea-t-elle.

Mais lorsqu'une jeune femme d'une beauté à couper le souffle fut amenée en travers de sa route, elle sentit monter le flux brûlant de la jalousie. Cette jeune fille avait une crinière de cheveux argentés bien plus abondante et plus bouclée que la sienne, et, comme la Belle se tenait à ses genoux, ses seins gros et magnifiques pesaient de tout leur poids, montrant leurs tétons roses tout à leur avantage. Le Page qui la faisait avancer à coups de battoir paraissait très occupé avec elle, riant de ses petits cris, la poussant à faire plus vite, tant par la force de ses coups que par les ordres moqueurs et pleins d'entrain qu'il lui donnait.

Sire Grégoire marqua un temps d'arrêt, comme si, lui aussi, il jouissait du spectacle de cette fille que l'on soulevait pour la plonger dans le bain, les jambes écartées de force, comme il en avait été de la Belle. La Belle ne put s'empêcher de remarquer à nouveau ses seins, et la taille de leurs tétons roses. Au regard de sa taille, les hanches de la fille étaient amples et, au grand étonnement de la Belle, elle ne pleurait pas vraiment tandis qu'on la faisait descendre dans l'eau du bain. Ses gémissements étaient plutôt des plaintes, sous la gifle sans répit du battoir.

Sire Grégoire émit un son approbateur.

— Charmante, fit-il, de manière que la Belle pût l'entendre. Et voici trois mois, elle était aussi sauvage et farouche qu'une nymphe de la forêt. La transformation est tout à fait exquise.

Sire Grégoire tourna d'un mouvement sec sur sa gauche et, comme la Belle ne le suivit pas tout de suite, il lui donna une fessée sonore, et puis une autre.

— Allons, la Belle, dit Sire Grégoire, tandis qu'ils franchissaient le seuil d'une longue salle, vous vous demandez comment les autres sont entraînés à montrer leur désir comme un spectacle, alors que vous l'exhibez avec un tel abandon ?

La Belle savait ses joues écarlates. Elle fut incapable de se ressaisir et de répondre.

La salle était faiblement éclairée par un feu, mais les portes ouvraient sur un jardin. Et c'est là que la Belle vit de nombreuses captives placées sur des tables, comme celles qu'elle avait vues dans la Grande Salle, chacune avec un Page à son service. Et tous les Pages œuvraient avec diligence, sans prêter garde aux cris ou à l'agitation provenant des autres tables.

Plusieurs jeunes hommes se tenaient à genoux, les mains liées dans le dos. On les fessait à coups de battoir réguliers, tandis que, dans le même temps, on prenait soin de leur pénis. Là, un Page caressait un membre gonflé tout en travaillant du battoir. Ici, deux Pages s'occupaient sans pitié du même Prince.

La Belle était capable de comprendre ce qui se passait, même sans les explications de Sire Grégoire. Elle vit la confusion et la détresse des jeunes Princes, leurs visages tenaillés par l'envie de lutter et celle de se soumettre. Le Prince le plus proche d'elle

était à quatre pattes, et l'on martyrisait son pénis avec lenteur. Aussitôt que débutèrent les coups de battoir, il s'amollit Aussi les coups cessèrent-ils, et les mains s'occupèrent à nouveau de lui, pour le faire durcir.

Le long des murs, il y avait d'autres Princes, les membres écartés, leurs chevilles et leurs poignets enchaînés à la brique, leurs organes dressés à obéir aux attouchements, aux baisers, dressés à être sucés.

Oh, pour eux, c'est pire, bien pire, se dit la Belle, mais ses yeux et son esprit étaient trop pleins de leurs attributs charmants. Elle observa les fesses rondes de ceux que l'on faisait s'agenouiller ; elle adorait leurs poitrines lisses, les muscles longs de leurs membres, et surtout, peut-être, la noblesse de leur souffrance sur leurs beaux visages. De nouveau, elle songea au Prince Alexis et voulut l'abreuver de baisers. Elle voulait baiser ses paupières et ses tétons ; elle voulait sucer son organe.

Maintenant, elle regardait un jeune Prince que l'on mettait à genoux, les mains au sol, pour qu'il suce le pénis d'un autre. Et tandis qu'il accomplissait l'acte avec grand enthousiasme, il recevait à son tour des coups de battoir que lui administrait le Page qui semblait, comme tous les autres, prendre plaisir à infliger ces supplices. Les yeux du Prince étaient clos, il pompait le sexe puissant de l'autre avec de longues caresses de ses lèvres, ses propres fesses tressautant à chaque coup, et comme le pauvre Prince qu'il suçait semblait au sommet de la passion, le suceur fut repoussé en arrière par le Page qui emmena son esclave obéissant s'occuper d'un autre pénis dressé.

— Là, comme vous pouvez le voir, on enseigne les bonnes manières aux jeunes esclaves princiers, commenta Sire Grégoire, afin qu'ils se tiennent toujours prêts pour leurs maîtres et maîtresses. Une rude leçon qu'ils apprennent là, et que l'on vous épargne généralement. Ce n'est pas qu'il ne vous faille vous tenir prête ; c'est que l'on vous évite d'avoir à en faire un tel étalage.

Il la conduisit plus près des esclaves femmes, que l'on besognait de diverses manières. Là, la Belle vit une ravissante Princesse aux cheveux roux, les jambes maintenues grandes

écartées par deux Pages, qui lui massaient de leurs mains ce petit nodule qu'elle avait entre les jambes. Ses hanches se levaient et retombaient ; il était clair qu'elle ne pouvait contrôler ses propres mouvements. Elle pria qu'on la laissât en paix, et alors même que son visage rougissait et qu'elle paraissait ne plus pouvoir se maîtriser, on la laissa en paix, les jambes écartées, en sorte qu'elle grogna misérablement.

Une autre très jolie fille se faisait fesser et caresser en même temps par un Page qui la triturait entre les jambes en jouant de la main gauche.

La Belle fut horrifiée de voir plusieurs de ces jeunes filles montées sur des phallus contre le mur, sur lesquels elles se démenaient avec de sauvages contorsions, tandis que les Pages à leur service leur assenaient des coups de battoir sans merci.

— Vous voyez, chacune de ces esclaves reçoit des instructions simples. Elle doit se besogner sur l'un de ces phallus jusqu'à ce qu'elle atteigne son plaisir. Alors seulement cessent les coups-de battoir, sans considération pour les chairs endolories. Elle apprend bien vite à penser au battoir et au plaisir comme à une seule et unique chose, et elle apprend bien vite à atteindre son plaisir malgré le battoir. Ou sur ordre, devrais-je dire. Naturellement, ce n'est que rarement qu'elle se verra octroyer semblable satisfaction par ses maîtres et maîtresses.

La Belle observa la rangée de corps qui se débattaient. Les mains des filles étaient attachées au-dessus de leurs têtes, les pieds au-dessous. Elles disposaient de peu de place pour se mouvoir sur ces phallus de cuir. Elles tournaient dessus, s'efforçaient d'onduler du bassin du mieux qu'elles pouvaient, d'inévitables larmes leur baignant le visage. La Belle éprouvait pour elles de la pitié, et pourtant elle aussi, elle avait besoin de ces phallus. Elle savait, à sa profonde honte, qu'elle ne serait pas longue à complaire le Page qui la battrait. Tandis qu'elle observait la Princesse tout près d'elle, une fille aux boucles rousses, elle la vit enfin atteindre son but, la figure rouge sang, tout son corps saisi d'un violent tremblement. Le Page la fessa d'autant plus dur. Enfin elle se relâcha, trop lasse pour en éprouver de la honte ; le Page lui concéda un gentil tapotement approbateur et la laissa.

Partout où la Belle tournait le regard, elle découvrait d'autres formes d'exercice.

Là, on apprenait à une jeune fille mains nouées sur la tête à s'agenouiller, tout en lui caressant les parties intimes, et on lui enseignait à ne pas abaisser les mains pour se couvrir. On forçait une autre à donner ses seins à téter à un Page qui les lui suçait, et elle les lui tenait tandis qu'un autre l'examinait. Leçons de maîtrise, leçons de douleur et de plaisir.

Les voix des Pages étaient, pour certaines d'entre elles, sévères, d'autres tendres, et partout, partout le claquement sec et mat du battoir. Et il y avait là des filles, les membres inévitablement écartés, comme les ailes d'un aigle, et on les triturait pour les éveiller et leur enseigner ce qu'elles pouvaient ressentir, si d'aventure elles ne le savaient pas.

— Mais pour notre petite Belle, de telles leçons ne sont pas nécessaires, assura Sire Grégoire. Elle est trop accomplie, à présent. Et peut-être devrait-elle voir la Salle des Châtiments, comment les esclaves désobéissantes sont châtiées par l'usage de ces plaisirs qu'elles ont justement appris à éprouver ici même.

La Salle des Châtiments



À la porte de cette nouvelle salle, Sire Grégoire désigna l'un des Pages affairés.

— Amenez ici la Princesse Lizetta, fit-il en élevant légèrement la voix. Asseyez-vous à croupetons, la Belle, les mains derrière la nuque et observez tout ce qui se présente à vous, pour votre bénéfice.

Apparemment, l'infortunée Princesse Lizetta venait à peine d'être amenée ici, et la Belle vit tout de suite qu'elle était muselée. Un petit cylindre recouvert de cuir, en forme d'os de chien, lui avait été introduit de force dans la bouche, si profond entre les dents qu'il n'en restait plus qu'un petit bout visible, et, selon toute vraisemblance, elle n'aurait pu l'en extraire avec sa langue si elle l'avait voulu.

Elle pleurait et donnait des coups de pied de rage, tandis que le Page qui lui maintenait les mains dans le dos faisait signe à un autre Page de la prendre par la taille et de la porter jusqu'à Sire Grégoire.

On la fit mettre à genoux juste devant la Belle : ses cheveux noirs lui tombaient devant la figure, ses seins sombres se soulevaient.

— Irascible, mon Seigneur, expliqua le Page sur un ton plutôt compassé. Elle devait servir de gibier à la Chasse dans le Labyrinthe, quand elle s'est refusée à divertir ces Seigneurs et Dames. L'inconséquence ordinaire.

La Princesse Lizetta ramena ses cheveux noirs sur ses épaules et lâcha un petit grognement méprisant sous sa muselière, ce qui stupéfia la Belle.

— Ah, et impudente, par-dessus le marché, fit Sire Grégoire.

Il tendit la main et lui releva le menton. Lorsqu'elle leva les yeux, ses yeux sombres ne manifestaient que de la colère, et elle détourna la tête si sèchement qu'elle se libéra aussitôt de cette main qui la retenait.

Le Page lui donna plusieurs fessées brutales, mais elle ne marqua nulle contrition. En fait, ses petites fesses avaient l'air dures.

— Doublez sa punition, fit Sire Grégoire. Je pense qu'un bon châtiment s'impose.

La Princesse Lizetta lâcha plusieurs grognements aigus, sans doute à la fois de colère et de protestation. Elle ne semblait pas s'être attendue à cela. Lorsqu'on l'avait amenée en présence de la Belle et de Sire Grégoire dans la Salle des Châtiments, les Pages avaient assujetti des menottes de cuir à ses poignets et à ses chevilles, chaque menotte munie d'un crochet de métal enchâssé.

À présent elle se tenait debout, se débattant, contre une grande poutre basse qui traversait toute la salle, les poignets suspendus à un crochet au-dessus de sa tête, puis on ramena ses jambes devant elle, de manière à lui fixer les chevilles à ce même crochet. En fait, elle se trouvait pliée en deux. Puis on lui passa la tête de force entre les mollets, si bien que la Belle put voir distinctement son visage. Et on lui passa une lanière de cuir, qui plaquait ses jambes contre son torse.

Mais, aux yeux de la Belle, le plus cruel et le plus effrayant de la chose fut l'exposition des parties intimes de la Princesse, car elle était pendue de telle manière que n'importe qui pouvait apercevoir son sexe gonflé, avec les lèvres roses et la toison sombre jusqu'au petit orifice brun entre les fesses. Et tout ceci juste au-dessous de son visage écarlate. La Belle ne pouvait imaginer pire manière d'être livrée en spectacle, et elle baissa timidement les yeux, les relevant par instants sur la fille dont le corps suspendu tournait lentement comme dans un courant d'air, accompagné par les grincements des liens de cuir qui retenaient ses chevilles et ses poignets.

Mais elle n'était pas seule. La Belle s'aperçut qu'à quelques pas de là d'autres corps pliés en deux étaient suspendus, sans défense, à la même poutre.

Le visage de la Princesse Lizetta avait toujours les couleurs de la colère, mais elle s'était quelque peu calmée et voici qu'elle se détournait et tâchait de dissimuler l'expression de sa figure

contre sa jambe, et le Page tout près d'elle lui ramena le visage en avant.

La Belle jeta un rapide coup d'œil aux autres.

Non loin de là, sur la droite, un jeune homme était suspendu de la même manière. Il avait l'air très jeune, âgé de seize ans tout au plus. Il était blond, la chevelure bouclée, et sa toison pubienne était un peu rousse. Son organe était dressé, le bout luisant, et il y avait là, exposés au monde, son scrotum et l'étroite ouverture de son anus.

Il y en avait d'autres encore, une autre jeune Princesse et un autre Prince, mais les deux premiers captaient toute l'attention de la Belle.

Le Prince blond gémissait de douleur. Ses yeux étaient secs, mais, pendu aux menottes de cuir noir, il paraissait se débattre pour arriver à glisser, de sorte qu'il fit tourner son corps un peu vers la gauche.

Entre-temps, un jeune homme, l'air un peu plus impressionnant que les Pages, et vêtu différemment de velours bleu sombre, descendit le long de la rangée des esclaves pliés en deux et menottes, pour examiner chaque visage et chaque configuration de ces organes exhibés sans pitié.

Il lissa les cheveux du jeune Prince pour lui dégager le front. Le jeune Prince gémit. Il parut se pousser vers l'avant, et cet homme en velours bleu caressa le pénis du Prince, déclenchant un plus fort gémissement, qui résonna plutôt comme une imploration.

La Belle courba la tête, mais elle continua de regarder l'homme en velours qui s'approchait de la Princesse Lizetta.

— Une entêtée, très difficile, fit-il à Sire Grégoire.

— Un jour et une nuit de châtiment auront raison d'elle, répliqua Sire Grégoire.

Et la Belle fut bouleversée à la pensée d'être exposée si longuement et de manière si inconfortable. Elle sut tout de suite qu'elle ferait n'importe quoi pour s'éviter cette punition, et pourtant, elle éprouvait la peur terrible que cela lui arrive en dépit de tous ses efforts. Elle s'imagina sur-le-champ suspendue dans cette posture, et elle lâcha un bref halètement, serrant les lèvres pour le faire cesser.

Mais, à son grand étonnement, l'homme en velours s'était mis à caresser le sexe de la Princesse Lizetta au moyen d'un petit instrument recouvert, comme la plupart des instruments en ces lieux, d'un cuir noir et souple. Il s'agissait d'une baguette époincée qui ressemblait un peu à une main, et dès qu'il eut taquiné la vulnérable Princesse, elle se débattit dans ses entraves.

La Belle comprit tout de suite ce qui se passait. Le sexe rose de la Princesse, qui terrifiait la Belle, parut gonfler, mûrir. La Belle put le voir se couvrir de petites gouttes de moiteur.

Et tandis qu'elle regardait, son propre sexe mûrit de la sorte. Elle sentit l'emplâtre dur qu'on y avait placé sur le bouton des sensations, mais qui était incapable d'empêcher l'accroissement de ses palpitations.

Dès que la Princesse sans défense eut été réveillée de la sorte, l'homme en velours la laissa sur un sourire approbateur, et poursuivit sa descente le long de la rangée des esclaves, s'arrêtant de nouveau pour taquiner et tourmenter le jeune Prince blond qui, sans fierté ni dignité, suppliait sous son os de cuir en forme de muselière.

La victime à côté de lui, une autre Princesse, était encore plus livrée à ses suppliques muettes pour la satisfaction de son plaisir. Elle avait un sexe petit, aux lèvres épaisses, une bouche au milieu d'une épaisseur de boucles brunes, et elle tortillait tout son corps en se débattant pour entrer plus étroitement en contact avec le Seigneur vêtu de velours qui la délaissait à présent pour aller en taquiner et en martyriser une autre.

Sire Grégoire claqua des doigts.

La Belle se remit à quatre pattes et le suivit.

— Ai-je besoin de vous dire que vous convenez parfaitement à ce genre de châtiment, Princesse ? questionna-t-il.

— Non, mon Seigneur.

Elle se demanda s'il était en son pouvoir de la punir de la sorte pour rien. Elle regrettait le Prince, et le temps où lui seul avait le pouvoir sur elle. Elle ne pouvait penser à rien d'autre qu'au Prince, et à la raison pour laquelle elle lui avait déplu en regardant le Prince Alexis. D'ailleurs, il lui suffisait de penser au Prince Alexis pour se trouver plongée dans une détresse sans

frein. Mais si elle avait pu être dans les bras du Prince, elle ne penserait plus qu'à lui. Elle désirait son tendre châtement.

— Oui, ma chère, me répondez-vous ? questionna Sire Grégoire, mais il y avait dans le ton de sa voix quelque chose d'impitoyable.

— Dites-moi seulement comment obéir, mon Seigneur, comment vous complaire, comment éviter les rigueurs de cette discipline.

— Pour commencer, ma précieuse, fit-il avec colère, cessez de tant admirer les esclaves mâles, en les fixant du regard à tout propos. Ne vous délectez pas tant de tout ce que je vous montre pour vous effrayer !

La Belle haletait.

— Et ne songez plus jamais, plus jamais au Prince Alexis.

La Belle hocha la tête.

— Je ferai ce que vous me dites, mon Seigneur, dit-elle, inquiète.

— Et souvenez-vous, la Reine n'est pas très heureuse de la passion de son fils à votre endroit. Un millier d'esclaves l'ont entouré depuis l'enfance, et il n'a trouvé en aucune d'elles un objet de dévotion tel que vous. La Reine n'aime guère cela.

— Oh, mais qu'y puis-je ? s'écria doucement la Belle.

— Vous pouvez faire preuve d'une parfaite obéissance envers tous vos supérieurs, et ne rien faire pour paraître rebelle ou insolite.

— Oui, mon Seigneur.

— Vous savez que la nuit dernière je vous ai vue regarder le Prince Alexis, poursuivit-il, la voix transformée en un soupir menaçant.

La Belle tressaillit. Elle se mordit la lèvre et s'efforça de ne pas pleurer.

— Je pourrais le dire à la Reine à tout instant.

— Oui, mon Seigneur, souffla-t-elle.

— Mais vous êtes très jeune et très belle. Et pareille offense vous ferait encourir le pire des châtements ; on vous renverrait du château au village, et ce serait plus que vous ne pourriez en supporter...

La Belle trembla. « Le village » – qu'est-ce que cela pouvait vouloir dire ? Mais Sire Grégoire poursuivit :

— Aucun esclave de la Reine ou du Prince ne devrait jamais être condamné à un châtiment aussi déshonorant, et aucun esclave favori ne l'a jamais été. (Il prit une profonde inspiration, comme pour calmer sa colère.) Et lorsque vous serez convenablement exercée, vous ferez une esclave splendide. Et il n'y a finalement pas de raison pour que le Prince ne jouisse pas de vous, pour que tout un chacun ici ne jouisse pas de vous. C'est pourquoi je suis ici pour faire quelque chose de vous, pas pour vous voir détruite.

— Vous êtes très gentil et très gracieux, mon Seigneur, chuchota la Belle, mais ces mots, *le village*, lui avait fait une impression indélébile.

Si seulement elle avait pu demander...

Mais une jeune Dame était entrée dans la salle, passant la porte en grande hâte, ses longs cheveux dorés noués en nattes épaisses, sa robe d'une capiteuse couleur bordeaux rehaussée d'hermine. Avant que la Belle se fût souvenue de baisser les yeux, elle saisit un complet aperçu de la Dame, avec ses joues rubicondes et ses grands yeux bruns, qui sillonnait à présent la Salle des Châtiments comme si elle cherchait quelqu'un.

— Oh, Sire Grégoire, je suis ravie de vous trouver, dit-elle, et comme Sire Grégoire s'inclinait, elle fit la révérence avec grâce.

La Belle fut frappée par sa beauté, avant d'être submergée de honte et de vulnérabilité. Elle fixa des yeux les ravissantes pantoufles d'argent de la Dame, et les bagues aux doigts de la main droite, cette main qui relevait ses jupes avec aisance.

— Et en quoi puis-je vous être utile, Dame Juliana ? demanda Sire Grégoire.

La Belle se sentit désolée. Elle fut reconnaissante à la Dame de ne l'avoir pas regardée un instant, puis elle éprouva à nouveau de l'épouvante. Elle n'était rien pour cette femme qui était habillée, qui était une Dame, et libre de faire tout ce que bon lui semblait, alors que la Belle n'était qu'une abjecte esclave nue qui ne pouvait que s'agenouiller devant elle.

— Ah, mais la voici, cette vilaine Lizetta, s'écria la Dame, et toute bonne humeur s'en fut de son visage tandis que ses lèvres frémissaient légèrement.

Il y eut deux petites taches de couleur sur ses joues lorsqu'elle s'approcha de la Princesse pliée en deux.

— Et elle a été si vilaine et si mal élevée aujourd'hui.

— Eh bien, c'est pour cela qu'elle est sévèrement punie, ma Dame, expliqua Sire Grégoire. Trente-six heures de ce traitement devraient grandement améliorer ses dispositions d'esprit.

La Dame fit quelques menus pas en avant et scruta le sexe exposé de la Princesse Lizetta. Et, à la stupeur de la Belle, la Princesse Lizetta n'essaya pas de dissimuler son visage, mais implora la Dame en la fixant du regard. Elle lâcha plusieurs grognements d'imploration, aussi clairement suppliants qu'auparavant les gémissements du Prince à côté d'elle. Et comme elle se contorsionnait sur son crochet, son corps se balançait en un léger va-et-vient.

— Vous êtes une méchante fille, voilà ce que vous êtes, chuchota la Dame, comme si elle gourmandait un petit enfant. Et vous m'avez déçue. J'avais préparé cette Chasse pour l'amusement de la Reine et je vous avais choisie tout spécialement.

Les grognements de la Princesse Lizetta se firent plus insistants. Elle avait l'air désormais sans espoir, sans fierté, sans colère. Son visage était noué et rose, et sa muselière semblait fort douloureuse, ses grands yeux dardant des éclairs, implorant la Dame.

— Sire Grégoire, fit la Dame, il vous faut préparer quelque chose de bien particulier.

Puis la Belle fut horrifiée de voir la Dame tendre la main, et, dans un geste d'une délicate minutie, pincer les lèvres pubiennes de la Princesse Lizetta, si fort qu'elle en devint humide. Puis elle pinça la lèvre droite, et la gauche, et la fille grimaçait de douleur et de détresse.

Entre-temps, Sire Grégoire avait claqué des doigts pour appeler le Seigneur muni de la main de fer en forme de griffe, et il chuchota quelque chose que la Belle ne put entendre. Puis :

— Voilà qui aggravera son châtement.

Le Seigneur se présenta avec un petit pot et une brosse et, comme la Dame reculait, il prit la brosse et enduisit l'organe dénudé de la Princesse Lizetta d'un épais sirop. Quelques gouttes tombèrent sur le sol, et la Princesse fit de nouveau connaître sa détresse. Elle sanglotait doucement sous sa muselière, mais la Dame n'eut qu'un sourire plutôt innocent et hocha la tête.

— Voilà qui va attirer les mouches, assura Sire Grégoire, et s'il n'en vient aucune, cela la démangera inévitablement en séchant. C'est très désagréable.

La Dame ne parut pas satisfaite. Son joli visage innocent était pourtant doux, et elle soupira.

— Je suppose que cela suffira pour l'instant, mais j'aimerais qu'on la ligote à un poteau dans le jardin, jambes écartées. Comme cela, les mouches et les petits insectes qui volent trouveront sa bouche de miel. Elle le mérite.

Elle se tourna vers Sire Grégoire pour lui exprimer sa gratitude, et de nouveau la Belle fut frappée par sa figure lumineuse et rubiconde. Ses nattes étaient tressées de petites perles et de fins rubans bleus.

Mais la Belle, perdue dans sa contemplation de tout ceci, eut soudainement un choc lorsqu'elle s'aperçut que la Dame la dévisageait.

— Ooooh, oui, c'est la jolie petite du Prince, s'écria-t-elle, et voilà qu'elle s'avance, et la Belle sentit la main de la Dame lui caresser la figure. Et comme elle est douce, quelle vraie beauté !

La Belle ferma les yeux, tâchant de contenir ses seins qui se soulevaient. Elle ne se sentait pas capable de supporter l'attouchement impérieux de cette jeune Dame. Et pourtant elle ne pouvait rien y faire.

— Oh, j'aimerais tant qu'elle prenne la place de la Princesse Lizetta, ce serait un régal pour tout le monde.

— Mais c'est impossible, ma Dame, intervint Sire Grégoire. Le Prince est très possessif à son égard. Je ne puis lui permettre de participer à un tel spectacle.

— Mais assurément nous la verrons un peu plus. Courra-t-elle pour le Sentier de la Bride abattue ?

— J'en suis sûr, quand il sera temps, assura Sire Grégoire. On ne discute pas le bon plaisir du Prince. Mais ici, vous pouvez l'examiner si vous le souhaitez. Aucune règle ne l'interdit.

Il fit lever la Belle en la prenant par les poignets et lui fit avancer les hanches en la poussant avec le manche du battoir.

— Ouvrez les yeux et tenez-les baissés, chuchota-t-il.

La Belle ne put supporter de voir les mains de cette belle Dame venir à elle. Mais Dame Juliana lut toucha les seins, puis son ventre si doux.

— Mais elle est rayonnante et si pleine de tendres dispositions...

Sire Grégoire rit doucement.

— Oui, en effet, et vous avez assez de discernement pour en percevoir la valeur.

— Il semble que ce soit pour le meilleur, fit Dame Juliana avec un étonnement serein. (Elle pinça la joue de la Belle comme elle l'avait fait des lèvres secrètes de la Princesse Lizetta.) Oh, que ne donnerais-je pas pour une heure de tranquillité avec elle dans mes appartements.

— En son temps, en son temps, insista Sire Grégoire. Elle est obéissante.

— Je vois. Eh bien, ma fille, je dois vous quitter. Sachez que vous êtes délicieuse. J'aimerais vous avoir sur mes genoux. Je vous donnerais du battoir jusqu'au coucher du soleil. Vous joueriez à plein de petits jeux en vous enfuyant devant moi dans le jardin, n'est-ce pas.

Puis elle baisa chaudement la Belle sur la bouche, et s'en alla aussi vite qu'elle était venue, dans un froufrou de velours bordeaux et de nattes au vent.

Juste avant que la Belle ne reçoive de Léon sa potion pour dormir, elle le pria de lui expliquer la signification de tout ce qu'elle avait entendu.

— Qu'est-ce que le Sentier de la Bride abattue ? lui demanda-t-elle dans un chuchotement, et le village, mon Seigneur, qu'est-ce que cela signifie d'être envoyé là-bas ?

— Ne parlez jamais du village, l'avertit calmement Léon. Ce châtiment est réservé aux incorrigibles et vous êtes l'esclave du

Prince en personne. Quant au Sentier de la Bride abattue, ma belle, vous en saurez plus bien assez tôt.

Il la coucha dans son lit, lui attacha les chevilles et les poignets loin du corps, afin de l'empêcher de se toucher, même dans son sommeil.

— Rêvez, lui dit-il, car cette nuit le Prince voudra de vous.

Les devoirs dans la chambre du Prince



LE Prince achevait son souper lorsqu'on lui amena la Belle. Le château bourdonnait de vie, et les flambeaux lançaient leurs flammes éclatantes par les longs corridors voûtés. Le Prince était assis dans une sorte de bibliothèque, dînant seul sur une table étroite. Plusieurs ministres l'entouraient, porteurs de documents à signer, et l'on entendait le bruit de leurs chausses de cuir souple sur le sol, et le craquement des rouleaux de parchemin.

La Belle se tenait à genoux près de son fauteuil, tendant l'oreille au crissement de sa plume, et, lorsqu'elle était sûre de ne pas être vue, elle levait le regard sur lui.

Il lui parut rayonnant. Il portait un pourpoint de velours bleu, orné d'argent et de son blason, au-dessus d'une ceinture de soie lourde. Les pans de son pourpoint étaient lacés large et la Belle pouvait entrevoir sa chemise blanche, et admirer également les muscles fermes de ses jambes moulés dans ses hauts-de-chausses de futaine longs et étroits.

Il avala encore quelques bouchées de viande, tandis que l'on posait un plat sur les dalles à l'intention de la Belle. Vivement, elle lapa le vin qu'il lui versa dans un bol, et mangea la viande aussi délicatement qu'elle put sans se servir de ses doigts, en lui sembla qu'il l'observait. Il lui donna des morceaux de fromage et encore un peu de fruits, puis elle l'entendit émettre un petit bruit de contentement. Elle nettoya son plat avec sa langue.

Elle aurait fait n'importe quoi pour lui montrer à quel point elle était heureuse d'être avec lui de nouveau, et tout soudain elle se rappela qu'elle n'avait pas embrassé ses bottes, ce qu'elle se mit en devoir de faire sur-le-champ. L'odeur du cuir propre et ciré lui fut délicieuse. Elle sentit sa main sur sa nuque, et lorsqu'elle leva les yeux, il lui glissa dans la bouche une poignée de grains de raisin, un par un, élevant chacun d'eux chaque fois

un petit peu plus haut qu'elle se redresse un tantinet sur les talons pour l'attraper.

Il lança le dernier grain en l'air. Elle se précipita pour le gober, avec succès. Puis, gagnée par la timidité, elle inclina la tête. Lui avait-elle fait plaisir ? Après tout ce qu'elle avait vu au cours de cette journée, il lui apparaissait comme son sauveur. Elle aurait pu pleurer de bonheur, maintenant qu'elle était avec lui.

Sire Grégoire avait souhaité qu'elle dîne avec les esclaves. Il lui avait montré la salle. Il y avait là deux longues rangées de Princes et de Princesses, tous à genoux, les mains nouées dans le dos, qui mangeaient en plongeant vivement leur petite bouche rapide dans l'assiette posée devant eux sur une table basse. Ils étaient penchés en avant en sorte que, en passant devant eux, elle vit une rangée de fesses endolories et demeura frappée par cette vision de tant de derrières à la fois. Ils se ressemblaient tous, et pourtant chaque corps était différent. Les Princes révélèrent moins d'eux-mêmes les jambes jointes, car alors on ne pouvait voir leur scrotum ; mais les filles ne pouvaient rien faire pour dérober leur pubis. Voilà qui l'avait alarmée.

Or le Prince avait souhaité qu'elle le rejoignît immédiatement dans sa chambre. À présent, elle était avec lui. Léon avait retiré le petit sceau de cire du foyer secret de son plaisir, et elle ressentait le premier tiraillement du désir. Elle ne prêtait pas garde aux serviteurs qui s'affairaient autour d'eux, pas plus qu'au dernier ministre qui attendait avec sa requête. Elle baisa de nouveau les bottes du Prince.

— Il est très tard, s'écria le Prince. Vous avez pris un long repos, et je vois que cela vous a grandement fait progresser.

La Belle attendit.

— Regardez-moi.

S'exécutant, elle fut frappée par la beauté et la férocité de ses yeux noirs. Elle sentit sa respiration se bloquer dans sa gorge.

— Venez, lui dit-il, en se levant et en signifiant son congé au ministre. C'est l'heure des leçons.

Il se rendit à grands pas dans sa chambre à coucher et elle le suivit en marchant sur les mains et sur les genoux, se

précipitant devant lui tandis qu'il attendait qu'elle lui ouvrit la porte, avant d'entrer à sa suite.

Si seulement elle pouvait dormir ici, vivre ici, se dit-elle. Et pourtant elle s'effraya en le voyant se retourner vers elle, mains sur les hanches. Elle se souvint du fouet la nuit précédente, avec la courroie, et elle frissonna.

Il y avait à côté de lui un haut guéridon, et il tendit la main vers un coffret recouvert d'une étoffe, et en retira une sorte de poignée de clochettes de cuivre.

— Venez là, ma chérie trop gâtée, lui dit-il avec douceur. Dites-moi, avez-vous jamais pris soin d'un Prince dans sa chambre, l'avez-vous jamais habillé, coiffé ?

— Non, mon Prince, reconnut la Belle, et elle se précipita à ses pieds.

— Redressez-vous, à genoux, commanda-t-il. Elle obéit, les mains derrière la nuque, et puis elle vit les petites clochettes de cuivre qu'il tenait dans la main, chacune d'entre elles attachée à un petit crochet cavalier.

Avant qu'elle put protester, il en appliqua une contre le téton de son sein droit. La clochette n'était pas assez grande pour lui faire mal ; néanmoins, le crochet se referma sur le bout de son sein, le pinça et le fit durcir. Elle l'observa, tandis qu'il crochetait l'autre à son sein gauche, puis, sans le vouloir, elle prit une profonde inspiration qui fit tinter les clochettes, à peine. Elles étaient pesantes. Elles la tiraient. La Belle rougit, souhaitant désespérément s'en défaire. Elles lui alourdisaient les seins, les lui rendaient douloureusement présents.

Mais il lui dit de se lever et d'écartier les jambes. Or, comme elle obéissait, elle le vit prendre une autre paire de clochettes de cuivre dans le coffret. Elles étaient grosses comme des noix. Et, geignant doucement, elle sentit ses mains entre ses jambes qui lui accrochaient ces clochettes aux lèvres pubiennes, d'un geste vif.

Il lui sembla sentir des parties d'elle-même dont elle était restée inconsciente. Les clochettes lui touchaient les cuisses. Elles mordaient ses lèvres et lui entamaient les chairs.

— Oh, allons, ce n'est pas si terrible, ma petite servante, chuchota-t-il, et il la récompensa d'un baiser.

— Si cela vous fait plaisir, mon Prince, bredouilla-t-elle.

— Ah, voilà qui est charmant. Et maintenant, au travail, ma beauté. Je veux vous voir faire toutes choses comme il convient, et même avec art. Dans mon cabinet, vous verrez, suspendu à un crochet, mon scapulaire de velours rouge et ma ceinture d'or. Apportez-moi ces objets promptement et disposez-les sur le lit. Vous allez m'habiller.

La Belle obéit vivement.

Elle dépendait les vêtements de leurs crochets et s'empressa de les rapporter, à genoux, les habits dans les bras. Elle les posa au pied du lit, et se retourna, en attente.

— Maintenant, déshabillez-moi, fit le Prince. Et vous devez apprendre à ne vous servir de vos mains que lorsque vous ne pouvez accomplir la chose autrement.

Docile, la Belle attrapa le laçage de cuir du pourpoint entre ses dents, défit le nœud et en écarta les pans. Le Prince passa le pourpoint par-dessus sa tête et le lui remit. À présent, alors qu'il se tenait assis sur un tabouret près du feu, elle se mettait en devoir de lui défaire ses nombreux boutons. Il lui semblait aller d'obstacle en obstacle. Elle était à l'affût de son corps, de son parfum et de sa chaleur, et consciente de l'étrangeté de ce qui l'occupait. Bientôt, elle lui retirait sa chemise, avec son aide, et puis elle dut lui retirer ses longs hauts-de-chausses.

Il lui arrivait de l'aider, mais elle s'acquitta seule de la plupart de ces tâches, saisissant entre ses dents le revers supérieur de ses bottes doublées de velours tout en tirant sur les talons avec les mains, jusqu'à les faire glisser avec facilité.

Il lui parut œuvrer un long moment, s'instruisant de chaque détail de son costume. Et voici qu'elle devait l'habiller.

Elle lui enfila le linge de corps en soie en s'aidant des deux mains, tandis qu'il y glissait les bras. Et bien qu'elle eût mis en place la double patte de la boutonnière avec les mains, elle passa chaque bouton à la bouche. Il en fut pleinement satisfait et la complimenta.

Elle se fatiguait ; ses seins lui faisaient mal à cause des clochettes de cuivre, elle se ressentait du poids des autres clochettes entre ses jambes, et il y avait cette caresse entre ses cuisses, à en devenir folle, avec ce tintement qui ne mourait

jamais tout à fait. Mais lorsqu'elle en eut terminé, après qu'il eut enfilé lui-même ses nouvelles bottes pour lui venir en aide, il la serra dans ses bras et l'embrassa.

— Avec le temps, vous apprendrez à œuvrer plus vite. Me vêtir et me dévêtir, ce ne sera rien pour vous, pas plus que de vous acquitter des menues tâches que je vous demanderai. Je vous ferai dormir dans mes appartements, et veiller sur tout.

— Mon Prince, chuchota-t-elle, et elle pressa ses seins contre lui, avec langueur.

Elle lui embrassa vivement les bottes, et tout ce qu'elle avait vu au cours de cette journée revint la hanter et la mettre au supplice : le cruel châtement de la Princesse Lizetta, les exercices imposés aux Princes, et puis celui qu'elle n'avait pas vu, mais qu'elle n'avait pas oublié, le Prince Alexis – tout cela, tout ensemble, lui vint à l'esprit, entretenant sa passion et l'effrayant aussi. Oh, si seulement elle avait pu dormir dès à présent dans les appartements du Prince. Pourtant, à resonger à tous ces esclaves mâles qu'elle avait vus dans la Salle. Mais le Prince, comme s'il avait pu déceler que son esprit n'était pas aussi attentif à son égard qu'il aurait dû l'être, l'embrassa avec rudesse.

Puis il lui ordonna de se mettre à quatre pattes, le front plaqué au sol, afin de voir son derrière tourné vers lui. Elle obéit, les cruelles petites cloches lui rappelant toutes les parties nues de sa personne.

— Mon Prince, chuchota-t-elle pour elle-même. Elle sentit un changement dans son cœur, qu'elle ne comprit pas pleinement. Pourtant, elle était effrayée, comme toujours.

Il lui ordonna de se lever, puis la prit à nouveau dans ses bras, et lui dit cette fois :

— Embrassez-moi comme vous désirez m'embrasser.

Ne se tenant plus de joie, elle embrassa la douce fraîcheur de son front, embrassa les boucles brunes de sa chevelure, ses paupières et ses longs cils. Puis sa langue pénétra dans sa bouche et elle défaillit, si bien qu'il dut la soutenir.

— Mon Prince, mon Prince, murmura-t-elle, sachant qu'elle désobéissait. J'ai si peur de tout cela.

— Mais pourquoi, ma beauté ? Tout n'est-il pas clair à présent ? Tout n'est-il pas simple ?

— Oh, mais combien de temps vous servirai-je ? Cela sera-t-il toute ma vie, désormais ?

— Écoutez-moi.

Il se fit grave, mais sans colère. Il la saisit par les épaules, puis il contempla ses seins gonflés. Les petites cloches de cuivre frissonnaient au rythme de sa respiration. Elle sentit ses mains glisser entre ses jambes, puis ses doigts, au-dedans d'elle, la caresser, du bas vers le haut, ce qui fit ondoyer son corps de plaisir.

— Voilà tout ce à quoi il vous faut songer, voilà tout ce qu'il vous faut être. Dans une vie antérieure, vous avez été bien des choses, un beau visage, une belle voix, une fille obéissante. Vous vous êtes dépouillée de cette peau comme s'il s'était agi d'un manteau de songes, et à présent vous ne pensez plus qu'à ces parties de vous-même.

Il lui caressa les lèvres du pubis, élargit son vagin. Sur quoi il lui pressa les seins presque avec cruauté.

— C'est vous maintenant, vous tout entière. Et votre beau visage n'est beau que parce qu'il est le beau visage d'un esclave nue et sans défense.

Puis, comme s'il ne pouvait plus y tenir, il l'embrassa et la porta jusqu'au lit.

— Dans un petit moment, je vais devoir aller prendre un peu de vin avec la Cour, et là, vous me servirez, vous ferez preuve de votre obéissance devant tout le monde. Mais cela peut attendre...

— Oh, oui, mon Prince, si cela vous fait plaisir. Elle souffla ces mots si bas qu'il avait pu ne pas les entendre. Elle était étendue sur le couvre-lit orné de bijoux, et même si ses fesses et ses jambes ne la cuisaient pas autant que la nuit précédente, elle se ressentit du douloureux picotement.

Le Prince s'agenouilla au-dessus d'elle, à califourchon, puis il lui ouvrit la bouche avec les doigts, et, lui exhibant son pénis durci, le lui enfila dans la bouche d'une poussée rapide vers le bas. Elle le lui suçait, l'aspirait. En fait, tout ce qu'elle avait à faire, c'était s'allonger en arrière, sans défense, car il se chargeait de

pousser fort son sexe en elle, et elle ferma les yeux, humant la fragrance délicieuse de la toison pubienne, et goûtant la saveur saline de sa peau, le pénis butant contre le fond de sa gorge encore et encore, entre ses lèvres endolories.

Elle gémissait en cadence avec ses mouvements, et lorsque soudainement il se retira, elle sursauta, levant les mains pour l'étreindre. Son corps était tendu de plaisir. Elle poussa ses hanches en avant d'un mouvement brusque, et lorsqu'il jouit enfin, il lui décocha de méchantes poussées, avant de s'étendre, épuisé.

Il lui sembla dormir ; elle rêvait. Et puis elle l'entendit s'adresser à quelqu'un qui se tenait là :

— Emmenez-la, lavez-la, parez-la. Et envoyez-la-moi au petit salon à l'étage.

Servante



LA Belle ne put croire à sa malchance lorsque, pénétrant dans le petit salon à l'étage, elle vit la belle Dame Juliana qui jouait aux échecs avec le Prince, et les autres belles Dames assises ici et là devant des échiquiers, ainsi que plusieurs Seigneurs, parmi lesquels un vieil homme à la chevelure blanche qui enrobait ses épaules.

Pourquoi fallait-il que ce soit cette Dame Juliana, si pleine de gestes aériens et si ensoleillée, ses lourdes nattes nouées ce soir de rubans cramoisis, les seins magnifiquement moulés dans sa robe de velours, et son rire qui déjà remplissait l'air, tandis que le Prince lui chuchotait quelque petit trait d'esprit ?

La Belle ne savait pas ce qu'elle éprouvait. Était-ce de la jalousie ? Était-ce simplement l'humiliation habituelle ?

Léon avait affublé la Belle de parures si cruelles qu'il eût mieux valu être nue.

D'abord, Léon l'avait lavée de tous les suc du Prince, puis il avait natté les cheveux de la Belle, une seule mèche épaisse de chaque côté, accrochant les deux nattes en arrière, laissant libre la plus grande partie de sa chevelure. Puis il lui avait fixé de petits bijoux en forme de crochets sur les tétons, mais ceux-là étaient reliés entre eux par deux rangs d'une fine chaîne d'or, comme un collier.

Les crochets lui faisaient mal et les chaînettes balançaient, comme les clochettes auparavant, à chaque respiration de la Belle. Mais elle avait découvert, avec horreur, que ce n'était pas tout.

Les doigts vifs et gracieux de Léon avaient exploré son nombril, avant de l'enduire d'une pâte dans laquelle il ajusta une broche qui brillait de mille feux, un élégant bijou serti de perles. La Belle en avait eu le souffle coupé. C'était comme si on avait appuyé là, pour tenter d'entrer en elle, comme si son

nombril était changé en vagin. Et cette sensation ne cessa pas. Elle l'éprouvait encore.

Puis il avait fallu que l'on suspende à ses oreilles de lourds bijoux accrochés à des fermoirs étroits en or, qui lui caressaient le cou à chaque mouvement. Ses lèvres pubiennes, naturellement, ne furent pas épargnées, et durent porter le même ornement. Ses avant-bras reçurent des bracelets en forme de serpents, et ses poignets des menottes ornées de bijoux, à seule fin qu'elle se sente encore plus offerte à la vue. Parée, et pourtant offerte à la vue. C'était subjuguant. Enfin, autour de son cou, ce fut un collier de pierreries, et, sur la joue gauche, un petit bijou en strass, comme un grain de beauté.

Celui-là lui causait beaucoup de contrariété. Elle aurait voulu l'enlever d'un revers de la main, elle l'imaginait briller. Il lui semblait même pouvoir le distinguer du coin de l'œil. Mais elle eut vraiment peur lorsque Léon lui inclina la tête en arrière, et lui plaça un délicat anneau d'or sur le pourtour de la narine. Sa pointe la transperça, guère profondément, juste assez pour le faire tenir en place, mais elle en pleura car elle aurait voulu le balayer de la main, oui vraiment, se défaire de toutes ces parures, en dépit des compliments de Léon.

— Ah, quand on me donne à travailler une matière véritablement belle, alors je peux montrer mon talent, soupira-t-il.

Il lui brossa énergiquement les cheveux avant de la déclarer prête.

À présent, elle faisait son entrée dans ce vaste salon dans la pénombre, à quatre pattes, et se précipita aux côtés du Prince, lui baisant immédiatement les bottes.

Le Prince ne leva pas les yeux de son échiquier, et, à la honte brûlante de la Belle, ce fut Dame Juliana qui la salua :

— Ah, mais n'est-ce pas là cette petite chérie, et comme elle a l'air charmant. À genoux, redressez-vous, ma précieuse, lui dit-elle de sa voix insouciant et gaie, ramenant l'une de ses nattes par-dessus son épaule.

Elle posa la main sur la gorge de la Belle, examina son bracelet Ses doigts provoquèrent comme un tintement dans la

chair de la Belle, mais elle ne tenta même pas de jeter un regard à la dérobée sur le visage de la jeune femme.

Pourquoi ne suis-je pas assise là comme elle, vêtue d'exquise façon, libre et fière, se dit la Belle. Que suis-je devenue, pour devoir m'agenouiller ici devant elle et me laisser manier comme quelque chose de moins qu'humain ? Je suis une Princesse ! Et elle pensa alors à tous les autres Princes et toutes les autres Princesses et se sentit sotte. Ont-ils les mêmes pensées ? Cette femme, plus que toute autre, la tourmentait. Mais Dame Juliana ne se contenta pas de si peu.

— Levez-vous, ma chère, que je puisse vous voir et ne me forcez pas à vous demander de mettre vos mains derrière la nuque et d'écarter les jambes.

La Belle entendit rire derrière elle, et quelqu'un faire remarquer à quelqu'un d'autre que oui, l'esclave du Prince était bien nommée. Et s'apercevant soudain qu'il y avait là d'autres esclaves dans cette salle, la Belle le sentit encore plus démunie.

Elle ferma les yeux, comme elle l'avait fait lorsque Dame Juliana l'avait examinée. Et elle sentit les mains de Dame Juliana sur ses cuisses, puis lui pincer les fesses. Oh, pourquoi ne peut-elle me laisser en paix, ne sait-elle pas ce que j'endure ? se dit la Belle, et, par la fente de ses paupières mi-closes, elle baissa les yeux pour voir la Dame lui adresser un sourire rayonnant.

— Et comment Sa Majesté la trouve-t-elle ? demanda Dame Juliana avec une curiosité ingénue, dévisageant le Prince toujours absorbé dans sa contemplation.

— Elle n'approuve pas, murmura le Prince. Elle m'accuse de passion.

La Belle s'efforça de rester impassible, se tenant à sa disposition. Elle entendit un rire et une conversation à son sujet. Elle entendit la voix rocailleuse du vieil homme, et une femme considérer que la fiancée du Prince devrait servir le vin, n'est-ce pas, de manière que tout le monde la voie.

Est-ce qu'ils ne m'ont pas déjà vue ? se dit la Belle. Cela pouvait-il être pire que dans la Grande Salle, et que se passerait-il si elle renversait le vin ?

— Belle, allez au buffet prendre le pichet. Servez avec soin et servez-nous bien, puis revenez me voir, ordonna le Prince, sans lui accorder un regard.

La Belle traversa la pénombre pour trouver le pichet d'or sur le buffet. Le bouquet fruité du vin lui monta aux narines, elle se tourna et, se sentant bizarre et gauche, elle approcha de la première table. Une servante du commun, une esclave, pensa-t-elle, avec plus d'acuité que tout ce qui lui était venu à l'esprit quand on l'avait exposée aux regards.

Les mains tremblantes, elle versa lentement le vin, timbale après timbale, et, le regard liquide, elle entraperçut des sourires et entendit des compliments chuchotés. De temps à autre, un homme ou une femme hautaine affectaient l'indifférence à son égard. Elle reçut un choc lorsqu'on lui pinça le derrière et en eut le souffle coupé, quand retentit un éclat de rire général.

Tandis qu'elle se penchait sur les tables pour servir, elle sentait toute la nudité de son ventre, elle voyait trembloter les chaînettes qui reliaient ses tétons pincés. Les gestes les plus ordinaires lui faisaient ressentir son dénuement. Elle recula pour s'écarter de la dernière table, s'éloigner d'un homme qui se tenait renversé contre le dossier de son siège, le coude posé sur le bras du fauteuil et qui lui souriait.

Puis elle remplit la timbale de Dame Juliana et vit ses grands yeux brillants se poser sur elle.

— Ravissante, ravissante, oh, j'aimerais tant que vous vous montriez moins possessif à son égard, plaida Dame Juliana. Posez ce pichet, ma chère, et approchez-vous de moi.

La Belle obéit et se rapprocha du fauteuil de Dame Juliana. Lorsqu'elle la vit claquer des doigts et désigner le sol, la Belle rougit. Elle tomba à genoux, puis, sur une étrange impulsion, elle baisa les pantoufles de Dame Juliana.

Tout ceci paraissait se dérouler avec la plus extrême lenteur. Elle se retrouva penchée sur les pantoufles d'argent, puis les toucha de ses lèvres ferventes.

— Ah, quel amour, fit Dame Juliana. Donnez-moi juste une heure avec elle.

Et la Belle sentit la main de cette femme sur sa nuque, qui la caressait, la cajolait, puis rassemblait ses cheveux en arrière

pour les lisser avec tendresse. Des larmes surgirent dans les yeux de la Belle. Je ne suis rien, se dit-elle. Et elle s'avisa d'un nouveau changement d'état en son for intérieur, une sorte de désespoir serein, n'était son cœur qui battait la chamade.

— S'il n'y avait que moi, je ne la ferais même pas venir ici, confia le Prince dans un souffle. Sauf que ma mère ordonne qu'elle soit traitée comme n'importe quelle autre esclave, pour que chacun jouisse d'elle. S'il n'y avait que ma seule volonté, je la tiendrais enchaînée à ma colonne de lit. Je la battrais. Je dévorerais du regard chacune de ses larmes, chaque variation de sa mine.

La Belle sentit son cœur lui remonter dans la gorge comme un petit poing qui cognerait là, plus vite, et plus vite encore.

— J'en ferais ma femme, même...

— Ah, mais vous êtes en proie à la folie.

— Oui. Voilà ce qu'elle m'a fait. Les autres sont-ils aveugles ?

— Non, certainement pas, le rassura Juliana, elle est ravissante. Mais chacun cherche son amour, vous le savez. Voudriez-vous que tous soient également fous d'elle ?

— Non, fit-il en secouant la tête.

Et sans détourner le regard de l'échiquier, il tendit la main pour caresser les seins de la Belle, les souleva, les pressa, la fit grimacer.

Mais soudain, tout le monde se leva.

Les fauteuils reculèrent sur le pavement ; la compagnie se tint debout, la tête inclinée.

La Belle se retourna.

La Reine avait fait son entrée dans la salle. La Belle entrevit sa longue robe verte, la ceinture de broderie d'or autour de sa taille et ce voile blanc diaphane qui chutait jusqu'au liséré de sa robe, dissimulant à peine sa chevelure noire.

La Belle, ne sachant que faire, se mit lentement à quatre pattes. Son front touchait les dalles et elle retenait son souffle. Pourtant, elle put voir la Reine s'approcher d'elle. La Reine se tenait à présent juste devant elle.

— Que tout le monde se rasseoie, lança la Reine, et retourne à sa partie. Mais vous, mon fils, comment vous raisonnez-vous avec cette nouvelle passion ?

Le Prince, à l'évidence, était à court de réponse.

— Saisissez-vous d'elle, exposez-la, ordonna la Reine.

Et la Belle se rendit compte qu'on la soulevait par les poignets. Elle se leva prestement, les bras tordus dans le dos, les reins douloureusement cambrés, et tout soudain elle se retrouva debout sur la pointe des pieds, gémissant. Les crochets lui firent l'effet de lui déchirer les tétons, les bijoux entre ses jambes, de l'écarteler. Sous le bijou enchâssé dans son nombril, elle sentit les battements de son cœur, et les mêmes battements dans les lobes de ses oreilles crochetées, et sous ses paupières.

Le regard baissé vers le sol, tout ce qu'elle pouvait voir, c'était cette chaîne scintillante et cette grande forme indistincte : la Reine debout au-dessus d'elle.

Puis, tout à coup, la main de la Reine frappa les seins de la Belle, si violemment qu'elle cria, et aussitôt les doigts d'un Page se refermèrent sur sa bouche.

Elle gémit de terreur. Elle sentit monter ses larmes, les doigts du Page lui entrant dans la joue. Et, sans le vouloir, elle se débattit.

— Là, là, la Belle, chuchota le Prince. Vous ne montrez pas à ma mère vos meilleures dispositions.

La Belle s'efforça de se calmer, mais le Page l'obligea avec plus de rudesse à se pencher en avant.

— Elle n'est pas si mauvaise, admit la Reine, et la Belle perçut le métal de sa voix, sa cruauté.

Le Prince avait beau faire, elle ne ressentait pas chez lui une telle cruauté pure.

— C'est simplement qu'elle a peur de moi, poursuivit la Reine. Et j'aimerais que vous, vous ayez un peu plus peur de moi, mon fils.

— Mère, soyez aimable avec elle, je vous en prie, je vous en supplie, fit le Prince. Permettez-moi de la garder dans mes appartements, et de la dresser moi-même. Ne la renvoyez pas ce soir dans la Salle des esclaves.

La Belle tâchait d'étouffer ses pleurs. Mais la main du Page sur sa bouche lui rendait la chose malaisée.

— Mon fils, lorsqu'elle aura fait preuve d'humilité, nous verrons, trancha la Reine. Demain soir, le Sentier de la Bride abattue.

— Oh, mère, mais c'est trop tôt.

— Cette rigueur lui fera du bien ; voilà qui la rendra malléable.

Et, se tournant dans un large geste qui libéra la traîne de sa robe et la fit retomber derrière elle, la Reine quitta le salon.

Le Page relâcha la Belle.

Et le Prince lui prit aussitôt les deux poignets dans la main et la pressa vers le corridor, Dame Juliana à ses côtés.

La Reine était sortie, et le Prince poussait la Belle devant lui avec colère, les sanglots de la Belle allant chercher leur écho sous les sombres plafonds voûtés.

— Oh, chère, pauvre et exquise chérie, dit Dame Juliana.

Enfin, ils atteignirent les appartements du Prince, et la Belle vit avec détresse Dame Juliana entrer dans la chambre du Prince comme si de rien n'était.

N'ont-ils aucun sens de la propriété et de l'intimité, se demanda la Belle, ou se considèrent-ils mutuellement comme aussi dégradés que nous le sommes nous-mêmes ?

Mais elle comprit bientôt que l'on n'était que dans le cabinet de travail du Prince, les Pages autour d'eux. Et la porte était restée ouverte.

À présent, Dame Juliana enlevait la Belle au Prince, ses mains douces et fraîches la pressant de se mettre à genoux devant son fauteuil.

Après quoi, Dame Juliana tira des plis de sa robe une longue brosse étroite à pommeau d'argent, et se mit en devoir de coiffer les cheveux de la Belle avec amour.

— Voilà qui va vous reconforter, ma pauvre petite précieuse. Ne soyez pas si effrayée.

La Belle éclata de nouveau en sanglots. Elle haïssait cette belle Dame. Elle voulait la détruire. Ces sauvages pensées la traversaient, et néanmoins elle aurait voulu l'étreindre, sangloter contre son sein. Elle pensa aux amis qu'elle avait eus à la Cour de son père, à ses dames de compagnie, combien elles se témoignaient d'affection les unes aux autres, et avec quel

naturel, et elle voulait s'abandonner à la même affection. Ses cheveux que l'on brossait, cela produisit en elle un fourmillement qui lui parcourut le cuir chevelu et la chair de ses bras. Et lorsque la main gauche de Dame Juliana lui couvrit les seins et les tapota doucement, elle se sentit sans défense. Sa bouche se relâcha et elle se tourna vers Dame Juliana pour poser son front contre son genou, défaite.

— Pauvre chérie. Mais le Sentier de la Bride abattue, ce n'est pas si redoutable. Vous éprouverez de la gratitude, après coup, que l'on en ait usé avec vous avec tant de rigueur dans les commencements, car tout ceci vous adoucira au plus vite.

Sentiments familiers, se dit la Belle.

— Peut-être chevaucherai-je à vos côtés, poursuivit Dame Juliana tout en la caressant au même rythme avec sa brosse.

Qu'est-ce que cela pouvait signifier ? C'est alors que le Prince ordonna :

— Ramenez-la dans la Salle, maintenant.

Sans explication, sans adieux, sans tendresse !

La Belle se retourna, se précipita vers lui à quatre pattes et baisa ses bottes à petits baisers fervents. Encore et encore elle les baisait toutes deux, espérant ce qu'elle ne connaissait pas, une véritable étreinte de lui, peut-être, qui soulage sa peur du Sentier de la Bride abattue.

Le Prince reçut ses baisers un long instant, puis il la souleva et la renvoya à Dame Juliana qui lui fit croiser les mains derrière la nuque.

— Soyez obéissante, ma belle, conseilla-t-elle.

— Oui, vous chevaucherez à ses côtés, approuva le Prince. Mais vous devrez nous offrir un beau spectacle.

— Naturellement, j'aurai grand plaisir à vous offrir un beau spectacle, et cela vaudra mieux pour vous deux. Elle est une esclave, et tous les esclaves souhaitent un maître et une maîtresse fermes. S'ils ne peuvent être libres, alors ils n'apprécient guère d'ambivalence. Je serai très ferme avec elle, mais toujours avec amour.

— Ramenez-la dans la Salle. Ma mère ne me permet pas de la garder ici.

Le sentier de la Bride abattue



DÈS que la Belle ouvrit les yeux à son réveil, elle perçut une excitation inédite dans le château.

De tous côtés, des flambeaux jetaient une lumière éclatante dans la Salle des esclaves, et tout autour d'elle des Princes et des Princesses faisaient l'objet de préparatifs élaborés. La chevelure des Princesses était coiffée et constellée de fleurs. Les Princes étaient oints d'huile, leurs boucles raides peignées avec le même soin que celles des jeunes femmes.

Mais la Belle fut sortie de son lit en toute hâte par Léon, qui avait l'air singulièrement excité.

— C'est Nuit de Fête, Belle, annonça-t-il, et je vous ai laissée dormir un long moment. Il faut nous presser.

— Nuit de Fête, chuchota-t-elle.

Mais déjà on l'installait à la table de toilette.

Il se mit sur-le-champ en devoir de séparer sa chevelure et de la natter. Elle sentit l'air contre sa nuque et détesta cette sensation, et elle se rendit compte qu'il avait commencé les nattes très haut sur sa tête, de sorte qu'elle aurait l'air d'une fillette, plus encore que Dame Juliana. Une longue lanière de cuir noir fut tressée de chaque côté de sa chevelure, et nouée aux extrémités par une petite clochette de cuivre qu'on y fixa. Lorsque Léon lâcha les nattes, elles firent poids sur les seins de la Belle, et sa nuque était exposée comme le reste de son visage.

— Charmante, charmante, commenta Léon avec son expression satisfaite habituelle. Et maintenant, vos bottes.

Et, lui glissant les jambes dans une paire de hautes bottes de cuir noir, il lui demanda de se lever pour qu'il puisse se baisser et les lacer bien serré jusqu'aux genoux, puis lisser le cuir autour de ses chevilles, qu'il l'enserme comme un gant.

Ce n'est que lorsque la Belle leva le pied qu'elle comprit que chaque botte était ferrée au bout et au talon, avec un fer à

cheval. Et les pointes en étaient si dures et d'un cuir si fort que rien n'aurait pu lui blesser le bout des pieds.

— Mais qu'est-ce qui se prépare, le Sentier de la Bride abattue, qu'est-ce que c'est ? s'enquit-elle avec une grande nervosité.

— Chuuuut..., fit Léon, lui pinçant et lui aiguillonnant les seins pour leur donner, comme il disait, « un peu de couleurs ».

Puis il lustra les paupières et les cils de la Belle avec l'huile et farda ses lèvres et ses tétons d'un peu de rouge. La Belle eut un mouvement instinctif de recul, mais le geste de Léon était sûr et rapide, et il ne prêta aucune attention à sa réaction.

Ce qui la gênait le plus, c'était que son corps avait froid et qu'il était vulnérable. Elle sentait la gaine de cuir contre ses mollets, et tout le reste de son corps se sentait encore plus mal que s'il avait été nu. C'était une gêne plus terrible que celle qu'avait suscitée en elle la moindre des parures qu'on lui avait imposées.

— Que va-t-il se passer ? demanda-t-elle encore, mais Léon la poussa vers l'extrémité de la table, et oignit ses fesses avec vigueur.

— Elles sont tout à fait guéries, constata-t-il. La nuit dernière, le Prince a dû se dire que vous auriez à courir cette nuit, et il vous a épargnée.

Ses doigts puissants maniaient les chairs de la Belle et une crainte la submergea. Ainsi, on allait la fesser, comme d'habitude. Seulement cette fois, ce serait en présence d'autrui ?

Toutes les fessées humiliantes qu'elle avait reçues devant des tiers lui avaient coûté beaucoup, même si file savait dorénavant que, pour le Prince, elle subirait autant de coups de battoir qu'il le faudrait. Pourtant, des fessées bien rudes et bien fortes, pour le seul plaisir d'autrui, elle n'en avait pas reçu depuis l'auberge sur la route, lorsque la fille de l'aubergiste l'avait fessée pour le plaisir des soldats et des gens du peuple massés aux fenêtres.

Mais il va bien falloir qu'arrive ce moment, songea-t-elle. Et une vision de la Cour assistant à cette fessée comme à une espèce de rituel provoqua en elle une indéniable curiosité qui laissa bientôt place à la terreur.

— Mon Seigneur, dites-moi je vous en prie... Parmi la foule autour d'elle, elle vit d'autres filles les cheveux nattés et bottés. Ainsi, elle n'était pas seule. Et il y avait là des Princes, eux aussi chaussés de bottes.

Pour faire reluire leurs bottes, une poignée de jeunes Princes passaient entre eux à quatre pattes avec tout l'empressement possible, le derrière nu, le cou encerclé d'un petit cordon de cuir auquel était attaché un insigne que la Belle ne put pas déchiffrer.

Mais comme Léon la faisait se lever pour donner quelques touches finales à ses lèvres et à ses cils, l'un de ces Princes vint en larmes, frotter une peau de chamois sur ses bottes. Ses fesses étaient aussi rouges que possible. Et elle vit l'insigne à son cou, qui annonçait, en lettres minuscules : « Je suis en Disgrâce ».

Un Page approcha et assena au Prince un coup sec et sonore de sa ceinture, pour l'envoyer promptement à quelqu'un d'autre.

Mais la Belle n'eut guère le temps de songer à ce qu'elle venait de voir. Léon lui avait fixé les maudites petites clochettes de cuivre aux tétons.

Elle frissonna instinctivement, mais elles étaient fermement attachées, et il lui demanda de joindre les bras dans le dos.

— Maintenant, en avant, simplement, il faut que vous pliez un peu les genoux et que vous marchiez, en levant haut le genou.

Elle commença, étrangement, obéissant à contrecœur, mais alors elle vit tout autour d'elle les autres Princesses qui marchaient de fringante manière, leurs seins saillant gracieusement tandis qu'elles s'avançaient dans le couloir.

Elle se dépêcha, les lourdes bottes l'empêchant de lever aisément le genou avec élégance, mais bientôt elle eut trouvé le rythme, avec Léon à ses côtés.

— Allons, ma chère, fit-il, la première fois, c'est toujours un peu ardu. La Nuit de Fête est une chose effrayante. J'avais escompté que, pour cette première fois, une tâche plus aisée vous incomberait, mais la Reine a donné l'ordre exprès que vous preniez part au Sentier de la Bride abattue, et Dame Juliana vous guidera.

— Ah, mais qu'est-ce...

— Chuuut, ou je vais devoir vous museler, ce qui déplairait fort à la Reine et vous ferait une très vilaine bouche.

Toutes les filles se tenaient à présent dans une salle étirée en longueur, et, par d'étroites fenêtres qui perçaient un mur, la Belle put découvrir le jardin.

Des torches flamboyaient dans les arbres sombres, jetant des reflets inégaux sur les branches chargées de feuilles. Les filles formèrent le rang juste à côté de ces fenêtres, et maintenant la Belle pouvait mieux voir ce qui se déroulait derrière.

On entendait le grand brouhaha de nombreuses personnes, rires et conversations mêlés. Puis, la Belle eut un choc en découvrant, partout dans le jardin, des esclaves en proie aux affres dans diverses postures.

Juchés sur de hauts poteaux ici et là, il y avait des Princes et des Princesses sanglés dans des postures de douloureuses contorsions, les chevilles attachées à ces poteaux, les épaules ployées au sommet. Ils avaient l'air d'ornements, rien de plus, leurs membres tordus rougeoyant à la lumière des flambeaux, la chevelure des Princesses chutant librement dans leur dos. Assurément, si elles ne voyaient que le ciel au-dessus d'elles, chacun, en revanche, pouvait assister à leurs misérables contorsions.

Et de tous côtés, à leurs pieds, il y avait là des Seigneurs et des Dames, la lumière tombant ici sur une longue cape brodée, là sur un chapeau qui pointait sous un voile flottant en une traîne aérienne. Ils étaient là par centaines, les tables disposées dans la profondeur des arbres, dans toutes les directions, aussi loin que la Belle pouvait porter le regard.

Des esclaves magnifiquement parées s'affairaient, pichets en main, de petites chaînes d'or fixées à leurs seins, et les Princes étaient ornés de chaînes d'or passées autour de leurs organes en érection. Avec empressement, ils remplissaient les timbales, ils passaient les plats remplis de nourriture, et dans la Grande Salle, on jouait de la musique.

Les filles de la rangée placée devant la Belle perdaient leur calme. La Belle perçut les pleurs de l'une d'elles, tandis que son valet tâchait de la reconforter, mais la plupart des autres se

montraient dociles. Ici et là, un valet oignait encore des fesses replètes d'un peu d'huile ou chuchotait à l'oreille d'une Princesse, et le sentiment d'appréhension de la Belle s'accrut.

Elle ne voulait pas regarder dans la cour ; cela lui faisait trop peur, mais elle ne put s'en empêcher. Et chaque fois, elle découvrait une nouvelle horreur. Il y avait sur la gauche un grand mur décoré d'esclaves membres écartés, et puis elle vit, sur un grand chariot de service, d'autres esclaves attachés aux roues géantes, et qui tournaient en même temps que les roues, tête en bas, à mesure que le chariot avançait.

— Mais que va-t-il nous arriver ? murmura la Belle.

La fille dans le rang juste devant elle, que l'on ne parvenait pas à calmer, était maintenant suspendue par une cheville au bras d'un Page qui la punissait avec une main puissante, et de cinglante manière. La Belle eut le souffle coupé de la voir ainsi fessée, ses nattes tombant sous elle jusqu'au sol.

— Chuut, cela vaut mieux pour elle, dit Léon, voilà qui la déleste de sa peur et l'apaise un peu. Et elle n'en sera que plus libre pour le Sentier de la Bride abattue.

— Mais dites-moi...

— Vous devez vous tenir tranquille. Vous verrez d'abord les autres faire, et vous comprendrez, puis à mesure que nous approcherons de votre tour, je vous instruirai. Rappelez-vous qu'il s'agit d'une nuit très particulière, une nuit de grandes festivités, mais à laquelle la Reine assistera. Et si vous lui faisiez défaut, le Prince serait furieux.

Les yeux de la Belle revinrent au jardin. Le grand chariot de mets fumants s'était éloigné, et pour la première fois elle aperçut une fontaine au loin. Là-bas aussi, il y avait des esclaves ligotés, les bras liés, qui se tenaient agenouillés dans l'eau profonde autour du pilier central, le flot jaillissant en gerbe sur eux. Leurs corps luisaient sous l'eau.

Le valet placé devant la Belle, à côté des filles, riait doucement de la misérable qui, par sa faute, manquerait la Nuit de Fête.

— Certainement, acquiesça Léon lorsque le valet se retourna pour lui jeter un coup d'œil. Ils parlent de la Princesse Lizetta,

dit-il à la Belle, qui est toujours dans la Salle des Châtiments, et qui peste à l'idée de rater ce plaisir.

Rater ce plaisir ! Mais malgré sa peur, la Belle hocha la tête à ces mots, comme s'ils étaient tout à fait naturels. Une onde de calme l'enveloppa, elle entendit son propre cœur et ressentit son corps, comme si elle disposait d'un temps sans limite pour les sonder. Elle éprouva le fourreau des bottes de cuir, le claquement de ses fers à cheval sur les dalles, l'air contre sa nuque, contre son ventre. Et elle se dit : Oui, voilà ce que je suis, aussi ne dois-je pas souhaiter moi non plus de manquer cette occasion. Et pourtant quelque chose se rebelle en mon âme ; pourquoi suis-je rebelle ?

— Oh, je méprise ce misérable Sire Gerhardt, pourquoi est-ce lui qui doit me guider ? demanda, à voix basse, la fille devant elle.

Le valet lui répondit quelque chose qui la fit rire.

— Mais il garde le silence, il savoure chaque instant. Et moi j'aime courir !

Le valet rit d'elle. Elle poursuivit :

— Et qu'est-ce que je vais tirer de tout ça ? une misérable fessée. J'accepterais la fessée si je pouvais seulement trancher mes rênes et courir...

— Vous voulez tout ! s'écria le valet.

— Et vous, que voulez-vous ? Ne me dites pas que vous n'aimez pas me voir zébrée et presque couverte de cloques !

Le valet éclata de rire. Il avait un visage chaleureux, la taille petite, les mains croisées dans le dos, et ses cheveux châtain lui tombaient un peu sur les yeux.

— Ma chère, j'aime tout de vous, reconnut-il. Et il en est de même pour Sire Gerhardt. À présent dites quelque chose pour reconforter la petite ouaille de Léon, elle a si peur.

La fille se retourna et la Belle vit son visage coquin, ses yeux bridés, un peu comme ceux de la Reine, mais plus petits, et dénués de cruauté. Elle sourit de ses petites lèvres rouges et pleines.

— Ne soyez pas effrayée, Belle, la rassura-t-elle, mais vous n'avez nul besoin de mon réconfort. Vous avez le Prince. Je n'ai que Sire Gerhardt.

Une grande vague de rires traversa le jardin. Les musiciens jouaient fort, à grands raclements des cordes de leurs luths, en frappant de leurs tambourins, puis la Belle entendit très distinctement le tonnerre des sabots qui se rapprochait. Un cavalier passa devant les fenêtres à la vitesse d'un boulet sa cape flottant derrière lui et son cheval bridé d'argent et d'or, qui escortaient sa course d'un rai de lumière.

— Oh, enfin, enfin, s'exclama la fille devant la Belle.

D'autres cavaliers surgirent, et ils s'alignaient le long du mur, masquant presque la vue de la Belle sur le jardin. Elle n'osait pas lever les yeux sur eux, ce qu'elle fit pourtant, et elle vit qu'il s'agissait de Dames et de Seigneurs splendides : chacun d'eux tenait les rênes de son cheval de la main gauche et, dans la main droite, un long battoir noir de forme rectangulaire.

— Allons, dans la salle, s'écria Sire Grégoire, et les esclaves qui avaient attendu en longue rangée furent introduits dans la pièce suivante, où ils se tinrent juste en face de la porte voûtée qui donnait sur le jardin.

La Belle découvrait à présent le premier de la file, un jeune Prince, et elle vit ce Seigneur à cheval, sa monture piétinant la boue devant l'arcade.

Léon fit légèrement se déplacer la Belle sur le côté.

— Là, comme cela vous verrez mieux, fit-il.

Et elle vit ce Prince croiser les mains sur la nuque et s'avancer.

Une trompette sonna, cueillant la Belle à froid, et la fit tressaillir. Et un cri s'éleva de la foule massée derrière l'arcade. Le jeune esclave, amené de force à découvert, fut aussitôt accueilli par le battoir de cuir noir du Seigneur à cheval.

Immédiatement, l'esclave se mit à courir.

Le Seigneur à cheval chevauchait à côté de lui, et le son du battoir s'éleva, haut et clair, tandis que le murmure de la foule paraissait se soulever et se muer en une cascade de rires estompés.

La Belle fut atterrée de voir les deux personnages disparaître ensemble sur le chemin. Je ne peux pas faire ça, je ne peux pas, pensa-t-elle. Je ne peux pas me forcer à courir. Je vais tomber. Je vais tomber par terre et m'abriter. Se faire attacher, se faire

ligoter devant tant de monde était bien assez terrible, mais ça, c'est Impossible...

Mais un autre cavalier était déjà en place, et soudain on poussa une jeune Princesse en avant. Le battoir trouva où frapper, la Princesse lâcha un petit cri et, aussitôt, se lança dans une course éperdue sur le Sentier de la Bride abattue, le cavalier à ses trousses, la fessant férocement.

Avant que la Belle eût pu détacher son regard, un autre esclave était sur le point de s'engager, et ses yeux l'embruèrent lorsqu'elle vit au loin une pâle rangée de flambeaux délimitant le chemin qui paraissait remonter vers les arbres et les traverser, au-delà d'une vision sans fin de Dames et de Seigneurs qui festoyaient.

— Allons, la Belle, vous voyez ce qu'il faut faire, et ne pleurez pas. Si vous pleurez, cela n'en sera que plus dur. Vous devez vous mettre dans la disposition d'esprit de courir vite, en tenant vos mains croisées sur votre nuque. Là, croisez-les dès maintenant. Il faut que vous leviez haut les genoux, et évitez de vous contorsionner pour échapper au battoir. Quoi que vous fassiez, il saura vous trouver, mais je vous préviens, peu importe combien de fois je vous le répéterai, vous ne pourrez vous empêcher d'essayer d'y échapper. C'est là le piège, mais quoi qu'il en soit, restez gracieuse.

Un autre esclave courait, et un autre encore. Et de nouveau la jeune fille qui pleurait tout à l'heure fut pendue la tête en bas, se balançant tandis qu'on la fessait.

— La pauvre, fit la Princesse placée devant la Belle. Dans un instant, on va la fesser drôlement fort.

Soudain, il n'y eut plus que trois esclaves devant la Belle et l'arcade.

— Oh, mais je ne peux pas..., s'écria-t-elle à l'adresse de Léon.

— Billevesées, ma chère, suivez le chemin. Il va lentement se dérouler devant vous, vous verrez ses détours bien à l'avance, et ne vous arrêtez que si vous voyez l'esclave devant vous lui-même arrêté. Ici et là, la file des esclaves s'arrête, car lorsqu'ils arrivent devant la Reine, ils doivent recevoir ses louanges ou sa condamnation. Elle se tient sous un grand dais à votre droite,

mais ne jetez aucun regard dans sa direction lorsque vous allongerez le pas, sans quoi le battoir vous prendra à l'improviste.

— Oh, je vous en prie, je vais défaillir, je ne peux pas, je ne peux pas...

— Belle, Belle, fit la jolie Princesse devant elle, contentez-vous de suivre mon exemple.

Et la Belle s'aperçut avec horreur qu'il n'y avait plus personne devant elle que cette fille.

Mais c'est alors que celle qui venait juste de recevoir la fessée fut placée devant elle, et poussée de force devant le battoir qui l'attendait. La fille était comme folle, en sanglots, mais elle se tint mains sur la nuque, et bientôt elle courait aux côtés de son cavalier hilare, un jeune et grand Seigneur qui arma son bras en le levant vers l'arrière, et qui la fessa.

Soudain, un autre cavalier fit son apparition, c'était le vieux Sire Gerhardt, et comme la Belle regardait, en proie à la terreur, la jolie Princesse s'élança pour recevoir les premiers coups et courut à ses côtés, ses genoux décrivant des bonds gracieux. Mais ses plaintes donnaient l'impression que le cheval du Seigneur filait encore plus vite et que le battoir s'abattait, plus lourd et plus impitoyable.

La Belle fut poussée sur le seuil du jardin. Pour la première fois, elle fixa du regard l'immensité de la Cour, les tables déployées sur le pré par dizaines, et aussi celles que l'on distinguait au-delà dans la forêt. Partout, des serviteurs et des esclaves nus. Le jardin était peut-être trois fois plus grand qu'elle ne l'avait cru depuis les fenêtres.

À force de terreur, elle se sentit toute petite, insignifiante. Perdue, tout à coup sans nom et sans âme. Que suis-je, à présent, aurait-elle pu penser, mais elle était incapable de penser. Et comme dans un cauchemar, elle vit tous les visages de ceux qui se tenaient aux tables les plus proches, Dames et Seigneurs, tournés pour assister au Sentier de la Bride abattue, et plus loin sur sa droite elle vit se dessiner la tribune de la Reine, couverte d'un dais et festonnée de guirlandes de fleurs.

Elle haleta, tâchant de reprendre souffle, et lorsqu'elle leva les yeux pour voir la splendide figure à cheval de Dame Juliana,

ses yeux se remplirent de larmes de gratitude à l'idée que c'était elle, quoiqu'elle sût que Dame Juliana la fesserait peut-être encore plus fort pour accomplir son devoir.

Les nattes de la belle Dame étaient tressées du même fil d'argent que le galbe de sa robe. Elle paraissait faite pour la selle d'amazone sur laquelle elle était assise, et le manche de son battoir était attaché par une dragonne à son poignet. Elle souriait.

Elle n'eut pas le temps d'en voir plus, de réfléchir plus longtemps. La Belle courait en avant, sentant le craquement du Sentier de la Bride abattue sous ses fers, le martèlement des sabots à ses côtés.

Et bien qu'elle crût impossible d'endurer pareille dégradation, elle sentit le premier coup claquer sur ses fesses nues. Il possédait tant de force qu'il la déséquilibra et faillit la faire chuter. La douleur mordante irradiait de l'impact de ce coup comme un feu brûlant, et la Belle s'aperçut qu'elle courait droit devant elle.

Le martèlement des sabots l'assourdissait. Et le battoir la saisit encore et encore, la soulevant presque de terre et la poussant droit devant elle. Elle se rendit compte qu'elle pleurait à grand bruit entre ses dents serrées, et ses larmes transformaient en halo les flambeaux qui traçaient clairement le chemin devant elle. Et elle courait, elle courait à toute vitesse en direction des arbres qui clôturaient le pré, sans aucun espoir d'échapper au battoir.

Tout se passait comme Léon l'en avait avertie ; le battoir la rattrapait sans cesse, et chaque fois la surprise était atroce, car vraiment elle tentait de courir plus vite. Elle sentait l'odeur du cheval, et lorsqu'elle ouvrit grands les yeux, cherchant de l'air, elle vit tout autour d'elle ces tables éclairées à la lumière des flambeaux et abondamment garnies. Des Seigneurs et des Dames buvaient, soupaient, riaient, se retournaient pour jeter un œil sur elle peut-être, elle n'en savait rien, elle sanglotait et elle courait pour échapper aux coups, qui tombaient de plus en plus dru.

« Oh, je vous en prie, je vous en prie, Dame Juliana », voulait-elle crier, mais elle n'osait pas demander pitié. Le

chemin tournait, et elle ne le suivit que pour découvrir encore et encore des Nobles de la Cour qui banquetaient et, devant elle, indistincte, les silhouettes de l'autre cavalier et de l'autre esclave qui l'avaient largement distancée.

Sa gorge la brûlait autant que sa chair endolorie.

— Plus vite, la Belle, plus vite, et levez les jambes plus haut, réclamait à grands cris Dame Juliana, couvrant le souffle du vent. Ah oui, c'est mieux, ma chère.

Et puis il y eut une autre onde de douleur, et une autre encore. Le battoir trouva ses cuisses avec une gifle brutale qui la cueillit de bas en haut, et qui lui saisit les fesses.

Bouche grande ouverte, la Belle lâcha un cri qu'elle ne put réprimer, et aussitôt elle entendit ses plaintes vides de mots aussi clairement que les sabots du cheval martelant la cendrée.

Sa gorge se serra, même la plante de ses pieds la brûlait, mais rien ne la faisait tant souffrir que les coups de battoir, forts et rapides.

Dame Juliana paraissait possédée de quelque génie du mal qui rattrapait la Belle sous un angle, puis sous un autre, la soulevant à force de coups, la giflant rudement, à deux ou trois reprises, une série rapide.

Le chemin décrivait encore un tournant, et, loin devant, la Belle vit les murs du château. À présent, on était sur le chemin du retour. On atteindrait bientôt la tribune de la Reine.

La Belle avait l'impression que le souffle l'avait quittée ; cependant, miséricordieuse, Dame Juliana avait ralenti le pas, de même que les cavaliers devant elle. La Belle courut plus lentement, les genoux hauts levés, et elle sentit une grande détente la parcourir. Elle entendait ses propres sanglots étouffés, et les larmes coulaient de sa figure, et pourtant une sensation déroutante la traversa.

En un sens, elle se sentit soudainement calmée. Elle ne comprenait pas pourquoi. Tout à coup, elle n'éprouvait plus de sentiment de rébellion, même si la nécessité de se rebeller la tenaillait. Peut-être était-elle tout simplement épuisée. Mais elle savait qu'elle n'était qu'une esclave nue de la Cour et que l'on pouvait tout lui faire subir. Des centaines de Seigneurs et de Dames lu dévisageaient avec amusement. Ce n'était rien pour

eux, car elle n'était qu'une parmi tant d'autres, et tout ceci avait eu lieu des milliers de fois auparavant, aurait lieu des milliers de fois ultérieurement, et il lui fallait faire de son mieux, faute de quoi elle n'aurait qu'à prendre place, attachée à cette poutre en Salle des Châtiments, à souffrir pour ne divertir personne.

— Levez les genoux, ma précieuse chérie, lui répéta Dame Juliana tandis qu'elle avançait à présent un pas. Et, oh, si seulement vous pouviez voir combien vous êtes exquise, vous vous en êtes acquittée à merveille.

La Belle secoua la tête de côté. Elle sentit à nouveau ses lourdes nattes lui retomber contre les omoplates, et soudain, lorsque le battoir la frappa, elle l'accompagna d'un mouvement plein de langueur. C'était comme si cette étrange relaxation la radoucissait tout entière. Était-ce qu'ils avaient voulu dire lorsqu'ils lui avaient annoncé que la douleur la radoucirait ? Quoi qu'il en soit, elle éprouvait cette relaxation, ce désespoir... était-ce du désespoir ? Elle ne savait pas. En cet instant, elle n'éprouvait aucun sentiment de dignité. Elle se voyait très certainement comme Dame Juliana l'avait vue, et s'enorgueillit presque en l'imaginant, agitant la tête de nouveau, faisant saillir fièrement ses seins.

— C'est cela, ravissant, ravissant, s'écria Dame Juliana.

L'autre cavalier avait disparu. Le cheval se régla sur son pas ; de nouveau, le battoir frappa la Belle avec violence et la conduisit, entre les tables groupées, tandis que la foule allait s'épaississant, que le château se rapprochait, et soudain ils s'étaient arrêtés devant le dais royal.

Dame Juliana fit exécuter une volte à sa monture, et, avec de petites fessées pour la faire avancer, elle amena la Belle à côté d'elle pour attirer l'attention de la Reine.

La Belle ne leva pas les yeux mais elle put discerner les longues guirlandes de fleurs, l'image distante et blanche du dais qui se gonflait doucement sous la brise, et une foule de personnages assis derrière la balustrade festonnée du dais royal.

Elle avait l'impression que son corps était consumé de feu. Elle ne pouvait reprendre son souffle, et puis, un peu plus en hauteur, elle entendait les conversations, la voix pure et glacée de la Reine et d'autres personnages hilares. Sa gorge était à vif,

ses fesses palpitaient de douleur, et voici que Dame Juliana lui murmurait :

— Elle est contente de vous, Belle, alors baissez promptement ma botte et jetez-vous à quatre pattes et baissez le gazon devant le dais royal. Faites-le avec esprit, ma fille.

La Belle obéit sans hésitation, et, comme si de l'eau courante lui lavait le corps, elle ressentit de nouveau cette sérénité. Qu'était-ce ? Du relâchement ? De la résignation ?

Rien ne peut me sauver, songea-t-elle. Tous les bruits qui l'entouraient se fondirent en un vacarme indistinct. Ses fesses lui paraissaient luire de douleur, et elle imagina une grande lumière émanant d'elles.

Puis elle fut de nouveau sur ses pieds, et un autre coup violent l'envoya pleurer dans une sombre cellule du château.

De toute part, des esclaves étaient jetés sur des tonneaux, leurs corps endoloris prestement lavés à l'eau fraîche. La Belle la sentit s'écouler sur sa chair éraflée, avant d'éprouver la douceur de la serviette.

Aussitôt, Léon la fit mettre debout.

— Vous avez plu à la Reine à merveille. Vous teniez une forme magnifique. Vous êtes née pour le Sentier de la Bride abattue.

— Mais le Prince..., chuchota la Belle.

Elle était prise de vertige, et elle eut la vision trompeuse du Prince Alexis.

— Pas cette nuit, pas pour vous, ma jolie, il est très affairé à mille et un divertissements. Et vous devez vous trouver là où vous pouvez servir et vous reposer, car ce sera bien assez de l'épuisement du Sentier de la Bride abattue pour votre nuit de novice.

Il dénoua ses nattes et brossa ses cheveux en cascades. Elle respirait profondément et posément maintenant, et elle inclina le front sur la poitrine de Léon.

— Étais-je gracieuse, vraiment ?

— D'une beauté inestimable, murmura-t-il, et Dame Juliana est profondément amoureuse de vous.

Mais voici qu'il lui ordonnait de se mettre à quatre pattes et de le suivre.

Derechef, elle était dehors dans la nuit, sur l'herbe chaude, avec la foule bruyante autour d'elle. Elle vit les pieds de la table, les jupes ramassées, le remuement des mains dans l'ombre. Il y eut un hurlement de rire tout près et puis elle distingua devant elle une longue table de banquet couverte de friandises, de fruits et de pâtisseries. Deux Princes faisaient le service et on avait dressé à chaque extrémité des piliers décoratifs, avec des esclaves attachées, mains au-dessus de la tête, leurs pieds enchaînés légèrement à l'écart de la base des piliers.

Tandis que la Belle approchait, on emmena l'une d'elles et la Belle fut promptement ligotée à sa place, debout, la tête et les fesses gonflées appuyées au pilier.

Paupières baissées, elle pouvait observer toute la fête autour d'elle, étroitement ligotée, incapable de bouger, mais cela lui était égal. Le pire était passé.

Même lorsqu'un Seigneur qui passait par là s'arrêta pour lui sourire et lui pincer les tétons, elle n'y prit pas garde. Elle vit avec surprise qu'on lui avait retiré les petites clochettes de cuivre. Dans son épuisement, elle ne l'avait pas remarqué.

Léon était toujours à proximité, tout près de sa bouche, et elle était sur le point de lui murmurer une question pour savoir combien de temps on allait la laisser là, quand elle aperçut très distinctement devant elle le Prince Alexis.

Il était aussi beau que dans son souvenir, ses cheveux brun-roux se lovant en boucles contre son élégant visage, ses doux yeux marron fixés sur elle. Ses lèvres s'ouvrirent sur un sourire, alors même qu'il se dirigeait vers la table et qu'il donnait son pichet à remplir à l'un de ceux qui étaient de service.

La Belle le dévisagea du coin de l'œil. Elle vit son sexe dur et gros et la toison luxuriante qui l'entourait. La vision du Page, Félix, qui le suçait, l'emplit d'un désir soudain.

Elle dut soupirer ou remuer car le Prince Alexis, jetant un regard en direction du dais royal qui s'élevait à quelque distance de là, avant de se pencher au-dessus de la table pour rassembler quelques friandises, l'embrassa tout à coup sur l'oreille, se frottant au côté de Léon comme s'il n'était personne.

— Voulez-vous vous tenir, Prince malfaisant, fit Léon, sur un ton qui n'avait rien d'enjoué.

— Je vous verrai demain soir, ma très chère, chuchota le Prince Alexis avec un sourire. Et n'ayez pas peur de la Reine, car je serai avec vous.

La bouche de la Belle trembla, sur le point de crier, mais il était parti, et à présent Léon était revenu tout près de son oreille, et il lui chuchota, s'abritant la bouche de la main :

— Vous verrez la Reine demain soir pendant quelques heures dans ses Appartements.

— Oh non, non..., se lamenta la Belle, secouant la tête d'un côté et de l'autre.

— Ne faites pas la sotte. Tout ceci est excellent. Vous ne pourriez souhaiter mieux, et tout en lui parlant, il lui glissa la main entre les jambes et lui pinça doucement les lèvres.

Elle se sentit plus chaude, là.

— J'étais sous la tente royale pendant votre parcours. La Reine a été impressionnée, quoi qu'elle en eût, poursuivit-il, et le Prince a déclaré que vous aviez toujours fait preuve de cette forme et de ce tempérament. Encore une fois, il a plaidé en votre faveur, afin que la Reine ne censure pas son désir. Il a donc accepté de ne pas vous voir ce soir, et d'avoir une dizaine de Princesses, ou à peu près, qui paradent devant lui...

— Ne m'en dites pas plus ! s'écria doucement la Belle.

— Non, mais ne voyez-vous pas que la Reine a été ensorcelée par vous, et il le savait. Elle vous a regardé avec attention lorsque vous couriez, impatiente de vous voir arriver devant le dais royal. Et c'est elle qui a suggéré que peut-être elle devrait goûter vos charmes pour s'assurer que vous n'êtes ni vaniteuse ni trop gâtée comme elle l'avait supposé. Demain soir après dîner, elle vous recevra dans ses Appartements.

La Belle pleurait doucement, trop égarée pour répondre.

— Mais, la Belle, c'est un grand privilège. Il y a ici des esclaves qui servent durant des années sans avoir jamais été remarqués par la Reine. Vous aurez ainsi une occasion pleine et entière de l'enchanter. Et vous y parviendrez, ma chère, vous y parviendrez, vous ne pourrez y manquer. Et le Prince, pour une fois, s'est montré habile. Il n'a pas arboré son cœur en bandoulière aux yeux de tous.

— Mais que va-t-elle me faire ? geignit la Belle. Et le Prince Alexis, assistera-t-il à tout cela ? Oh, que va-t-elle me faire ?

— Oh, elle fera simplement de vous un objet de jeu, tout naturellement. Et vous veillerez à la satisfaire.

La chambre de la Reine



LA moitié de la nuit s'était écoulée avant que la Reine ne parût. La Belle s'était assoupie, puis éveillée sans cesse, pour se trouver à nouveau enchaînée dans la chambre décorée, comme dans un cauchemar. Elle était liée au mur, les chevilles menottées de cuir, les poignets au-dessus de la tête, les fesses calées contre la pierre froide derrière elle.

Tout d'abord, le contact de la pierre lui avait paru agréable. De temps à autre, elle se tournait pour que l'air soulage son irritation. En fait, ses chairs écorchées étaient pour ainsi dire guéries depuis le supplice de la nuit précédente sur le Sentier de la Bride abattue, mais elle souffrait encore, et elle savait, ce soir, qu'on la destinait à des tourments supplémentaires.

Le moindre de ceux-ci, toutefois, n'était pas sa propre passion. Qu'est-ce que le Prince avait éveillé en elle après une nuit sans assouvissement, pour qu'elle se sente si dévergondée ? Il y avait eu d'abord cette sensation d'étirement entre les jambes qui l'avait sortie de son sommeil dans la Salle des esclaves, et qu'elle ressentait de temps à autre, là, debout, éveillée.

La pièce elle-même était plongée dans la pénombre et dans un calme que rien ne troublait. De grosses chandelles brûlaient par dizaines sur leurs candélabres lourds dorés, et la cire s'écoulait en rigoles entre les nervures d'or. Le lit, avec ses draperies brodées, avait l'air d'une caverne béante.

La Belle ferma les yeux, puis les rouvrit. Et, de nouveau au seuil d'un rêve, elle entendit les lourdes doubles portes s'ouvrir et, soudain, vit la haute et mince silhouette de la Reine prendre corps devant elle.

La Reine s'avança jusqu'au milieu du tapis. Sa robe de velours bleu, fendue sur ses hanches et soulignée d'une ceinture, s'épanouissait légèrement pour venir recouvrir ses pantoufles noires et pointues. Elle observait la Belle de ses yeux en amande noirs et étroits, qui lui donnaient une expression

cruelle, puis elle sourit, ses joues pâles creusées de fossettes, qui, un instant auparavant, avaient paru dures comme porcelaine.

La Belle avait aussitôt baissé les yeux. Pétrifiée, elle observa, à la dérobée, la Reine s'éloigner d'elle et prendre place à une coiffeuse ornementée, dos à un haut miroir.

D'un geste désinvolte, elle signifia leur congé aux Dames qui se tenaient à la porte. Un personnage demeura là, et la Belle, qui avait peur de regarder, était sûre qu'il s'agissait du Prince Alexis.

Ainsi son tourmenteur était venu, songea la Belle. Son cœur battait à ses oreilles, plus un rugissement qu'une pulsation, et elle sentit ses liens l'entraver, la laissant sans recours, incapable de se défendre contre rien ni personne. Ses seins étaient lourds, et l'humidité entre ses jambes la perturbait grandement. La Reine le découvrirait-elle et en userait-elle pour la punir à nouveau ?

Pourtant, mêlée à sa peur, il y avait cette sensation de dénuement qui l'avait gagnée la nuit précédente et qui ne l'avait plus quittée. Elle savait comment elle devait se présenter, elle avait peur, mais elle n'y pouvait rien et elle l'acceptait.

Peut-être était-ce une nouvelle force, cette acceptation. Et elle avait besoin de toute sa force, car elle était seule avec cette femme qui n'éprouvait aucun amour pour elle.

Elle laissa remonter en elle le souvenir de l'amour du Prince, des attouchements affectueux de Dame Juliana, de ses paroles chaleureuses de louange, et même celui des mains caressantes de Léon.

Mais cette fois il s'agissait de la Reine, la Reine grande et puissante qui gouvernait tout et qui n'éprouvait pour elle que froideur et fascination.

Elle frissonna, contre sa volonté. La pulsation entre ses jambes lui parut s'apaiser, avant de croître encore un peu en intensité. À n'en pas douter, la Reine la dévisageait. Or la Reine pouvait la faire souffrir. Et il n'y aurait aucun Prince pour en être témoin, aucune Cour, personne.

Rien que le Prince Alexis.

Elle le voyait à présent, surgi de la pénombre, une silhouette nue, de proportions exquises, sa peau d'or sombre lui donnant l'apparence d'une statue brillante.

— Du vin, demanda la Reine.

Et il s'avança pour la servir.

Il s'agenouilla à côté d'elle, plaça la coupe à deux anses dans ses mains, et, tandis qu'elle buvait, la Belle leva les yeux et vit le Prince Alexis lui sourire, droit dans les yeux.

Elle fut si déroutée qu'elle en lâcha presque un petit halètement. Ses grands yeux marron étaient pleins de cette même expression d'affectueuse douceur qu'il lui avait témoignée la nuit précédente, lorsqu'il était passé près d'elle à la table du banquet. Puis il forma un baiser silencieux de la bouche, avant que la Belle ne détourne le regard, désarmée.

Ressentait-il de l'affection pour elle, une véritable affection, et même du désir, comme le désir qu'elle ressentait pour lui depuis la première fois qu'elle l'avait vu ?

Oh, comme elle languissait soudain de le toucher, de sentir, ne serait-ce qu'un instant, le contact de cette peau soyeuse, de cette poitrine ferme, de ces tétons sombres et rosés. Comme ils étaient délicieux, sur cette poitrine plate, ces petits nodules à l'air si peu masculin, lui donnaient un soupçon de vulnérabilité féminine. Comment la Reine les punissait-elle ? se demanda-t-elle. Étaient-ils toujours crochetés et ornés, comme les siens l'avaient été ?

Ils étaient piquants, ces petits tétons.

Mais la pulsation entre ses jambes lui lança un avertissement, et il lui fallut faire preuve de volonté pour ne pas remuer les hanches.

— Déshabillez-moi, fit la Reine.

Et, à demi cachée derrière les montants du lit presque aussi gros que des mâts, la Belle regarda le Prince Alexis obéir à cet ordre avec adresse et doigté.

Comme elle s'était montrée maladroite deux nuits auparavant, et de quelle patience le Prince avait fait preuve à son égard.

Il se servait de ses mains, mais à peine. Sa première tâche fut, avec les dents, de défaire les agrafes de la robe de la Reine, ce qu'il fit, en la pliant prestement dès qu'elle glissa à ses pieds.

La Belle fut abasourdie de découvrir, sous une fine chemise de dentelle, les seins blancs et pleins de la Reine. Puis le Prince Alexis retira la mante ornée de soie blanche pour dévoiler la chevelure noire de la Reine qui cascadaît librement sur ses épaules.

Il alla déposer ces atours.

Puis il revint pour ôter les pantoufles de la Reine avec ses dents. Il baisa le pied nu avant de s'emparer des souliers et d'aller les ranger, hors de vue ; sur ce, il rapporta une chemise de nuit diaphane, d'une étoffe chatoyante de couleur crème, rehaussée de dentelle blanche. Elle était très gonflée et froncée de milliers de plis.

Lorsque la Reine se leva, le Prince Alexis tira vers le bas la chemise qu'elle portait, et, se dressant de toute sa taille, il enfila la chemise de nuit sur les épaules de la Reine. Elle glissa les bras dans les manches sac aux plis profonds, et le vêtement tomba autour d'elle comme une cloche.

Alors, dos à la Belle, le Prince Alexis, de nouveau à genoux, noua une dizaine de petits rubans blancs qui fermaient la robe sur le devant jusqu'aux pieds, au-dessus du cou-de-pied dénudé de la Reine.

Comme il se penchait pour nouer le dernier, les mains de la Reine jouèrent nonchalamment avec ses cheveux brun-roux, et la Belle se surprit à regarder ses fesses rouges, à l'endroit où on l'avait récemment châtié. Ses cuisses, ses mollets fermes, raidis, tout ceci l'enflamma.

— Tirez les rideaux du lit, fit la Reine. Et amenez-la-moi.

Le pouls de la Belle l'assourdissait. Ses oreilles, sa gorge lui semblaient comprimées. Pourtant, elle entendit le bruit des tapisseries que l'on ouvrait. Elle vit la Reine s'étendre sur le couvre-lit au milieu d'un nid de coussins de soie. La Reine paraissait plus jeune avec ses cheveux libres, et son visage ne portait aucune trace d'âge, tandis qu'elle fixait la Belle du regard. Ces yeux étaient aussi placides que s'ils avaient été peints au vernis sur son visage.

Puis la Belle vit le Prince Alexis devant elle, et fut parcourue d'une onde de plaisir indésirable. Il lui masquait la vision de cette Reine menaçante. Il s'inclina pour lui dénouer les chevilles et elle sentit ses doigts la caresser de propos délibéré. Lorsqu'il se releva devant elle, les mains levées pour lui libérer les poignets, elle huma le parfum de sa chevelure et de sa peau, et il était comme rempli de sève. En dépit de toute la fermeté et de toute la solidité de sa stature, il lui apparut d'une délicatesse piquante, et elle se surprit à le fixer droit dans les yeux. Il sourit et amena ses lèvres contre le front de la Belle. Elles se tinrent là, secrètement pressées contre son front, jusqu'à ce que ses poignets fussent tout à fait libres, et qu'il les tienne.

Puis il la fit se mettre gentiment à genoux et désigna le lit.

— Non, amenez-la-moi simplement, rectifia la Reine.

Le Prince Alexis souleva la Belle et la bascula sur son épaule avec autant de facilité qu'un Page, ou que le Prince lui-même quand il l'avait enlevée au château de son père.

Elle sentit sa chair chaude sous elle, et, ainsi jetée en travers de son dos, elle embrassa hardiment ses fesses endolories.

Puis on l'étendit sur le lit et elle se rendit compte qu'elle se trouvait à côté de la Reine, les yeux levés sur les siens, tandis que la Reine, qui se tenait sur un coude, baissait le regard sur elle.

Le souffle de la Belle se déroba en brefs halètements. La Reine lui parut imposante. Et elle percevait à présent toute sa ressemblance avec le Prince, à ceci près que, comme toujours, la Reine avait un air infiniment plus froid. Pourtant, il y avait dans sa bouche rouge quelque chose que jadis on aurait pu prendre pour de la douceur. Elle avait des cils fournis, un menton ferme, et, quand elle souriait, des fossettes apparaissaient sur ses joues. Son visage était en forme de cœur.

Troublée, la Belle ferma les yeux, se mordant la lèvre si fort qu'elle aurait pu l'entailler.

— Regardez-moi, ordonna la Reine. Je veux voir vos yeux, comme de juste. Je ne veux pas de votre modestie, me comprenez-vous ?

— Oui, Majesté.

Elle se demanda si la Reine pouvait entendre le battement de son cœur. Le lit était d'un doux contact, les coussins étaient doux aussi, et elle se surprit à fixer du regard les seins larges de la Reine, le cercle sombre d'un téton sous la robe, avant de soutenir à nouveau le regard de la souveraine, avec obéissance.

Une onde de choc la traversa de part en part, et se noua au creux de son ventre.

Véritablement, la Reine l'étudiait, très absorbée. Entre ses lèvres, ses dents étaient d'un blanc éclatant et parfait, et ses yeux, bridés, effilés, étaient noirs au centre et ne révélaient rien.

— Asseyez-vous là, Alexis, dit la Reine sans détourner le regard.

Et la Belle le vit prendre place au pied du lit, les bras croisés sur la poitrine, le dos contre le montant du lit.

— Mon petit jouet, fit la Reine à la Belle, dans un souffle. Maintenant, je comprends peut-être pourquoi Dame Juliana est si éprise de vous.

Elle laissa courir sa main sur le visage de la Belle, sur ses joues, sur ses paupières. Elle pinça la bouche de la Belle. Elle lui lissa les cheveux, et puis elle lui gifla les seins, de droite à gauche, encore et encore.

La bouche de la Belle trembla sans émettre aucun son. Elle tint ses mains tranquilles, le long de son corps. La Reine était comme une lumière qui menaçait de l'aveugler.

Rien que d'y songer, étendue là, si près de la Reine, elle serait submergée par la terreur.

La main de la Reine descendit vers son ventre et ses cuisses. Elle pinça la chair de ses cuisses, puis le dos de ses jambes, à hauteur des mollets. Et, malgré elle, partout où on la touchait, la Belle ressentait un fourmillement, comme si cette main détenait un redoutable pouvoir. Tout soudain, elle éprouvait de la haine pour la Reine, plus violente encore que celle qu'elle avait éprouvée pour Dame Juliana.

C'est alors que la Reine se mit à examiner, avec lenteur, les tétons de la Belle. Les doigts de sa main droite tordaient le téton dans un sens, puis dans l'autre, mettant à l'épreuve le tendre cercle de chair qui l'entourait. Le souffle de la Belle se fit inégal,

et elle sentit une moiteur entre ses jambes, comme si on y avait pressé le jus d'un grain de raisin.

La Reine lui paraissait d'une taille surnaturelle, aussi forte qu'un homme, ou bien était-ce qu'il était tout simplement impensable de lutter contre la souveraine ? La Belle s'efforça de retrouver un peu son calme, de repenser à ce qu'elle avait ressenti sur le Sentier de la Bride abattue, mais cela lui échappait. Cette impression était demeurée fragile. À présent, elle avait disparu.

— Regardez-moi, lui enjoignit de nouveau la Reine avec douceur, et la Belle s'aperçut, en levant les yeux, qu'elle pleurait. Écartez les jambes, ordonna la Reine.

La Belle obéit sur-le-champ. Maintenant, elle va voir, se dit la Belle. Ce sera aussi dur que lorsque Sire Grégoire a vu. Et le Prince Alexis va voir lui aussi.

La Reine rit.

— J'ai dit : « écartez les jambes », répéta-t-elle, et elle infligea des gifles féroces et cinglantes aux cuisses de la Belle.

La Belle écarta plus largement les jambes, dans une posture qui la fit se sentir sans grâce. Lorsqu'elle avait eu les genoux enveloppés contre le couvre-lit, elle s'était dit qu'elle ne pourrait supporter cette ignominie. Elle fixa du regard le plafond à caissons du lit au-dessus d'elle et se rendit compte que la Reine lui ouvrait le sexe, comme Léon l'avait fait. La Belle se mordit la lèvre pour réprimer ses cris. Et le Prince Alexis fut témoin de tout cela. Elle se rappela ses baisers, ses sourires. Les lumières de la pièce frémirent, et elle perçut son frisson quand les doigts de la Reine vinrent goûter la moiteur de ce lieu secret si exposé, jouant avec les lèvres du pubis de la Belle, lissant sa toison pubienne, pour finalement se saisir d'une boucle, tirer dessus et la taquiner.

Il lui sembla que la Reine usait de ses deux pouces pour l'ouvrir de force. Elle s'efforça de tenir ses cuisses tranquilles. Elle aurait voulu se lever pour s'enfuir, comme cette misérable Princesse de la Salle d'Apprentissage qui ne pouvait supporter d'être ainsi examinée. Pourtant elle ne protesta pas ; ses geignements étouffés étaient hésitants.

La Reine lui ordonna de se retourner.

Dissimulation bénie, elle put se cacher le visage dans les coussins.

Mais à présent ces mains fraîches et impérieuses jouaient avec ses fesses, les ouvrant, touchant son anus. Oh, je vous en prie, se dit-elle avec désespoir, et elle savait que ses épaules étaient secouées par ses larmes silencieuses. Oh, c'est horrible, horrible !

Avec le Prince, finalement, elle savait ce que l'on désirait.

Sur le Sentier de la Bride abattue, finalement, on lui avait dit ce qu'on désirait. Mais que lui voulait-elle, cette Reine méchante, qu'elle souffre, qu'elle rampe, qu'elle souffre ou qu'elle subisse, tout simplement ? Cette femme la méprisait !

La Reine lui massa les chairs, les aiguillonna, les palpa, comme pour voir si elles avaient du corps, de la douceur, de la souplesse. De la même manière, elle tâta les cuisses de la Belle puis lui écarta si largement les genoux que ses hanches se soulevèrent et elle se sentit ramassée, écartelée sur le couvre-lit, le sexe saillant suspendu en l'air, les fesses scindées en deux d'un geste assuré, au point de la faire ressembler à un fruit mûr.

La main de la Reine était au-dessous de son sexe, comme pour le soupeser, pour palper sa rondeur et ses lèvres charnues, pour les pincer.

— Cambrez le dos, fit la Reine, et levez les fesses, petite chatte, petite chatte en chaleur.

La Belle obéit, ses yeux inondés de larmes honteuses. Elle tremblait violemment en inspirant profondément, et elle sentit que, contre sa volonté, les doigts de la Reine commandaient à sa passion, en exprimant toute la flamme, à la rendre plus brûlante. Comment le nier, les lèvres de la Belle étaient gonflées, ses sucs se répandaient, même si elle se défendait amèrement contre ces sensations.

Elle ne voulait rien *donner* à cette femme mauvaise, à cette sorcière de Reine. Au Prince, elle céderait ; à Sire Grégoire, aux Seigneurs et aux Dames sans nom et sans visage qui l'accablaient de compliments, mais à cette femme qui la méprisait... !

La Reine s'était adossée sur le lit à côté de la Belle, et, vivement, elle la prit dans ses bras, comme une poupée de

chiffon, puis elle la mit à cheval sur ses genoux, le visage détourné du Prince Alexis, les fesses encore exposées à son exploration, forcément.

La Belle lâcha un gémissement, la bouche ouverte, ses seins frottaient contre le couvre-lit, son sexe palpitant contre la cuisse de la Reine. Elle était comme un jouet entre les mains de la Souveraine.

Oui, c'était exactement comme d'être un jouet, sauf qu'elle était vivante, elle respirait, elle souffrait. Elle pouvait imaginer comment elle apparaissait aux yeux du Prince Alexis.

La Reine lui souleva la chevelure. Elle laissa courir un doigt le long du dos de la Belle jusqu'à l'extrémité de sa colonne vertébrale.

— Tous les rituels, s'écria la Reine à voix basse, le Sentier de la Bride abattue, les poteaux dans le jardin, les roues, et puis la Chasse dans le Labyrinthe, et tous ces jeux pleins d'esprit inventés pour mon plaisir, mais est-ce que je connais un esclave avant d'avoir cette intimité avec l'esclave, l'intimité de l'esclave sur mes genoux, prêt au châtement ? Dites-moi, Alexis. La fesserai-je seulement avec la main afin de prolonger notre intimité ? Sentirai-je sa chair brûlante, sa chaleur, en la regardant changer de couleur ? Me servirai-je de mon miroir à monture d'argent, ou d'un battoir choisi parmi la dizaine que je possède, tous excellents pour cet office ? Que préférez-vous, Alexis, quand vous êtes sur mes genoux ? Qu'espérez-vous donc quand vous pleurez ?

— Vous pourriez vous blesser la main en la fessant de la sorte, répondit calmement Alexis. Puis-je vous donner le miroir en argent ?

— Ah, mais vous ne répondez pas à ma question, insista la Reine. Apportez-moi ce miroir. Je ne la fesserai pas avec cet instrument. Bien plutôt, j'examinerai le reflet de son visage dans ce miroir, lorsque je la fesserai.

Dans un halo, la Belle vit le Prince Alexis se rendre à la coiffeuse. Puis il fut là, devant elle, appuyé contre un coussin de soie, ce miroir, incliné de sorte qu'elle pouvait y voir distinctement le visage pâle et lisse de la Reine. Les yeux sombres la terrifièrent. Le sourire de la Reine la terrifia.

Mais je ne lui montrerai rien, songea la Belle avec désespoir, fermant les yeux, des larmes roulant sur ses joues.

— Certes, il y a quelque chose de supérieur dans une fessée donnée main ouverte, estima la Reine, qui massait la Belle de la main gauche posée sur sa nuque.

Elle la glissa sous les seins de la Belle, et, les rapprochant, elle toucha leurs deux tétons de ses longs doigts.

— Ne vous ai-je pas fessé de la main avec autant de force que n'importe quel homme, Alexis ?

— Assurément, Votre Majesté, répondit-il doucement.

Il était de nouveau derrière la Belle. Peut-être avait-il pris sa place contre le montant du lit.

— À présent, croisez les doigts dans le creux des reins et gardez-les comme cela, fit la Reine.

Et elle referma la main sur les fesses de la Belle, exactement comme elle avait refermé l'autre main sur les seins de la Belle.

— Et acceptez les ordres que je vous donne, Princesse.

— Oui, Votre Majesté, répondit la Belle avec effort, mais, plus honteuse encore, elle sentit sa voix se briser en sanglots et elle frémit en essayant de les réprimer.

— Allons, montrez-vous plus sereine, coupa sèchement la Reine.

La Reine commença de la fesser. L'une après l'autre, de grandes fessées bien fermes s'abattirent sur ses fesses, et elle ne put se remémorer si le battoir avait été pire. Elle tâcha de rester calme, de rester tranquille, de ne rien montrer, rien, en se répétant ce mot, mais elle se sentit prise de contorsions.

C'était comme ce que Léon avait décrit du Sentier de la Bride abattue ; vous vous débattez sans cesse comme s'il était possible d'échapper au battoir, de se contorsionner pour s'en écarter. Et soudain elle s'entendit crier, haletante, sous les gifles qui la cinglaient. La main de la Reine lui paraissait énorme, dure, et plus lourde que le battoir. La main se modelait sur ses fesses en les frappant, et elle se rendit compte de son état de folie, des larmes et des cris qui l'envahissaient, et tout ceci sous le regard de la Reine, dans ce miroir maudit. Et pourtant elle ne pouvait se retenir.

L'autre main de la Reine lui pinçait les seins, tirait sur les tétons, un à la fois, les relâchait d'un coup sec, puis les étirait à nouveau, tout en continuant de la fesser encore et encore jusqu'à ce que la Belle sanglote.

Elle aurait préféré n'importe quoi plutôt que cela. Traverser la salle en courant, à la pointe du battoir de Sire Grégoire, le Sentier de la Bride abattue, même le Sentier de la Bride abattue valait mieux, car en un sens on pouvait s'y échapper dans le mouvement, alors qu'ici, il n'y avait que la douleur, que les fesses enflammées, mises à nu pour la Reine qui cherchait à présent de nouveaux endroits de son derrière où frapper, qui lui fessait la fesse gauche, puis la droite, lui couvrait les fesses de claques, qui avaient l'air de gonfler et de palpiter au-delà du supportable.

La Reine doit se fatiguer. La Reine doit cesser, se dit la Belle, mais cette pensée lui avait déjà traversé l'esprit quelques instants auparavant, et pourtant cela continuait, les hanches de la Belle se soulevaient et retombaient, et elle se contorsionna sur le côté pour se voir aussitôt récompensée de coups plus sonores, de coups plus rapides, comme si la Reine se faisait encore plus violente. C'était comme lorsque le Prince l'avait frappée avec sa lanière de cuir. Cela devenait plus frénétique.

La Reine la besognait maintenant tout à fait en bas des fesses, cette partie de son corps que Dame Juliana avait relevée du bout de son battoir, et elle la fessa durement et longuement des deux côtés avant de remonter à nouveau, puis de revenir sur le côté, pour ensuite visiter les cuisses de la Belle et revenir tout en bas.

La Belle serra les dents pour réprimer ses cris. Elle ouvrit les yeux, un long regard plaintif et farouche, pour ne voir dans le miroir que le rude profil de la Reine. Les yeux de la Reine étaient plus étroits, sa bouche tordue, et puis tout à coup elle fixa la Belle à travers le miroir, sans cesser de la punir.

Les mains de la Belle rompirent leur posture aux doigts fermement croisés et cherchèrent à couvrir ses fesses, mais la Reine les écarta aussitôt.

— Vous osez ! chuchota-t-elle, et la Belle les croisa de nouveau fermement, sanglotant dans le couvre-lit tandis que la fessée continuait.

Puis la main de la Reine se posa sur la chair à vif.

On eût dit que ses doigts étaient encore froids, et pourtant ils brûlaient. Et la Belle ne pouvait maîtriser ni son souffle éperdu ni ses larmes, et elle n'ouvrait plus les yeux.

— Vous allez me présenter vos excuses pour cette petite entorse à l'étiquette, annonça la Reine.

— Je..., je..., bredouilla la Belle.

— Je suis désolée, ma Reine.

— Je suis désolée, ma Reine, murmura la Belle, éperdue. Je ne mérite que votre punition, ma Reine.

— Oui, chuchota la Reine. Et vous l'aurez. Ainsi que tout le reste... (La Reine soupira.) Elle était bonne, n'est-ce pas, Prince Alexis ?

— Elle s'est fort bien conduite, Votre Majesté, à mon avis, mais j'attends votre jugement.

La Reine rit.

Elle fit lever la Belle en la rudoyant.

— Tournez-vous et asseyez-vous sur mes genoux. La Belle était abasourdie. Elle obéit sur-le-champ et se retrouva face au Prince Alexis. Mais à cet instant-là, il ne lui prêtait pas attention. Sous le choc, douloureuse, elle était assise, frissonnante, sur les cuisses de la Reine, la soie fraîche de la robe royale sous ses fesses brûlantes, bercée par le bras gauche de la Reine.

La main droite de Sa Majesté examina ses tétons, et la Belle abaissa le regard, pour découvrir, à travers ses larmes, ces doigts pâles qui tiraient à nouveau sur les bouts de ses seins.

— Je n'avais pas pensé vous trouver si obéissante, dit la Reine, pressant la Belle contre ses seins imposants, la taille de la Belle contre son ventre lisse.

La Belle se sentait minuscule et désemparée, comme si elle n'était rien entre les bras de cette femme, rien qu'une petite chose, un enfant peut-être, non, même pas un enfant.

La voix de la Reine se fit caressante.

— Vous êtes tendre, aussi tendre que me l'avait annoncé Dame Juliana, lui souffla-t-elle doucement à l'oreille.

La Belle se mordit la lèvre.

— Votre Majesté, chuchota-t-elle, mais elle ne savait que dire.

— Mon fils vous a bien entraînée, et vous faites preuve d'une grande sensibilité.

La main de la Reine plongea entre les jambes de la Belle et tâta son sexe qui jamais n'était redevenu ni froid ni sec, même au moment des pires fessées, et la Belle ferma les yeux.

— Ah, allons, pourquoi avez-vous peur de ma main quand elle vous touche si délicatement ?

Et la Reine se baissa et baisa les larmes de la Belle, les goûtant sur ses joues et sur ses paupières.

— Sucre et sel, fit-elle.

La Belle éclata en sanglots. La main entre ses jambes massait la partie la plus humide de sa personne, et elle savait sa figure toute rouge, douleur et plaisir mêlés. Elle était subjuguée.

Sa tête retomba en arrière contre l'épaule de la Reine, sa bouche se relâcha, elle sentit que la Reine lui baisait la gorge, et elle murmura des paroles étranges qui n'étaient pas des paroles adressées à la Reine, mais une sorte de plainte.

— Pauvre petite esclave, fit la Reine, pauvre petite esclave obéissante. Je voulais te renvoyer chez toi pour me défaire de toi, pour défaire mon fils de cette passion pour toi, mon fils qui est à présent sous l'enchantement, comme tu l'étais toi-même naguère, sous l'envoûtement de celle qu'il a délivrée de l'envoûtement, comme si toute la vie n'était qu'une suite d'enchantements. Mais tu es d'un caractère aussi parfait qu'il me l'avait annoncé, aussi parfait que celui d'esclaves plus aguerris, et pourtant il y a en toi plus de fraîcheur, plus de douceur.

La Belle haletait, alors que le plaisir qui sourdait entre ses jambes se répandait en elle, et montait encore et encore. Ses seins gonflés semblaient sur le point d'éclater, et ses fesses, comme toujours, lancinantes au point qu'elle sentait chaque millimètre de sa chair impitoyablement mise à vif.

— Allons, dites-moi, vous ai-je fessée si fort que cela ?

Elle prit la Belle par le menton et lui fit tourner la tête, qu'elle la regarde dans les yeux. Ils étaient grands, noirs et impénétrables. Ses cils étaient incurvés, et on eût dit ses prunelles enchâssées dans une grande enveloppe de verre, tant elles étaient profondes et brillantes.

— Eh bien, répondez-moi, insista la Reine d'un mouvement de ses lèvres rouges, et elle introduisit un doigt dans la bouche de la Belle pour lui retrousser la lèvre supérieure. Répondez-moi.

— C'était... fort... fort, ma Reine..., fit humblement la Belle.

— Certes, oui, peut-être pour ces petites fesses toutes tendres. Mais votre innocence fait sourire le Prince Alexis.

La Belle se retourna comme si on l'en avait priée, mais quand elle croisa le regard du Prince Alexis, elle ne le vit pas sourire. Bien plutôt, il la regardait tout simplement avec une expression des plus étranges. Ce regard était à la fois distant et aimant. Puis il regarda la Reine, sans hâte et sans crainte, et laissa ses lèvres s'élargir en un sourire, ainsi qu'elle semblait le désirer.

Sur ce, la Reine avait de nouveau fait basculer en arrière la tête de la Belle. Elle l'embrassait. Sa chevelure ondulante, imprégnée de parfum, retombait en cascade autour d'elle et, pour la première fois, la Belle sentit la peau blanche et veloutée du visage royal, et les seins royaux qui se pressaient contre elle.

Les hanches de la Belle s'avancèrent, elle se mit à haleter, mais juste avant, cette sensation de pénétration dans son sexe humide et palpitant eut raison d'elle. La Reine la repoussa tout à coup et recula, souriante.

Elle se saisit des cuisses de la Belle. Les jambes de la Belle étaient ouvertes. Et son petit sexe affamé aurait voulu, pour tout l'or du monde, que ses jambes se referment étroitement sur lui.

Le plaisir déclina légèrement, replongé comme il l'était dans la grande cadence du désir.

La Belle gémit, les sourcils noués en un froncement, et la Reine l'écarta d'un coup, lui giflant le visage si violemment que la Belle cria sans pouvoir se retenir.

— Ma Reine, elle est si jeune et si tendre, intervint le Prince Alexis.

— Ne poussez pas ma patience à bout, répliqua la Reine.

La Belle gisait sur le lit, le visage enfoui, et elle pleurait.

— Sonnez plutôt Félix pour qu’il nous amène Dame Juliana.

Je sais combien ma petite esclave est jeune et tendre, et tout ce qu’elle doit apprendre, et qu’elle doit être punie pour sa petite désobéissance. Mais cela ne me concerne pas. J’attendrai d’en savoir plus à son sujet, sur son esprit, sur les efforts qu’elle fait pour nous plaire, et... bien, j’ai promis à Dame Juliana.

Peu importait que la Belle pleurât si fort, elles poursuivraient comme si de rien n’était, et le Prince Alexis ne pouvait les en empêcher. La Belle entendit Félix entrer, elle entendit la Reine déambuler dans la pièce, et enfin, couvrant le flot silencieux et régulier des larmes de la Belle, la Reine fit :

— Descendez du lit, et préparez-vous à saluer Dame Juliana.

Dame Juliana dans la chambre de la Reine



DAME Juliana entra dans la chambre comme elle était entrée dans la Salle des Châtiments, le pas sautillant et léger, le visage rond empreint de grâce et d'animation. Elle portait une robe couleur de rose, avec des roses roses piquées d'un ruban rose dans ses longues nattes épaisses.

Elle avait l'air trop lumineuse et pleine de gaieté pour cette chambre vaste et sombre, où les flambeaux jetaient de longues ombres inégales sur le haut plafond en arcades. La Reine était assise dans un coin, sur un grand fauteuil qui ressemblait à un trône, le pied posé sur un coussin de velours vert rebondi. Ses bras reposaient sur le fauteuil, et elle sourit à peine quand Dame Juliana s'inclina devant elle. Le Prince Alexis, assis sur ses talons aux pieds de la Reine, baisa très courtoisement les pantoufles de Dame Juliana.

La Belle s'agenouilla au centre du tapis à fleurs, toujours très bouleversée et le visage maculé de larmes, et dès que Dame Juliana s'approcha d'elle, elle baisa ses pantoufles, comme Alexis, simplement peut-être avec un peu plus de ferveur.

La Belle fut surprise de sa réaction face à Dame Juliana. Entendre prononcer le nom de cette dame l'avait atterrée, et voici qu'elle lui souhaitait la bienvenue. Elle éprouvait quelque affinité envers elle. Après tout, Dame Juliana avait comblé la Belle de ses attentions affectueuses. Elle sentait Dame Juliana de son côté, quoiqu'elle serait sans doute punie par elle. Sur le Sentier de la Bride abattue, le battoir de Dame Juliana s'était montré trop diligent envers la Belle pour qu'elle nourrit le moindre doute à ce sujet. Et pourtant le la percevait presque comme une amie d'enfance, fiable et forte, venue l'embrasser.

Dame Juliana la dévisagea, rayonnante.

— Ah, Belle, douce Belle, la Reine est-elle satisfaite ?

Et comme elle caressait la chevelure de la Belle et la faisait reculer pour qu'elle s'asseoie sur les talons, Dame Juliana eut pour la Reine un regard courtois.

— Elle est tout ce que vous avez dit qu'elle serait. Mais je voudrais mieux la connaître pour en juger convenablement. Usez de votre imagination, ma belle. Agissez comme il vous plaira, pour moi.

Aussitôt, Dame Juliana fit un geste en direction du Page. Celui-ci ouvrit la porte pour faire entrer un autre jeune homme qui portait un grand panier de fleurs rempli de roses roses.

Dame Juliana prit le panier pour le poser sur son bras, et les deux Pages se retirèrent dans l'ombre. Ils se tenaient aussi impassibles que des gardes, et la Belle s'étonna d'attacher si peu d'importance à leur présence. Pour l'attention qu'elle leur prêtait, il aurait aussi bien pu y en avoir tout un rang. Cela ne comptait pas.

— Levez les yeux, ma précieuse, vos yeux si bleus et si beaux, dit Dame Juliana, et voyez ce que j'ai préparé pour amuser la Reine, que vous puissiez faire plus encore étalage de votre beauté. (Elle leva une rose à la queue assez courte, guère plus de vingt centimètres.) Pas d'épines, ma petite, et je vous montre ceci pour que vous ne redoutiez que ce que vous devez redouter, sans impair ni négligence.

La Belle contempla le panier chargé de fleurs si soigneusement préparées.

La Reine partit d'un joyeux éclat de rire et s'enfonça dans son fauteuil.

— Du vin, Alexis, fit-elle, un vin doux, car cette chambre n'est imprégnée que de douceur.

Dame Juliana eut un rire léger, comme si c'était là un merveilleux compliment, et elle dansa à travers la pièce, faisant tournoyer ses jupons roses, ses nattes battant l'air.

La Belle la regarda avec étonnement, la vue encore troublée de larmes, et la jeune femme lui parut, à l'instar de la Reine, immense et puissante. Elle tournait son visage souriant vers la Belle, comme une lumière. Et les flambeaux lançaient des éclairs sur la broche d'un rouge profond qu'elle portait à la gorge, et sur les pierreries artistement brodées dans sa lourde

ceinture. Ses pantoufles de satin rose avaient des talons d'argent et elle dansait devant la Belle et lui baisait amoureusement la tête.

— Mais vous avez l'air si désespérée, voilà qui n'est pas bon. Allons, à genoux, croisez les bras dans le dos pour nous montrer vos seins exquis, c'est cela, et cambrez donc le dos de façon plus avenante. Ses cheveux, Félix, brossez-les.

Et comme les Pages obéissaient avec diligence, démêlant doucement les longues mèches de la Belle dans son dos, la Belle vit Dame Juliana retirer d'un coffre, tout près de là, un long battoir ovale.

Il était presque semblable à celui du Sentier de la Bride abattue, sans être ni aussi gros ni aussi lourd. En fait, il était si flexible que Dame Juliana, posant son panier de fleurs, le fit vibrer rien qu'en appuyant sur le bout avec le pouce. Il était blanc, lisse, et souple.

Il va me brûler, comprit la Belle, mais il ne me fera pas aussi mal que la main de la Reine, et il ne me fera pas le mal que m'a fait cet autre instrument sur le Sentier de la Bride abattue, et pourtant elle se rendit compte que ses fesses étaient si profondément marquées que le moindre coup, si léger fût-il, instillerait un peu de douleur en elle.

Dame Juliana, qui riait et chuchotait avec la Reine avec ses manières de fillette, se retourna quand Félix en eut terminé. À genoux, la Belle attendait.

— Et ainsi donc notre gracieuse Souveraine vous a fessée sur ses genoux, n'est-ce pas ? Et vous avez eu le Sentier de la Bride abattue, et vous avez appris à ce que l'on s'occupe de vous. Et puis vous avez eu droit au caractère et aux requêtes de votre Seigneur et Maître, avec de temps en temps un peu de gifle ordinaire de la main de votre valet ou de Sire Grégoire.

Mon valet ne m'a jamais giflée, songea la Belle, froissée, mais elle se contenta de répliquer :

— Oui, ma Dame, comme il était attendu.

— Mais à présent vous allez apprendre un peu de vraie discipline, car au petit jeu que je vous prépare, votre volonté de faire plaisir va se trouver affreusement mise à l'épreuve. Et ne croyez pas que vous n'en tirerez aucun profit. Allons... (Elle

sortit une poignée de roses du panier.) Je vais éparpiller ces roses dans la pièce, et vous savez ce que vous allez faire, ma précieuse fille, vous allez courir très vite pour les prendre, l'une après l'autre, entre vos dents et les déposer, l'une après l'autre, sur les genoux de votre Souveraine. Et chaque fois qu'elle en aura terminé avec vous, vous irez en chercher une autre, et une autre, et encore une autre. Et vous ferez aussi vite que vous le pourrez, et savez-vous pourquoi, parce qu'on vous l'ordonne, et vous serez punie d'importance si vous ne courez pas pour obéir comme nous vous l'ordonnons.

Elle haussa les sourcils, souriant à la Belle.

— Oui, ma Dame, acquiesça la Belle, incapable de réfléchir, bien que la pensée d'avoir à se hâter d'obéir fit résonner en elle une note d'appréhension, étrange et nouvelle.

Sa gaucherie. Elle la redoutait. Sur le Sentier de la Bride abattue, elle s'était montrée tellement gauche dans sa course si rapide, si essoufflée... Oh, mais elle ne devait réfléchir à rien, sauf à ce qu'elle allait devoir accomplir dans un instant.

— À quatre pattes, naturellement, ma fille, et montrez-vous très très rapide !

Dame Juliana dispersa aussitôt les petits boutons de roses roses aux queues ornées d'embouts de cire.

La Belle s'inclina en avant et saisit entre ses dents la rose la plus proche, quand elle aperçut Dame Juliana juste derrière elle. Le manche du battoir ovale était si long que Dame Juliana n'eut même pas à se pencher pour fesser la Belle qui, projetée en avant, lâcha la fleur.

— Ramassez-la tout de suite ! s'écria Dame Juliana, et les lèvres de la Belle durent se frotter au tapis avant de pouvoir s'en saisir.

L'instrument s'abattit avec un sifflement effrayant, giflant ses zébrures endolories tandis qu'elle se précipitait à quatre pattes vers la Reine, et Dame Juliana put placer sept ou huit coups de battoir avant que la Belle, obéissante, eût déposé la fleur sur les genoux de la Reine.

— Maintenant retournez-vous, tout de suite, commanda la Dame, et repartez.

Mais alors que la Belle courait chercher une autre fleur, elle s'était déjà remise à la fesser avec acharnement. Aussitôt qu'elle l'eut prise entre les lèvres, elle courut à la Reine, mais les coups la suivirent. Et la Belle voulut implorer un peu de patience, alors qu'elle allait en chercher une autre.

Elle en recueillit une quatrième, une cinquième, une sixième, les déposant une à une sur les genoux de la Reine, sans échappatoire ni devant le battoir, qui se faisait insistant, ni devant la voix de Dame Juliana, qui la houspillait avec colère.

— Pressons, ma fille, pressons, prenez ça entre vos lèvres et revenez.

Il lui semblait que sa jupe rose virevoltait en tous sens devant ses yeux, et la Belle était environnée des éclairs de ses menues pantoufles à talons d'argent. La laine rêche du tapis brûlait les genoux de la Belle, et elle partait à la quête des fleurs sans ménager non souffle, et elle voyait des petites roses partout.

Peu importait qu'elle haletât, peu importaient son visage et ses membres moites, elle ne pouvait rayer de son esprit la pensée de ce qu'elle faisait. Elle se voyait les fesses zébrées de blanc, les cuisses écarlates, et les seins ballottés entre ses bras dans ses va-et-vient par terre, à la course, comme un pitoyable animal. Nulle miséricorde pour elle, et, le pire, c'était qu'elle ne pouvait complaire à Dame Juliana, Dame Juliana la harcelait, et même lui décochait maintenant des coups de pied du bout de sa pantoufle. Les cris de la Belle étaient des plaintes sans paroles, mais le ton de Dame Juliana était à la colère, à l'insatisfaction.

Il était terrible d'être frappée par une telle colère.

— Vite ! M'entendez-vous ! tonnait Dame Juliana, presque avec mépris, fessant la Belle toujours plus fort, avec maintenant de petites inflexions d'impatience.

Quand elle se baissait pour obéir, les tétons de la Belle frottaient le tapis, et elle ressentit un choc lorsque le bout de la pantoufle de Dame Juliana vint contre son pubis. Elle émit un cri de surprise et se précipita vers la Reine, une rose entre les dents, tandis qu'il lui semblait percevoir tout autour d'elle les rires muets des Pages et le rire plus sonore de la Reine. Mais Dame Juliana avait à nouveau trouvé le chemin de ce petit lieu

si tendre, forçant le passage de sa longue pantoufle de satin dans le vagin de la Belle.

Soudain, comme la Belle se retournait pour voir encore plus de roses éparpillées autour d'elle, ses sanglots se changèrent en cris étouffés et elle se tourna vers Dame Juliana alors même que le battoir lui fessait les cuisses et les mollets, et elle baisa et baisa encore les pantoufles de satin rose.

— Qu'y a-t-il ? lança Dame Juliana avec une expression véritablement outragée. Vous osez implorer ma miséricorde devant la Reine ? Mauvaise, mauvaise fille !

Elle claqua les fesses de la Belle, la saisit par les cheveux de la main gauche pour la faire se lever, lui fit basculer la tête en arrière, et la Belle dut écarter grands les genoux pour conserver l'équilibre.

Les sanglots de la Belle, bouche ouverte, étaient étouffés et traversés de soubresauts. Elle vit le battoir que l'on passait à un Page, qui, en échange, tendit aussitôt à Dame Juliana une lourde et large ceinture de cuir.

La ceinture infligea aux fesses de la Belle une rossée qui résonna. Elle la frappa encore.

— Prenez une autre rose, et encore une autre, deux, trois, quatre, dans votre bouche, tout de suite, et donnez-les à votre Reine, immédiatement !

La Belle courut pour obéir, et, l'espace d'un instant, il lui sembla que toute perception l'avait quittée. Elle avait une envie folle d'obéir, pour tenir en respect la colère de Dame Juliana. La colère de cette dernière était plus brûlante, plus frénétique qu'aux pires moments du Sentier de la Bride abattue, et comme elle s'en retournait pour ramasser encore d'autres petites roses, elle sentit la Reine s'emparer de son visage à deux mains et le lui maintenir immobile afin que Dame Juliana puisse la frapper.

Cela ne comptait pas. Elle ne savait guère complaire. Elle méritait d'être battue. Elle frissonnait sous chaque coup de lanière, et même, inondée de larmes, elle leva les fesses pour recevoir son châtiment.

Mais la Reine n'était toujours pas satisfaite, et elle fit se retourner la Belle, lui agrippant les cheveux de la main, pour lui tirer la tête en arrière, tandis que Dame Juliana lui giflait les

seins et le ventre, faisant en sorte que cette large lanière de cuir lui lèche le pubis.

La Reine tenait fermement la chevelure de la Belle.

— Ouvrez les jambes ! ordonna Dame Juliana.

— Ooooooh..., sanglota la Belle à voix haute, mais elle obéit, et elle avança les hanches en un geste de désespoir pour recevoir le châtiment de la colère.

Il lui fallait complaire à Dame Juliana, elle devait lui montrer qu'elle avait fait un effort. Ses sanglots se firent rauques et désespérés.

Et la lanière de cuir lui frappait les lèvres du pubis, encore et encore, et elle ne savait ce qui était pire, la petite secousse de la douleur, ou le viol de son intimité.

Sa tête était retenue si fort en arrière qu'elle reposait désormais sur les genoux de la Reine, et elle sentit ses propres sanglots remonter de sa poitrine et franchir ses lèvres presque avec langueur.

Je suis sans défense, je ne suis rien, se surprit-elle à penser, comme sur le Sentier de la Bride abattue au moment de son plus grand épuisement. La ceinture lui léchait le sein. Elle aurait pu en supporter bien plus, et il ne lui vint pas même à l'esprit de lever les bras, quoique son pubis fût inondée d'une chaude douleur. Ses sanglots lui furent un délicieux soulagement.

Elle était sans force, près de flancher. La main de la Reine lui caressa le menton, et puis elle se rendit compte que Dame Juliana s'était jetée à ses pieds dans un froufrou de soierie rose, lui baisant la gorge et les épaules.

— Là, là, dit la reine, ma vaillante petite esclave...

— Là, là, ma fille, ma vertueuse, jolie fille, fit aussitôt Dame Juliana, comme si le mot de la Reine venait de l'y autoriser.

Les coups avaient cessé. Les pleurs de la Belle emplissaient la chambre.

— Vous avez été très gentille, très gentille, vous vous êtes donné du mal, et vous avez fait tant d'efforts pour vous montrer gracieuse.

La Reine fit avancer la Belle jusque dans les bras de Dame Juliana, et Dame Juliana se leva, relevant la Belle avec elle dans

son étreinte, ses mains posées sur les fesses enflammées de la Belle.

Les bras de Dame Juliana étaient doux et ses lèvres taquinèrent la Belle, lui dispensant des caresses, et la Belle sentit le contact de ses seins contre les seins gonflés de Dame Juliana, puis elle eut la sensation de perdre toute conscience de son propre poids, de son équilibre.

— Oh, douce petite Belle, ma Belle, vous êtes si bonne, si bonne, lui chuchota Dame Juliana.

Et ses lèvres ouvrirent les lèvres de la Belle, et sa langue visita l'intérieur de sa bouche tandis que ses doigts s'enfonçaient dans ses fesses. Le sexe humide de la Belle était tout contre la robe de Dame Juliana, et elle sentit le dur mont de Vénus de son sexe.

— Beauté bénie, oh, vous m'aimez, n'est-ce pas, je vous aime tendrement.

La Belle ne put se retenir de passer ses bras autour du cou de Dame Juliana. Elle sentit le picotement de ses nattes blondes, mais la peau de Dame Juliana était pleine et douce, et ses lèvres fermes et soyeuses.

Ses lèvres suçaient la bouche de la Belle, ses lèvres pleines, et les dents de Dame Juliana mordillaient ici et là comme pour goûter la Belle.

Puis la Belle plongea ses yeux dans ceux de Dame Juliana, si grands et innocents, et pleins de tendre attention. La Belle gémit et posa la joue contre la joue de Dame Juliana.

— C'est assez, les interrompit froidement la Reine.

Tout doucement, la Belle se sentit libérée. On l'avait forcée à se mettre à terre, et elle s'était laissée glisser avec langueur, jusqu'à se retrouver assise, sur les talons, les jambes légèrement écartées, et son sexe n'était plus que désir et douleur.

Elle inclina la tête. Elle craignait par-dessus tout de perdre la maîtrise de ce plaisir qui montait en elle. Elle allait rougir, haleter, prise de contorsions, incapable de rien déguiser à ceux qui étaient là devant elle. Aussi elle écarta les jambes, son pubis s'ouvrant et se fermant comme une petite bouche languissante de plaisir.

Elle n'y prêtait pas garde. Elle savait qu'on ne lui laisserait aucun répit.

C'était assez que de sentir la laine rêche du tapis contre ses fesses qui la démangeaient, la cuisaient, et toute sa vie ne semblait plus être qu'une variation de douleur et de plaisir. Ses seins lui paraissaient comme lestés de poids, elle laissa retomber sa tête de côté, et elle fut parcourue d'une grande vague qui la délassa. Que pourraient-ils lui faire de plus avec leurs jeux, cela n'importait guère. Fais-le, se dit-elle, et ses yeux se brouillèrent de larmes, aveuglés par le flambeau devant elle.

Elle leva les yeux.

Dame Juliana et la Reine se tenaient côte à côte, le bras de la Reine autour de l'épaule de Dame Juliana. Et toutes deux observaient la Belle, tandis que Dame Juliana dénouait ses cheveux, et que les petits boutons de rose roulaient à ses pieds, mais elle les négligea.

Cet instant parut se prolonger une éternité.

La Belle se dressa de nouveau sur ses genoux. Elle avança silencieusement. Elle s'inclina avec grande délicatesse et ramassa l'un des petits boutons de rose entre ses dents, puis elle leva la tête en offrande.

Elle sentit qu'on lui prenait cette rose. Puis les doux baisers frais des deux femmes.

— Excellent, ma chère, approuva la Reine avec, pour la première fois, un véritable accent d'affection.

La Belle pressa ses lèvres contre leurs pantoufles.

À travers le voile de sa somnolence, elle entendit la Reine ordonner que les Pages l'emmènent et l'enchaînent au mur du boudoir voisin jusqu'au matin.

— Écartez-la, écartez-la bien, fit la Reine.

Et la Belle sut, toute pleine d'un doux désespoir, que son désir ne la quitterait pas de longtemps.

Avec le Prince Alexis



LA Reine dormait sûrement. Peut-être Dame Juliana dormait-elle dans ses bras. Tout le château dormait, et, au-delà, les villages et les bourgs, les paysans dans leurs chaumières et leurs masures.

Par la haute fenêtre étroite du boudoir, il tombait du ciel une lumière blanche et lunaire sur le mur où la Belle était enchaînée, chevilles bien écartées, les poignets également écartés au-dessus d'elle. Elle se tenait la tête reposée sur le côté, fixant la longue rangée de robes magnifiques, de manteaux sur leurs cintres, les bandeaux d'or et de broderie, les magnifiques chaînes d'ornement, et des monceaux de pantoufles ravissantes.

Et voici qu'elle se trouvait parmi ces choses comme si elle était elle aussi un ornement, une possession, gardée parmi d'autres possessions.

Elle soupira, et se frotta délibérément le derrière contre le mur de pierre, comme si elle désirait en un sens le punir plus encore, si bien que, après quelques instants, elle se sentit soulagée de suspendre ce geste.

Son sexe ne cessait pas de palpiter. Il était poisseux de sa propre moiteur. La pauvre Princesse Lizetta, dans la Salle des Châtiments, souffrait-elle plus que cela ? Au moins n'était-elle pas seule dans le noir, et tout à coup, même ceux qui devaient la frôler, la railler, la taquiner, caresser son sexe gonflé, parurent à la Belle une compagnie désirable. Elle tendait les hanches, les remuait. Cela ne lui était guère agréable, et elle ne comprenait pas pourquoi elle éprouvait ce besoin, alors que peu de temps auparavant la douleur avait été si forte qu'elle en avait baisé les pantoufles de Dame Juliana. Elle rougit en songeant aux paroles de colère de Dame Juliana, à ces fessées pleines de reproches qui, en un sens, la blessaient plus que les autres.

Et comme les Pages avaient dû se rire d'elle : au petit jeu de la cueillette des roses, une dizaine de Princesses s'étaient probablement montrées plus habiles.

Mais pourquoi, pourquoi la Belle à la fin avait-elle ramassé le dernier bouton de rose, et pourquoi avait-elle senti ses seins se gonfler de chaleur quand Dame Juliana le lui avait pris entre les lèvres ? À cet instant, il avait semblé à la Belle que ses tétons étaient de cruels petits capuchons qui empêchaient le plaisir de s'épancher librement en elle. Étrange pensée. Ils lui semblaient désormais trop étroits pour elle, ses tétons, et son sexe béant était affamé, sa moiteur lui dégouлина à l'intérieur des cuisses, et lorsqu'elle songea au sourire du Prince Alexis, aux yeux marron de Dame Juliana, au beau visage du Prince, et même à la Reine, oui, même aux lèvres rouges de la Reine, elle se sentit brûlante, au supplice.

Le sexe du Prince Alexis était fort et sombre, comme tout chez lui, et ses tétons étaient d'un rose foncé, très foncé.

Elle secoua la tête, la fit rouler contre le mur. Mais pourquoi avait-elle ramassé cette rose, pour l'offrir à la jolie Dame Juliana ?

Elle figea son regard devant elle, dans le noir, et elle perçut un craquement tout près, qu'elle crut avoir imaginé.

Mais dans la pénombre du mur voisin, un rai de lumière darda et s'élargit. On avait ouvert la porte, et le Prince Alexis se glissa dans le boudoir. Délié, libre, il se tenait devant elle, et, très doucement, il referma la porte sur lui. La Belle retint son souffle.

Il ne fit pas un geste, comme s'il devait s'accoutumer à la lumière, et puis aussitôt il s'avança et délivra les poignets et les chevilles de la Belle.

Elle tremblait. Puis ses bras s'enlacèrent autour de lui. Il la tenait contre sa poitrine, son organe raide aiguillonnant ses cuisses, elle sentit la peau soyeuse de son visage, et sa bouche s'ouvrit à la sienne, ferme, oui, pour la savourer.

— Belle...

Il lâcha un profond soupir et elle sut qu'il souriait. Sa main s'éleva pour toucher ses cils. Dans la lumière de la lune, elle vit se dessiner les facettes de son visage, et ses dents blanches. Elle

le toucha partout, avidement, désespérément. Puis elle descendit le long de son corps avec des baisers sonores.

— Attendez, attendez, ma belle, j'en ai envie tout autant que vous, chuchota-t-il.

Mais elle ne pouvait retirer ses mains de ses épaules, de son cou, de sa peau de satin.

— Venez avec moi, fit-il, et bien qu'il lui fallût fournir un grand effort pour se détacher d'elle, il ouvrit une autre porte et la mena par un long passage bas de plafond.

La lune pénétrait par les fenêtres, guère plus que d'étroites meurtrières percées dans le mur, puis il marqua un temps d'arrêt devant l'une des nombreuses et lourdes portes, et elle sentit que l'on descendait un escalier en colimaçon.

La Belle commençait d'avoir peur.

— Mais où allons-nous ? Nous allons être pris, et que va-t-il nous arriver ? chuchota-t-elle.

Il avait ouvert une porte et l'avait fait entrer dans une petite chambre.

Une petite fenêtre carrée leur dispensait sa lumière, et la Belle vit un lourd matelas de paille recouvert d'une couverture blanche. Une robe de serviteur était suspendue à un crochet, mais tout ici était négligé, comme si la pièce avait été oubliée depuis longtemps.

Alexis ferma la porte au verrou. Personne ne pourrait l'ouvrir.

— Je pensais que vous aviez l'intention de vous échapper, soupira la Belle avec soulagement. Mais vont-ils nous trouver ici ?

Alexis la regardait, la lune donnant en plein sur son visage, et ses yeux étaient habités d'une étrange sérénité.

— La Reine dort toutes les nuits de sa vie jusqu'au petit jour. Félix a pris congé. Si je suis au pied de son lit à l'aube, nous ne serons pas découverts. Mais il y a toujours un risque, et alors nous serions punis.

— Oh, je m'en moque, je m'en moque, dit la Belle comme folle.

— Et moi aussi, dit-il et sa bouche s'enfouit dans le cou de la Belle, tandis que la Belle nouait ses bras autour de lui.

Aussitôt, ils furent sur le lit de paille, contre la douce couverture. La Belle sentit contre ses fesses le picotement de la paille, mais ce n'était rien, comparé aux baisers humides et vigoureux d'Alexis. Elle pressa ses seins contre sa poitrine, enveloppa ses hanches de ses bras et se tendit contre lui.

Tous les tourments et les agacements de la nuit l'avaient rendue folle. Puis il plongea en elle ce sexe large qu'elle avait désiré dès la première fois qu'elle l'avait vu. Ses poussées étaient brutales, fortes, comme s'il était lui aussi submergé par une passion réprimée. Son sexe douloureux était rempli, ses tétons menus palpitaient, et elle secoua sèchement les hanches, le soulevant comme elle avait soulevé le Prince, se sentant pleine de lui, qui la clouait.

Enfin, elle se dressa avec un cri de soulagement, et elle le sentit jouir en elle dans une dernière poussée. Des sucs chauds la remplirent, et elle retomba, haletante.

Elle reposait contre sa poitrine. Il la berçait, la balançait, ne cessait de la baiser.

Et lorsqu'elle lui suçait les tétons, lorsqu'elle les mordait, joueuse, il durcit à nouveau et poussa son sexe contre elle.

Il se dressa à genoux et la fit redescendre sur son organe. Elle murmura son consentement et il se mit à aller et venir en elle, s'enfonçant en elle, la besognant. Elle rejetait la tête en arrière, les dents serrées.

— Alexis, mon Prince ! s'écria-t-elle.

Et à nouveau son sexe trempé, ouvert au sien, vibrait dans un rythme frénétique jusqu'à n'être plus qu'un cri de libération quand il la remplit encore.

Ce ne fut qu'après la troisième fois qu'ils se tinrent en repos.

Cependant, elle lui mordillait toujours les tétons, ses mains tâtant son scrotum, son pénis. Il se tenait sur un coude, posait son sourire sur elle, et il la laissait faire ce qu'elle voulait, même lorsque ses doigts explorèrent son anus. Jamais auparavant elle n'avait senti un homme de cette manière. Elle s'assit, le fit rouler côté face, et entreprit alors de l'examiner tout entier.

Puis, saisie de timidité, elle s'allongea de nouveau à côté de lui, nichée entre ses bras, la tête enfouie dans sa chevelure chaude, douce et parfumée, et elle accueillait ses baisers doux,

profonds et affectueux. Ses lèvres jouaient avec les siennes. Il lui murmura son nom à l'oreille, et posant sa main entre ses jambes, il y scella sa paume en l'accrochant à elle.

— Il ne faut pas s'endormir, prévint-il. Je redouterais pour vous un châtement bien trop terrible.

— Et pas pour vous ?

Il parut réfléchir, puis il sourit.

— Probablement pas, répondit-il. Mais vous êtes novice.

— Et je m'y prends si mal ?

— Vous êtes incomparable en toutes choses, la rassura-t-il. Ne laissez pas vos cruels maîtres et maîtresses vous abuser. Ils sont amoureux de vous.

— Ah, mais de quelle manière serions-nous punis ? Ce serait le village ?

Elle laissa tomber sa voix en prononçant le mot.

— Et qui vous a parlé du village ? s'enquit-il, un peu surpris. Ce pourrait être le village..., mais aucun favori de la Reine ou du Prince n'a jamais été envoyé au village. De toute façon, nous ne nous ferons pas prendre, et si cela arrivait, je dirais que je vous ai bâillonnée, que je vous ai forcée. Vous endurez quelques jours de Salle des Châtiments, tout au plus, et ce qui m'arrivera m'importe peu. Mais vous devez me jurer que vous me laisserez endosser toute la faute, ou alors je vous bâillonne, je vous ramène immédiatement et je vous enchaîne.

La Belle inclina la tête.

— Je vous ai amenée ici. Je serai puni si j'étais pris. Ceci doit être une règle entre nous. Sans discussion.

— Oui, mon Prince, chuchota-t-elle.

— Non, ne me parlez pas ainsi. Je n'avais pas l'intention de vous commander. Pour vous, je suis Alexis, rien de plus, et je suis désolé de m'être montré si rude : c'est seulement que je ne peux vous livrer à un châtement si terrible. Faites ce que je vous demande parce que... parce que...

— Parce que je vous adore, Alexis.

— Ah, Belle, vous êtes mon amour, mon amour, lui répondit-il. Il l'embrassa de nouveau.

— Maintenant il faut me dire ce que sont vos pensées. Pourquoi souffrez-vous tant ?

— Pourquoi ? Mais ne le voyez-vous pas de vos propres yeux ? Ai-je jamais oublié un seul instant que vous me regardiez cette nuit ? Vous avez vu ce que l'on m'a fait, ce que l'on vous a fait, ce que...

— Bien sûr que je vous ai regardée et j'ai été heureux du plaisir que cela m'a procuré. N'avez-vous pas aimé me voir puni dans la Grande Salle quand on vous a introduite pour la première fois ? Que feriez-vous si je vous disais que j'ai renversé le vin, ce premier jour, afin que vous me remarquiez ? Elle en fut étonnée.

— Je vous demande pourquoi vous souffrez. Je ne parle pas de ce que vous avez souffert à cause du battoir, ou des jeux implacables de ces Seigneurs et Dames. Je parle de ce que vous endurez dans votre cœur. Pourquoi êtes-vous si tirillée ? Qu'est-ce qui vous empêche de céder ?

— Avez-vous cédé ? demanda-t-elle, avec un peu de colère.

— Bien sûr, reconnut-il aisément ; J'adore la Reine et j'adore lui faire plaisir. J'adore tous ceux qui me martyrisent, parce qu'il le faut. C'est d'une profonde simplicité.

— Et vous n'éprouvez aucune douleur, aucune humiliation ?

— J'éprouve une grande douleur et une non moins grande humiliation. Et cela ne cessera pas. Si tel devait être le cas, même un bref instant, nos maîtres à la sagacité sans bornes songeraient à une nouvelle manière de nous la faire éprouver. Pensez-vous que je n'aie pas été humilié, dans la Grande Salle, de me retrouver pendu la tête en bas par Félix, et fessé devant toute la Cour, avec tant de désinvolture, et pour si peu de chose ? Je suis un Prince puissant, mon père est un puissant Souverain. Je ne l'oublie jamais. Et il était assurément douloureux de se voir traiter si rudement par le Prince, pour votre bien. Et il a cru que cela vous ferait m'aimer moins !

— Il a eu tort, tellement tort ! s'écria la Belle. Mais, de consternation, elle s'assit et se prit la tête entre les mains. Elle les aimait tous deux, tel était son triste sort, le Prince qu'elle imaginait, même en cet instant, avec sa longue figure pâle, ses mains immaculées et ses yeux sombres pleins de tourment et d'insatisfaction. Cela lui avait été un supplice qu'il ne l'emmène pas dans son lit après le Sentier de la Bride abattue.

— Je veux vous venir en aide parce que je vous aime, lui déclara Alexis. Je veux vous guider. Vous êtes une rebelle.

— Oui, mais pas toujours, admit-elle dans un chuchotement indistinct, détournant le regard, comme si elle avait soudainement honte de le reconnaître. J'éprouve... tant de sentiments.

— Dites-moi, fit-il avec autorité.

— Eh bien, cette nuit... la rose, le dernier petit bouton... pourquoi l'ai-je ramassé entre mes dents pour l'offrir à Dame Juliana ? Pourquoi ? Elle s'est montrée si cruelle à mon égard.

— Vous avez voulu lui faire plaisir. Elle est votre maîtresse. Vous êtes une esclave. Le geste le plus élevé que vous puissiez avoir, c'est de lui faire plaisir, aussi avez-vous cherché à agir de la sorte, et ce n'était pas seulement une réponse aux coups de battoir et aux ordres, mais à cet instant, c'était une réponse à votre propre volonté.

— Ah oui, c'était cela. Et... sur le Sentier de la Bride abattue, comment l'avouer, j'ai ressenti une sorte de soulagement au fond de moi-même comme si je n'étais plus enfermée dans une lutte, je n'étais plus qu'une esclave, une pauvre esclave désespérée qui devait lutter, lutter avec pureté.

— Vous vous exprimez avec éloquence, dit-il avec émotion. Vous en savez déjà beaucoup.

— Mais je ne veux pas éprouver cela. Je veux me rebeller en mon cœur, je veux me cuirasser contre eux. Ils me mettent au supplice, sans répit. Mon Prince, s'il n'y avait que lui...

— Même si c'était le cas, il trouverait de nouvelles manières de vous tourmenter, et il n'est pas le seul. Mais dites-moi pourquoi ne voulez-vous pas leur céder ?

— Eh bien, vous le savez sûrement. Ne vous rebellez-vous pas ? Allons, Léon disait qu'il y avait en vous un noyau que personne ne touche.

— Billevesées. Je sais, simplement, et j'accepte tout. Il n'y a là aucune résistance.

— Mais comment cela se peut-il ?

— Belle, vous devez apprendre ceci. Vous devez l'accepter et céder, et vous verrez alors comme tout sera simple.

— Je ne serais pas ici avec vous si je cédaïis parce que le Prince...

— Si, vous pourriez être ici avec moi. J'adore ma Reine et je suis ici avec vous. Je vous aime toutes deux. Je cède entièrement à ce sentiment, autant qu'au reste, et même à la conscience que j'ai de pouvoir être puni. Et quand je suis puni, je le redoute, j'en souffre, je le comprends, et je l'accepte. Belle, quand vous l'accepterez, vous éclorez dans la douleur, vous éclorez dans la souffrance.

— Devant moi, dans la file, la nuit dernière, il y avait une fille qui a couru sur le Sentier de la Bride abattue juste avant moi. Elle était résignée, n'est-ce pas ? demanda la Belle.

— Non, oubliez-la, elle n'est rien, c'est la Princesse Claire et c'est une sotte, une joueuse, ce qu'elle a toujours été, et elle n'éprouve rien. Elle est sans profondeur, sans grand mystère. Mais vous avez l'une et l'autre, et vous souffrirez toujours plus qu'elle.

— Mais chacun acquiert-il, tôt ou tard, cette faculté d'accepter ?

— Non, certains ne l'acquièrent jamais, mais il est très difficile de dire qui l'a atteinte. Je peux le dire, mais nos maîtres ne sont pas toujours si avisés, je puis vous l'assurer. Par exemple, Félix m'a dit qu'hier vous avez vu la Princesse Lizetta ligotée en l'air dans la Salle des Châtiments. Croyez-vous qu'elle soit résignée ?

— Certainement pas !

— Ah, mais elle l'est, et cette Princesse est une esclave de grande valeur. La Princesse Lizetta adore être liée, incapable de bouger, et quand elle s'ennuie profondément, elle endure le déplaisir de son mieux, pour mieux les divertir en les laissant la punir.

— Ah non, vous n'êtes pas sérieux.

— Si, je le suis. C'est leur manière de procéder. Tous les esclaves ont leur façon de faire. Et il vous faut trouver la vôtre. Pour vous, cela ne sera jamais facile. Vous souffrirez beaucoup avant de la connaître, mais ne voyez-vous pas que sur le Sentier de la Bride abattue et cette nuit, quand vous avez donné cette rose à Dame Juliana, vous en avez ressenti les débuts ? La

Princesse Lizetta est une combattante. Vous serez celle qui cède, un peu comme moi-même. Ce sera votre manière de faire, exquise dévotion personnelle. Grand calme, grande sérénité. Viendra peut-être le temps où vous verrez d'autres esclaves exemplaires. Le Prince Tristan par exemple, l'esclave de Sire Étienne, est incomparable. Son Seigneur est amoureux de lui comme le Prince l'est de vous, ce qui rend les choses à la fois difficiles et simples.

La Belle lâcha un profond soupir. Elle se sentit soudainement envahie par la sensation qu'elle avait éprouvée en s'agenouillant devant Dame Juliana, quand elle lui avait offert la rose. Elle se sentit prise dans la course du Sentier de la Bride abattue, touchée par la brise, son corps la brûlant partout sous l'emprise de l'effort.

— Je ne sais pas, je me sens honteuse quand je renonce, je me sens comme si je m'étais perdue pour de bon.

— Oui, c'est cela. Mais écoutez. Nous avons la nuit devant nous, ici, ensemble. Je vais vous raconter comment je suis arrivé ici et comment j'ai trouvé ce chemin dont je vous ai entretenue. Lorsque j'en aurai fini, si vous vous sentez encore rebelle, je vous demanderai d'y réfléchir. Quoi qu'il en soit, je continuerai de vous aimer, et je ne cesserai pas de lutter pour trouver des moments où vous voir en secret. Mais si vous m'écoutez, vous verrez que vous êtes capable de tout conquérir autour de vous.

« N'essayez pas de comprendre tout ce que je vous dis sur-le-champ. Écoutez seulement et voyez si l'histoire, à la fin, ne vous apaise pas. Souvenez-vous, vous ne pouvez songer à vous échapper de cet endroit. Quoi que vous fassiez, la Cour trouvera les moyens de tirer quelque amusement de vous. Il y a toujours moyen d'avoir raison d'un esclave sauvage qui montre les dents, et les différentes manières d'user de sa personne abondent assez pour que chacun s'amuse. Aussi acceptez cette limite : et tâchez aussi de comprendre les vôtres et dans quelle mesure vous devez les repousser.

— Oh, si je sais que vous m'aimez, je puis accepter, je puis accepter n'importe quoi.

— Je vous aime, oui. Mais le Prince vous aime, lui aussi. Et même s'il en est ainsi, vous devez rechercher le chemin de votre assentiment.

Il l'étreignit, puis força doucement sa langue entre ses lèvres, et l'embrassa violemment.

Il lui suçait les seins, presque à les rendre douloureux, tandis qu'elle cambrait le dos en gémissant, sous l'effet plus prononcé de son désir. Il la souleva sous elle et fit pénétrer une fois encore son organe en elle, la retournant doucement pour qu'ils se trouvent étendus sur le côté, face à face.

— Demain ils n'arriveront pas à me réveiller, et rien que pour cela je serai puni. (Il sourit.) Mais je m'en moque. Cela en vaut la peine, pour vous avoir, pour vous tenir dans mes bras, et pour être avec vous.

— Mais je ne puis supporter l'idée que vous allez être puni.

— Rassurez-vous, je le mérite, la Reine doit avoir satisfaction, et je lui appartiens, de même que vous lui appartenez, ainsi qu'au Prince, et s'il vous attrapait, il aurait tous les droits de me punir plus avant.

— Mais comment puis-je lui appartenir ainsi qu'à vous ?

— Aussi facilement que vous pourriez appartenir à la Reine et à Dame Juliana. N'avez-vous pas donné cette rose à Dame Juliana ? Je parie qu'avant la fin de ce mois, vous serez folle à l'idée de complaire à Dame Juliana. Vous redouterez son déplaisir ; vous serez avide de ses coups de battoir tout autant que vous les craignez.

La Belle détourna le visage et l'enfouit dans la paille, car ceci était déjà vrai. Cette nuit, elle avait été heureuse de voir Dame Juliana. Et c'était aussi ce qu'elle ressentait pour son Prince.

— Maintenant, écoutez mon histoire et vous en saurez plus. Le récit ne sera pas très élégant. Mais vous allez assister en quelque sorte au dévoilement d'un mystère.

Le Prince Alexis raconte sa capture et son asservissement



QUAND vint le temps d'envoyer des Tributs à la Reine, commença le Prince Alexis, je ne m'étais nullement résigné à l'idée d'être choisi. D'autres Princes furent amenés pour partir avec moi, et on nous expliqua que notre service auprès de la Reine ne durerait guère plus de cinq années, et que nous rentrerions empreints d'une sagesse, d'une patience et d'une maîtrise accrues, et de toutes les vertus. Naturellement, j'en avais connu qui avaient servi, et quoi qu'on leur fît défense de parler de ce qui leur était arrivé, je savais que c'était un calvaire et je chérissais ma liberté. Aussi, quand mon père me dit que je devais partir, je m'enfuis du château et je vagabondai par les villages.

« Je ne sais comment mon père a reçu ces nouvelles. C'est un parti de soldats de la Reine, ayant investi le village où je me trouvais, qui m'enleva, avec un certain nombre de garçons et de filles du commun destinés à d'autres espèces de service. Ces derniers étaient livrés à des Seigneurs et des Dames de moindre rang pour servir dans leur manoir. Les Princes et les Princesses comme nous ne servent qu'à la Cour, je suis persuadé que vous ne l'ignorez pas.

« C'était une journée brillamment ensoleillée. Je marchais seul dans un champ au sud du village, à écrire de tête ma poésie, quand j'aperçus les soldats de la Reine. J'avais mon épée à double tranchant, naturellement, mais je fus encerclé sur-le-champ par six cavaliers. Aussitôt que j'eus compris qu'ils entendaient m'emmener comme esclave, je sus qu'ils appartenaient à la Reine. Ils me lancèrent un filet et me désarmèrent. Je fus dénudé sur les lieux, et jeté en travers de la selle du Capitaine.

« Cela suffit à ma fureur et à me faire combattre pour ma liberté. Vous pouvez imaginer, les chevilles liées avec une méchante corde, les fesses nues, à l'air, la tête ballottée. Le Capitaine posait ses mains sur moi dès qu'il était désœuvré. Il pinçait et aiguillonnait à sa guise, et paraissait jouir de son avantage.

La Belle tressaillit à ce récit. Elle était à même de se représenter parfaitement la scène.

« Ce fut un long voyage jusqu'au Royaume de la Reine. On me traitait rudement, guère mieux qu'un bagage, ligoté la nuit à un poteau devant la tente du Capitaine, et bien que personne n'eût été autorisé à me violer, j'étais mis au supplice par les soldats. Munis de tiges de bambou et de bâtons, ils me taquinaient les organes génitaux, me touchaient le visage, les bras et les jambes, tout ce qu'ils pouvaient. J'avais les mains liées au-dessus de la tête ; j'étais tout le temps debout, je dormais ainsi. Les nuits étaient assez chaudes, mais j'étais très misérable.

« Toutefois, il y avait dans tout ceci une certaine sagesse. J'étais promis à la Reine elle-même, en vertu du traité passé avec mon père. Et naturellement j'avais hâte de me défaire de ces rudes soldats. Chaque journée de cheval ressemblait à la précédente, juché comme je l'étais en travers de la selle du Capitaine. Fréquemment, il me giflait avec ses gants de cuir, par jeu. Il laissait les villageois s'approcher de la route sur notre passage. Il me raillait, m'ébouriffait les cheveux, et m'affublait de sobriquets. Mais il ne pouvait pas vraiment se servir de moi.

— Songiez-vous à vous enfuir ? s'enquit la Belle.

— Sans cesse, répondit le Prince. Mais j'étais tout le temps au milieu des soldats, et complètement nu. Même si j'avais réussi à gagner la chaumière d'un villageois ou la hutte d'un serf, on m'aurait maîtrisé et ramené, en échange de la rançon promise. Plus encore de dégradation et plus encore d'humiliation. J'allais à cheval, les mains et les pieds attachés, jeté ignominieusement en travers de la monture, en état de fureur.

« Mais à la fin nous atteignîmes le château. On me fit la toilette, on m'oignit, puis je fus amené devant Sa Majesté. Elle

était d'une froide beauté. Cela me fit impression, sur-le-champ. Jamais je n'avais vu d'aussi beaux yeux, et pourtant si froids. Et comme je refusais de rester silencieux ou d'obéir, cela la fit rire. Elle ordonna que l'on me bâillonne avec une pièce de cuir. Je suis sûr que vous en avez vu de semblables. Eh bien, la mienne fut attachée de sorte que je ne pouvais la retirer. Puis elle me fit passer des entraves de cuir, afin que je ne puisse me dresser et que je reste à quatre pattes. Je pouvais bouger, mais pas me lever, car le collier de cuir passé autour de mon cou était assujetti par des chaînes de cuir à des bracelets de cuir passés autour de mes poignets, et ceux-ci à des bracelets entourant mes jambes au-dessus de mes genoux. Mes chevilles étaient liées, aussi ne pouvais-je guère les écarter. Tout cela était fort bien pensé.

« Puis la Reine prit sa longue laisse – comme elle l'appelle – pour me conduire. C'était une badine avec, à son extrémité, un phallus enchâssé dans le cuir. Je n'oublierai jamais la première fois que je le sentis pénétrer mon anus. Elle le poussait en avant, et malgré moi j'avancai droit devant elle comme un petit animal docile, quand elle me le commandait. Et quand je me couchais pour refuser d'obéir, elle ne faisait que rire, et se mettait à l'ouvrage à coups de battoir.

« Eh bien, j'étais farouchement rebelle. Plus elle me battait, plus je grognais et refusais d'obéir. Aussi me fit-elle pendre la tête en bas et battre comme plâtre durant des heures. Vous imaginez aisément quel malheur c'était. Mais comprenez, d'autres esclaves me regardaient, en proie à la plus grande confusion. Être dévêtu, menotte, commandé à coups de battoir, voilà qui était bien assez pour les faire obéir, et qui allait de pair avec la conscience de ne pouvoir s'échapper et de devoir servir plusieurs années, ce qui les désespérait.

« Pourtant, sa magie n'avait aucune prise sur moi. Quand on m'avait pris pour me pendre la tête en bas, mes fesses et mes jambes étaient endolories par les coups de battoir, mais je n'y prêtais garde. Et toutes les tentatives pour exciter mon organe avaient échoué. J'étais trop entêté.

« Sire Grégoire me faisait la leçon à n'en plus finir. Le battoir était bien plus facile à supporter avec un organe érigé, me

disait-il ; avec le désir courant dans mes veines, je verrais à quoi cela rimerait de complaire à ma maîtresse. Je n'écoutais pas.

« La Reine continuait de me juger amusant. Elle me dit que j'étais plus beau que tous les autres esclaves qu'on lui avait envoyés. Elle me fit attacher au mur dans ses appartements, nuit et jour, afin de pouvoir me surveiller. Mais il était encore plus vrai qu'ainsi je pouvais la surveiller et la désirer.

« Bien sûr, au début, je ne la regardais pas. Mais peu à peu, je me mis à l'étudier. J'appris chaque détail de sa personne, ses yeux cruels, sa lourde chevelure noire, ses seins immaculés et ses longues jambes, et sa manière de s'allonger sur le lit, de marcher, ou de prendre si délicatement ses repas. Naturellement, elle me faisait battre régulièrement. Et une chose étrange arriva. Les coups de battoir étaient les seuls à pouvoir rompre mon ennui du moment, à l'exception des moments où je la regardais. Aussi la regarder et me faire battre commença-t-il de m'intéresser.

— Oh, elle est diabolique, souffla la Belle. Elle comprenait tout cela à la perfection.

— Naturellement ! et elle est infiniment sûre de sa beauté.

« Or donc, durant tout ce temps, elle vaquait aux affaires de la Cour. J'étais souvent seul sans rien à faire, si ce n'est me débattre et me répandre en malédictions sous le bâillon. Après quoi elle revenait, vision de douces tresses et de lèvres rouges. Quand elle se dévêtait, mon cœur se mettait à tambouriner. J'aimais ce moment, lorsqu'elle se défaisait des plis de sa cape et que je découvrais ses cheveux. Puis, de la voir nue, entrer dans son bain, me mettait hors de moi.

« Tout ceci était secret. Je faisais de mon mieux pour n'en rien montrer. J'apaisais ma passion. Mais je suis un homme, aussi, en l'espace de quelques jours, ma passion commença de s'ériger, de se montrer. La Reine en rit. Elle me tourmentait. Puis elle m'assura que ma souffrance serait moindre si je me tenais sur ses genoux, et si j'acceptais docilement le battoir. C'est là le sport favori de la Reine, tout simplement la fessée sur les genoux, comme vous l'avez assez douloureusement appris cette nuit. Elle aime la familiarité de la chose. Tous ses esclaves sont ses enfants.

La Belle en fut troublée, mais elle ne voulait pas interrompre Alexis, qui poursuivit.

— Comme je vous l'ai dit, elle me faisait battre. Et toujours de la manière la plus inconfortable et la plus froide. Elle envoyait chercher Félix, qu'alors je méprisais...

— Et plus maintenant ? s'enquit la Belle.

Mais aussitôt, elle se souvint en rougissant de la scène dont elle avait été témoin dans l'escalier, Félix suçant le Prince si tendrement.

— Désormais, je ne le méprise plus du tout, répondit le Prince Alexis. De tous les Pages, c'est l'un des plus intéressants. Ici, on en vient à considérer cela précieusement. Mais en ce temps-là, je le méprisais autant que la Reine.

« Elle donnait l'ordre de me fesser. Il me faisait détacher des chaînes qui me retenaient au mur, je donnais des coups de pied et me débattais frénétiquement. Ensuite on me jetait sur ses genoux, les jambes écartées d'un coup de pied, et j'étais fessé jusqu'à ce que la Reine se fatigue. Cela faisait très mal, comme vous le savez, je n'en doute pas, et cela ne faisait que m'humilier un peu plus. Mais comme je m'ennuyais de plus en plus désespérément à mes heures de solitude, je commençais de considérer la chose comme un interlude. Je me mis à réfléchir à la douleur, aux divers degrés de celle-ci. Il y avait les premiers coups secs du battoir, pas si douloureux. Puis, ils se faisaient de plus en plus durs, et sous la douleur, sous la brûlure, je me mettais à gigoter pour essayer d'échapper aux coups, alors que je m'étais juré de n'en rien faire. Je me rappelle m'être tenu tranquille uniquement pour me livrer de nouveau à ces contorsions, ce qui amusait la Reine au plus haut point. Quand j'étais vraiment endolori, je me sentais très las, las de me défendre, et la Reine savait que j'étais alors très vulnérable. Elle me touchait. Quoique je la haïsse, ses mains étaient délicieuses à mes zébrures. Puis elle caressait mon organe, me soufflant à l'oreille quelles extases je pourrais éprouver à la servir. Je recevrais toute son attention, me disait-elle, et je serais baigné et dorloté par les valets, au lieu d'être brossé sans ménagement avant d'être pendu au mur. Quelquefois je pleurais, parce que je ne pouvais m'en empêcher. Les Pages en riaient. La Reine trouvait

tout cela fort risible, elle aussi. Puis je retournais à mon mur pour m'y briser à force d'ennui sans fin.

« Durant tout ce temps, je ne voyais pas les autres esclaves punis par la Reine. Elle se livrait à ses plaisirs et à ses jeux en se transportant dans ses nombreux salons. Quelquefois, j'entendais des cris et des coups à travers les portes, mais rarement.

« Or, comme je commençais d'exhiber un organe érigé et insatiable malgré moi, et comme je commençais d'attendre vraiment ces terribles fessées... malgré moi... ces deux interludes n'étant pas reliés dans mon esprit comme maintenant, elle amenait de temps à autre un esclave pour son amusement.

« Je ne puis vous dire quelle rage, à force de jalousie, je ressentis la première fois que je fus témoin de la punition d'un esclave. C'était un jeune Prince, un certain Gérald, qu'elle adorait en ce temps-là. Il avait seize ans, et il avait les fesses les plus rondes et les plus petites qui soient. Les Pages et les valets trouvaient ses fesses irrésistibles, comme vous l'êtes... La Belle rougit à ses mots.

— Ne vous estimez pas malchanceuse. Écoutez ce que je dis de l'ennui, expliqua Alexis, et il l'embrassa tendrement.

« Comme je le disais, cet esclave fut introduit et la Reine le caressait et l'agaçait éhontément. Elle le plaça sur ses genoux et se mit en devoir de lui délivrer une fessée à mains nues comme elle en usa avec vous, et je pouvais voir son pénis érigé, et comment il s'efforçait de s'écarter de la jambe de la Reine par crainte de répandre le fruit de sa passion et de lui déplaire. Il était extrêmement complaisant et dévoué à la Reine. Il capitulait sans aucune dignité, mais il obéissait au moindre de ses ordres, au galop, sa belle petite figure toujours empourprée, la peau rose et blanche, pleine de rougeurs là où il avait reçu ses punitions. Je ne pouvais détacher mes yeux de lui. Je pensais ne jamais pouvoir être fait pour de pareilles choses. Jamais – je mourrais plutôt. Et pourtant je le regardais, et je la regardais le punir et l'aiguillonner et l'embrasser.

« Et lorsqu'il l'eut contentée, comme elle le récompensa ! Elle avait fait introduire six Princes et Princesses, parmi

lesquels il devait choisir avec qui il s'accouplerait. Bien sûr, ses choix devaient la satisfaire elle aussi. Il choisit toujours les Princes.

« Et comme elle le gouvernait du battoir, il monta l'un de ceux qui se tenaient à genoux docilement pour le recevoir, et, sous les coups de la Reine, il atteignit l'extase. C'était un spectacle affolant. Ses petites fesses rondes que l'on fessait à grand bruit, l'esclave soumis au visage rubicond installé sur les genoux de la Reine pour recevoir le Prince Gérald, et la bite érigée du garçon entrant et sortant de cet anus sans défense. Parfois, la Reine fessait la petite victime en premier, elle lui donnait gaiement la chasse à travers la pièce, et une chance d'échapper à son destin s'il parvenait à aller lui chercher une paire de pantoufles en la prenant entre les dents, et ce avant qu'elle n'ait pu lui assener dix bons coups secs de battoir. La victime se précipitait pour obéir. Mais il était rare qu'il trouvât les pantoufles et qu'il les apportât au bon endroit avant que la Reine l'eût corrigé d'importance. Aussi devait-il s'incliner devant le Prince Gérald, assurément trop doué pour ses seize ans.

« Naturellement, je jugeai tout ceci dégoûtant et au-dessous de ma condition. Jamais je ne jouerais à de tels jeux. (Il rit doucement, et, l'enserrant de son bras, il pressa la Belle contre sa poitrine, et lui embrassa le front.) J'y ai suffisamment joué depuis lors.

« Mais de temps à autre, il arrivait aussi au Prince Gérald de choisir une Princesse. Ceci courrouçait la Reine, oh, à peine. Elle forçait la petite victime à accomplir des missions sans espoir de s'échapper, le même jeu des pantoufles, ou encore avec un miroir à main ou quelque chose de ce genre, en la menant tout le temps à coups de battoir, sans pitié. Puis elle se retrouvait jetée sur le dos, prise par ce petit Prince vigoureux, pour le divertissement de la Reine. Ou bien encore elle se retrouvait pliée en deux et pendue, comme dans la Salle des Châtiments.

La Belle tressaillit à cette évocation. Être prise dans une telle posture ne lui était pas encore arrivé. Mais une Princesse, assurément, serait mûre et ouverte à la chose.

— Comme vous pouvez l’imaginer, poursuivit Alexis, ces spectacles devinrent une torture. Au cours de mes heures solitaires, je les espérais. Tout en regardant, je pouvais sentir les coups sur mes fesses comme si l’on m’avait fessé moi aussi, et je sentais mon pénis s’étirer contre ma volonté à la vue de ces petites jeunes filles que l’on pourchassait, ou même à voir le Prince Gérald se faire caresser et quelquefois sucer par un Page pour divertir la Reine.

« Je dois ajouter que le Prince Gérald trouvait tout cela très dur. C’était un Prince inquiet, toujours soucieux de satisfaire la Reine, et qui se punissait en esprit, de terrible manière. Il n’avait jamais l’air de comprendre qu’on lui rendait volontairement la plupart de ces missions et de ces jeux trop difficiles pour lui. Il devait broser les cheveux de la Reine, la brosse coincée entre les dents. C’est très difficile. Et il fondait en larmes lorsqu’il n’arrivait pas à donner à sa brosse des mouvements suffisamment fluides, ou suffisamment appuyés. Bien sûr, cela la contrariait. Alors elle le basculait sur ses genoux, et le fouettait avec une brosse à manche de cuir. Il pleurait, plein de honte et de détresse, et il redoutait la pire de ses colères : se retrouver donné à d’autres pour leur plaisir et recevoir leur châtiment.

— Lui arrive-t-il jamais de vous donner à d’autres, Alexis ? s’enquit la Belle.

— Quand elle est mécontente de moi, elle me donne à d’autres. Mais je me suis rendu à cette idée et je l’ai acceptée. Cela m’attriste mais je l’accepte. Je ne tombe jamais dans la frénésie à laquelle le Prince Gérald cède toujours. Il implorait le pardon de la Reine avec de silencieux baisers sur ses pantoufles. Cela n’a jamais servi à rien. Plus il plaidait, plus elle le punissait.

— Qu’est-il devenu ?

— Le temps est venu de le renvoyer dans son Royaume. Ce temps vient pour tous les esclaves. Il viendra pour vous également, mais quand, personne ne le sait, à cause de la passion que le Prince nourrit pour vous, car il vous a réveillée et a demandé votre main. Votre Royaume faisait ici figure de légende, lui confia le Prince Alexis.

« Or le Prince Gérald est rentré chez lui richement récompensé et, je le crois, fort soulagé qu'on l'ait laissé partir. Avant de prendre congé, il fut naturellement magnifiquement vêtu, reçu par la Cour, et puis on nous rassembla pour le voir sortir sur son cheval. C'est la coutume. Je crois que ce fut pour lui le plus humiliant. C'était comme de se voir rappeler sa nudité et sa sujétion. Mais d'autres esclaves souffrent tout autant, pour bien des raisons, lorsqu'on les relâche. Quoi qu'il en soit, qui sait ? Peut-être les soucis sans fin du Prince Gérald le sauvèrent-ils du pire. Il est impossible de le dire. La Princesse Lizetta est sauvée par sa rébellion. Assurément, voilà qui intéressa fort le Prince Gérald...

Le Prince Alexis marqua une pause pour embrasser la Belle et la rassurer.

— N'essayez pas de comprendre tout ce que je dis sur-le-champ. Je veux dire, ne cherchez pas à trouver une signification immédiate à ce que je dis. Contentez-vous d'écouter et d'apprendre, et peut-être ce que je vous raconte vous épargnera-t-il certaines fautes, et ouvrira plus tard des chemins différents à votre esprit. Ah, je vous trouve si tendre, ma fleur secrète.

Il l'aurait embrassée de nouveau, peut-être aurait-il été emporté de nouveau par sa passion, mais elle l'arrêta en posant les doigts sur ses lèvres.

— Mais dites-moi, lorsque vous étiez enchaîné au mur, que pensiez-vous de... quand vous étiez seul, avez-vous rêvé tout éveillé, et qu'avez-vous rêvé ?

— Quelle étrange question... La Belle avait l'air très grave.

— Avez-vous songé à votre vie passée, souhaitiez-vous être libre de choisir ce plaisir ou cet autre ?

— Pas vraiment, fit-il à voix basse. Je songeais plutôt à ce qui m'arriverait ensuite, je crois. Je ne sais pas. Pourquoi me demandez-vous cela ?

La Belle ne répliqua pas directement, mais elle avait rêvé à trois reprises depuis son arrivée, et chaque fois sa vie écoulée lui avait paru sinistre et encombrée de préoccupations étroites. Elle se rappelait les heures passées à broder, et, à la Cour, les révérences interminables devant des Princes qui lui baisaient la main. Elle se rappelait être demeurée assise, toute tranquille,

des heures durant, à des banquets sans fin où d'autres parlaient et buvaient, alors qu'elle n'avait ressenti que de l'ennui.

— Je vous en prie, Alexis, continuez, dit-elle avec douceur. Mais à qui la Reine vous donne-t-elle quand vous la mécontentez ?

— Ah, il y a plusieurs réponses à cette question. Mais laissez-moi poursuivre. Vous imaginez aisément ce qu'était mon existence, les heures d'ennui et de solitude seulement rompues par ces trois diversions : la Reine elle-même, la punition du Prince Gérald, ou les coups de battoir acharnés de la main de Félix. Or, bientôt, malgré moi, et malgré ma rage, je commençai de montrer mon excitation chaque fois que la Reine entra dans la chambre. Elle me tournait en ridicule, mais elle le remarquait. Et de temps à autre, je ne pouvais dissimuler lorsque je voyais le Prince Gérald si franchement érigé, et prendre son plaisir de l'un des autres esclaves présents, ou même s'emparer du battoir. La Reine observait tout ceci, et chaque fois qu'elle voyait mon organe raide contre ma volonté, elle me faisait aussitôt délivrer une bonne fessée par Félix. Je me débattais, je tâchais de la maudire, et de prime abord ces fessées apaisèrent ma passion, mais très bientôt elles ne l'étanchèrent plus. Et la Reine ajoutait de ses propres mains à ma misère, me giflant le pénis, le caressant, et puis le giflant de nouveau au moment même où Félix me punissait. Je me tordais, me débattais. En vain. Très bientôt, je désirais tant les mains de la Reine que je gémissais à haute voix et, dans un de ces états de grand tourment, je fis tout ce que je pus, par mes gestes et mes manières, pour lui montrer que je lui obéirais.

« Naturellement, telle n'était pas mon intention. Je n'agissais ainsi que pour être récompensé. Et je me demande si vous pouvez imaginer quelle difficulté c'était pour moi. J'étais relâché à quatre pattes, et on me disait de lui baiser le pied. C'était comme si je venais à peine de me voir arracher mes vêtements. Jamais je n'avais obéi ni commandé ; et jamais non plus on ne m'avait fait obéir, libre de mes chaînes. Et pourtant j'étais si torturé par le besoin de m'assouvir, mon sexe si gonflé de désir, que je me forçais à m'agenouiller à ses pieds et à baiser ses pantoufles. Je n'oublierai jamais la magie de ses mains

quand elle me touchait. Je pouvais sentir l'onde de la passion me traverser, et dès qu'elle caressait mon sexe et qu'elle en jouait, mon désir se libérait aussitôt, ce qui la courrouçait fort.

« Vous n'avez aucune maîtrise ! me disait-elle avec colère, et cela vous vaudra d'être puni. Mais vous avez essayé de vous soumettre et c'est déjà quelque chose.

« Dans l'instant, je me levai et tentai de m'éloigner d'elle. Jamais je n'avais eu l'intention de me soumettre en quoi que ce fût.

« Naturellement, les Pages m'arrêtèrent sur-le-champ. Vous ne devez jamais vous croire hors de leur portée. Vous pouvez vous trouver dans une vaste chambre peu éclairée, seule avec un Seigneur. Vous pouvez vous croire tout à fait libre, lorsqu'il s'endort, sa coupe de vin à la main. Mais si vous deviez essayer de vous lever et de vous échapper, les Pages feront illico leur apparition pour vous maîtriser. Ce n'est que maintenant, valet de la Reine digne de confiance, que je suis autorisé à dormir seul dans la chambre. Les Pages n'osent pas entrer dans la chambre plongée dans le noir lorsque la Reine dort. Aussi n'ont-ils aucun moyen de savoir que je suis ici avec vous. Mais cela est rare, très rare. Et même à présent nous pourrions être découverts...

— Mais qu'est-il advenu de vous ? s'enquit la Belle, d'un ton pressant. Ils se sont emparés de vous, dit-elle avec crainte.

— La Reine attachait peu d'importance à la manière dont je devais être puni. Elle envoya quérir Sire Grégoire et lui dit que j'étais vraiment incorrigible. Et qu'en dépit de mes mains délicates et de ma peau agréable, de ma naissance royale, l'on m'emmenât céans aux cuisines, pour y servir aussi longtemps qu'elle le décréterait... et d'ailleurs, elle espérait se souvenir de ma présence aux cuisines, et de m'y faire chercher.

« Je fus emmené aux cuisines, et je protestai, comme d'ordinaire. Sachez que j'avais peu idée de ce qui allait m'arriver. Mais je ne fus pas longtemps avant de voir dans quel endroit sombre et repoussant je me trouvais, dans la graisse et la crasse de cuisine, là où les marmites étaient toujours à bouillir et où des dizaines de domestiques serviles étaient au travail, à couper des légumes, à nettoyer, à plumer les volailles,

occupés à toutes ces tâches auxquelles il faut se livrer pour préparer les banquets que l'on sert ici.

« À peine étais-je amené là qu'ils se plurent à inventer de petits divertissements. Je fus entouré des êtres les plus crus que j'eusse jamais vus. Mais qu'est-ce que cela peut bien me faire, me disais-je. Je n'obéis à personne.

« Toutefois, par moments, je comprenais que ces créatures ne prêtaient guère plus d'intérêt à ma docilité qu'elles n'en portaient à la docilité de la volaille qu'elles découpaient, des carottes qu'elles pelaient, ou des patates qu'elles jetaient dans la marmite. Pour eux, j'étais un jouet et ils s'adressaient rarement à moi, bien que j'eusse des oreilles pour entendre ou mon bon sens pour comprendre ce qu'ils disaient de moi.

« On me passa sur-le-champ un collier de cuir, ce collier rattaché aux bracelets à mes poignets, et mes poignets à mes genoux, de sorte que je ne pusse quitter ma posture à quatre pattes. On me plaça un mors dans la bouche, muni d'une bride, et si fermement attaché à ma tête que l'on aurait pu me forcer à aller de l'avant à coups de lanière de cuir sans que j'eusse grande faculté de résister, mes membres me poussant à suivre contre mon gré.

« Je refusais de bouger. Je fus tiré de tous côtés sur le sol crasseux de la cuisine, et ils aboyaient de rire. Ils avaient sorti leurs battoirs, et bientôt ils me punirent sans pitié. Rien ne me fut épargné, naturellement, mais mes fesses les ravissaient tout particulièrement. Et plus je regimbais ou me débattais, plus ils trouvaient cela hilarant. Pour eux, je n'étais rien qu'un chien. Et c'était exactement ainsi qu'ils me traitaient. Mais ce n'était qu'un début. Je fus bientôt suffisamment libre de mes entraves pour être jeté sur un grand tonneau. Et là je fus violé par tous ces hommes, un par un, et les femmes regardaient en riant. J'en fus meurtri, et j'en restai étourdi, à cause du mouvement du tonneau, au point d'en être malade, mais ils trouvèrent cela aussi très amusant.

« Quand ils en eurent fini avec moi, et durent se remettre à la tâche, ils m'enchaînèrent au-dessus de la barrique où l'on déversait les ordures. Mes pieds étaient profondément enfouis dans le monceau de feuilles de chou et de queues de carotte, de

pelures d'oignon et de plumes de poulet qui composaient les déchets de la journée de travail et, comme ils en ajoutaient sans cesse, le tas grandissait autour de moi. La puanteur était terrible. Quand je gigotais, et quand je me démenais, les rires les reprenaient, et ils songeaient à d'autres manières de me mettre au supplice.

— Oh, c'est trop horrible, souffla la Belle. Chacun de ceux qui l'avaient manipulée ou punie l'avait en quelque sorte admirée. Et de songer à son bel Alexis traité de la sorte, elle se sentit défaillir de peur.

— Évidemment je ne savais pas encore que ce serait là mon refuge de tous les jours. On ne me tira de là que plusieurs heures plus tard, après que l'on eut servi le repas du soir, et qu'ils eurent décidé de me violer à nouveau. Seulement cette fois je fus jeté à terre et écartelé sur une grande table de bois. Et, pour leur plaisir, ils me donnèrent de nouveau du battoir, cette fois avec de grossiers instruments de bois, déclarant que les battoirs de cuir qu'ils avaient utilisés auparavant étaient désormais trop bons pour moi. Ils me tinrent les jambes bien écartées, se lamentèrent de ne pouvoir torturer mes parties intimes sans encourir de punition. Mais ce n'est pas de mon pénis qu'il s'agissait, et ils le punirent d'importance à grandes gifles, en le manipulant sans ménagement.

« À ce moment, je devins fou. Je ne puis me l'expliquer. Ils étaient si nombreux, ils étaient si grossiers, et ni mes mouvements ni les sons que j'émettais n'étaient rien pour eux. La Reine avait remarqué le moindre de mes changements d'expression. Elle se moquait de moi, de mes grognements, et quand je me débattais, mais elle avait savouré. Ces rustauds de cuisiniers et de garçons de cuisine me frictionnaient les cheveux, me faisaient relever la figure, me giflaient les fesses et me fessaient comme si j'étais complètement insensible.

« Ils parlaient de moi, « Quelles fesses rondes », et « Voyez ces jambes musclées », comme si j'étais un véritable animal. Ils me pinçaient, me fourrageaient, s'enfonçaient en moi à leur convenance, puis se mettaient en devoir de me violer. Ils me graissaient bien avec leurs mains cruelles, comme ils l'avaient déjà fait auparavant, et quand ils en eurent fini, ils me rincèrent

avec une sorte de tuyau rudimentaire rattaché à une outre de vin remplie d'eau. Je ne puis vous dire quelle mortification ce fut, de se trouver ainsi lavé par eux, au-dedans et au-dehors. Au moins la Reine m'avait-elle alloué quelque intimité en ces matières, et, de même, les besoins de nos entrailles et de nos vessies ne l'intéressent guère. Mais d'être vidé par ce violent jet d'eau froide, et devant ces hommes porcins, cela me rendit faible et sans vie.

« J'étais sans force quand ils me suspendirent de nouveau au-dessus des ordures. Et, le lendemain matin, mes membres étaient douloureux, et la puanteur qui m'environnait me rendit malade. Brutalement, ils me tirèrent de là, m'enchaînèrent à genoux, et me jetèrent un peu de nourriture dans une écuelle. Je n'avais pas mangé depuis une journée ; cependant, je ne voulais pas manger pour leur amusement, car ils ne m'autorisaient pas à me servir de mes mains. Pour eux, je n'étais rien. Je refusai les repas jusqu'au troisième jour, lorsque je ne pus supporter la chose plus longtemps, et alors, tel un chiot affamé, je lapai le brouet qu'ils me servaient. Ils n'y prêtèrent pas la moindre attention. Lorsque j'eus fini mon repas, on me traîna de nouveau jusqu'au monceau de déchets, jusqu'à ce qu'ils eussent un peu de temps pour se divertir de moi.

« En attendant je restai pendu là. Et lorsqu'ils passaient, ils m'infligeaient par exemple une forte claque, me tordaient les tétons, m'écartaient encore plus les jambes du bout de leurs battoirs.

« Ce fut un supplice au-delà de tout ce que j'avais connu dans la chambre de la Reine. Et bientôt, dans la soirée, on passa le mot aux garçons d'écurie qu'ils pouvaient venir en user de moi comme bon leur semblerait. Ainsi je dus les contenter eux aussi.

« Ils étaient mieux vêtus, mais ils empestaient l'odeur des chevaux. Ils arrivèrent et me sortirent de la barrique, et l'un d'eux m'enfonça le long manche arrondi de sa cravache dans l'anus. Ainsi, en me soulevant, il me força à entrer dans l'étable. Là, je fus de nouveau couché sur un tonneau, et tous me violèrent.

« Cela me parut intolérable, et pourtant je l'ai supporté. Et, comme dans la chambre de la Reine, tout au long de la journée, je pouvais me délecter du spectacle de mes tourmenteurs, même si, entre leurs moments de désir, ils ne me prêtaient guère attention.

« Un soir toutefois, après qu'ils eurent tous bien bu, et qu'on les eut félicités du bon repas qu'ils avaient servi là-haut, ils s'en revinrent vers moi, avec un jeu plus inventif. J'étais terrifié. Je ne songeai plus à ma dignité et, dès qu'ils m'approchèrent, je me mis à grogner sous ma muselière. Je me contorsionnais et me tordais pour résister à leurs mains.

« Le jeu qu'ils avaient choisi était aussi dégradant que dégoûtant. Ils parlaient de me décorer, d'améliorer mon allure, jugeant que j'étais vraiment un animal trop racé et trop propre pour occuper pareil logement. Et, en me maintenant membres écartés dans la cuisine, ils donnèrent sans tarder libre cours à leur furie, en préparant une dizaine de décoctions avec du miel, des œufs, divers sirops et mixtures qui leur tombaient sous la main. Je fus bientôt couvert de ces liquides. Ils me peignirent les fesses, et rirent de moi comme je me débattais. Ils me peignirent le pénis et les testicules. Ils me décorèrent la figure, et me plaquèrent les cheveux. Et quand ils en eurent fini, ils prirent des plumes dans le poulailler et m'en couvrirent le corps.

« J'étais atterré, non pas réellement de douleur, mais tout simplement de leur vulgarité et de leur méchanceté. Je ne pouvais supporter l'humiliation d'être défiguré de la sorte.

« Enfin, l'un des Pages fit son entrée, pour s'enquérir de ce bruit, et il me prit en pitié. Il me fit relâcher et leur dit de me laver. Évidemment, ils me dépouillèrent de mon plumage sans ménagement, puis se remirent à me donner du battoir. Ce fut alors que je compris que je perdais la raison. J'étais à quatre pattes, sans être entravé, et je courais comme un désespéré pour m'abriter de leurs battoirs. Je m'efforçais de me glisser sous les tables de la cuisine, et partout où j'allais m'embusquer pour trouver un moment de répit, ils me débusquaient, déplaçant les tables et les chaises si besoin était pour atteindre mes fesses

avec leurs battoirs. Bien sûr, si j'essayais de me lever, ils me poussaient par terre. J'étais désarmé.

« Je me pris à me précipiter vers le Page et à lui baiser les pieds, comme j'avais vu le Prince Gérald le faire avec la Reine.

« Quand bien même aurait-il rapporté la chose à la Reine, cela ne m'aurait été d'aucune utilité. Le lendemain, j'étais enchaîné comme devant, et je m'attendais à subir l'ennui et l'impatience des mêmes maîtres et maîtresses. Quelquefois, en passant près de moi, ils me fourraient dans l'anus un morceau de nourriture au lieu de le jeter, des carottes, d'autres plantes, tout ce qui, à leurs yeux, s'apparentait à un pénis. J'étais violé encore et encore par ces objets, et il me fallait les expulser de mon corps à grand effort. Ils n'auraient pas épargné ma bouche, j'imagine, s'ils n'avaient reçu l'ordre de me laisser muselé, comme le sont tous les esclaves de mon rang.

« Et chaque fois que j'attrapais le regard d'un Page, je me prenais à le supplier de tous mes gestes et avec mes espèces de grognements.

« Durant tout ce temps, je n'avais pas de pensées véritables. Peut-être avais-je commencé à penser à moi-même comme à cette créature à demi humaine qu'ils voulaient voir en moi. Je ne sais. Pour eux, j'étais un Prince désobéissant qu'on leur avait envoyé parce que je le méritais. Tous les abus faisaient partie de leur devoir. Si les mouches étaient méchantes, ils enduisaient mon pénis et mes testicules de miel pour les attirer, et trouvaient cela très malin.

« Même si je redoutais les garçons d'écurie avec leur fouet à manche de cuir, j'en vins à espérer d'être emmené aux écuries, où il y avait des coins plus propres et plus frais. Ces garçons, au moins, trouvaient franchement merveilleux d'avoir un vrai Prince à martyriser. Ils me chevaucheraient longtemps et durement, mais cela valait mieux que la cuisine.

« Je ne sais combien de temps cela dura. Chaque fois qu'ils me libéraient de mes entraves, j'étais terrifié. Bientôt ils se mirent à jeter les détritrus par terre et à me les faire ramasser tout en me pourchassant avec leurs battoirs. J'avais perdu mon bon sens, la sagesse de me tenir simplement tranquille, et, en proie à l'agitation et à la terreur, je courais de tous côtés pour

mener ma tâche à bien tandis qu'ils me fessaient. Jamais le Prince Gérald n'avait fait montre d'une telle folie.

« Naturellement, c'est à lui que je pensais quand j'agissais de la sorte. Et avec amertume je songeais : Il amuse la Reine dans ses appartements, et moi je suis ici dans cet endroit répugnant.

« Enfin, les garçons d'écurie me traitaient comme un roi. Je finis par fasciner l'un d'eux. Il était grand, très fort. Il arrivait à me faire monter sur le manche de son fouet et à faire décoller mes pieds du sol. Il me pénétrait de force, le dos cambré, les mains liées, presque en me portant. Il se délectait à ce jeu, et un jour il m'emmena seul dans un coin du jardin. La seule fois que j'essayai de me débattre contre lui, il me bascula tout simplement sur ses genoux, sans effort. Il me força à me mettre à quatre pattes dans l'herbe, et me demanda de lui cueillir les fleurettes blanches entre mes dents, sinon il me ramènerait aux cuisines. Je ne puis vous dire à quel point je fus ravi de lui obéir. Il maintenait le manche de son fouet en moi et me forçait à aller à droite, à gauche. Et puis il se mit en devoir de supplicier mon pénis. Toutefois, s'il le giflait, s'il en abusait, il le caressait aussi. Horrifié, je me sentis gonfler. J'aurais voulu rester avec lui pour toujours. Je me disais : Que puis-je faire pour le contenter ? Et cela me rendait humble à force de désespoir, car je savais que c'était là ce que la Reine avait souhaité en me punissant. Dans ma folie, j'étais même convaincu que si elle savait combien je souffrais, elle me relâcherait. Mais mon esprit était vide de pensées. Je savais seulement que je désirais contenter mon garçon d'écurie, sans quoi il me ramènerait aux cuisines.

« Je cueillais les fleurettes entre mes dents et les lui rapportais. Il me dit alors que j'étais un trop méchant Prince pour que l'on me traitât gentiment, et il savait comment me punir. Il m'ordonna de monter sur une table voisine. C'était une table de bois ronde, patinée mais souvent nappée et que l'on utilisait quand un membre de la Cour souhaitait prendre son repas au jardin.

« J'obéis aussitôt, mais il ne fallait pas que je m'agenouille là, je devais me tenir accroupi jambes bien écartées, mains derrière la nuque et les yeux baissés. Je trouvais cela incroyablement dégradant et cependant je ne pouvais songer

qu'à une chose, le satisfaire. Naturellement, il me fessa dans cette position. Il avait un battoir de cuir, lourd mais mince, qui me rossait d'importance. Il entreprit de me taper les fesses avec. Et pourtant je demeurais là, libre de toute entrave mais docile, accroupi les jambes douloureuses, le pénis gonflé sans désemparer tandis qu'il me suppliciait.

« C'était la meilleure chose qui pouvait arriver. Car Sire Grégoire en fut témoin. Toutefois, sur l'instant, je n'en sus rien, je savais seulement que d'autres personnes passaient aux alentours, et quand j'entendais leurs voix et que je comprenais qu'il s'agissait de Seigneurs et de Dames, j'en éprouvais une indicible consternation. Ils allaient me voir humilié par ce garçon d'écurie, moi le fier Prince qui s'était rebellé contre la Reine. Et pourtant tout ce que je pouvais faire, c'était sangloter, et souffrir, et sentir la tape du battoir.

« Je n'imaginai pas que la Reine aurait pu venir à l'apprendre. J'étais trop dénué d'espoir. Je ne songeais qu'à l'instant présent. Allons, la Belle, ceci, assurément, est un aspect de ce que j'appelle savoir céder et accepter. Je ne pensais qu'au battoir du garçon d'écurie, à le satisfaire et à échapper, pour un petit moment encore, à cette terrible récompense, les cuisines. En d'autres termes, je ne pensais qu'à faire ce que précisément l'on attendait de moi.

« Enfin, mon garçon d'écurie se fatigua. Il m'ordonna de retourner sur l'herbe à quatre pattes et me prit, plus profondément, dans les bois. J'étais libre de toute entrave, et pourtant complètement sous sa coupe. Il choisit un arbre et me dit de me lever et de m'accrocher à la branche au-dessus de ma tête. J'étais suspendu à cette branche, les pieds au-dessus du sol, lorsqu'il me viola. Il me pénétrait profondément et violemment, à répétition. Je crus qu'il n'en finirait jamais, et mon pauvre pénis était aussi dur que l'arbre, à force de souffrance.

« Quand il eut fini, il arriva la chose la plus extraordinaire. Je me surpris à ses genoux, lui baisant les pieds et plus encore, je remuais les hanches, et je les lui présentais, et je faisais tout ce qui était en mon pouvoir pour le prier de me soulager du

désir qui sourdait entre mes jambes, de me soulager un peu, car je n'avais rien éprouvé de tel aux cuisines.

« Mes propos le firent éclater de rire. Il me tira pour me faire lever, m'empala aisément sur le manche de son fouet et me ramena aux cuisines. Je sanglotais, incapable de me maîtriser, comme jamais dans ma vie.

« La vaste salle était presque vide. Tout le monde était dehors à entretenir le potager, ou dans les antichambres des étages, où l'on servait les repas, et seule une jeune servante était demeurée là, qui se dressa sur ses pieds dès qu'elle nous vit. Un instant après, le garçon d'écurie lui chuchotait quelque chose, et comme elle hochait la tête, en s'essuyant les mains sur son tablier, il m'ordonna de monter sur l'une des tables carrées. Il fallait de nouveau que je m'accroupisse mains derrière la nuque. J'obéis sans du tout réfléchir. Encore le battoir, me dis-je, et pour le plaisir de cette petite jeune fille, à la triste figure, aux nattes brunes. Entre-temps, elle s'était approchée et me dévisageait avec une expression d'étonnement.

« Les jours suivants furent remplis de ces mêmes supplices de cuisine. Je fus battu, pourchassé, ridiculisé et en tout cas traité avec grand mépris. Mais je rêvais du garçon d'écurie. J'étais sûr qu'il reviendrait. Je ne crois pas avoir jamais songé à Sa Majesté. Lorsque je me la représentais, je n'éprouvais que désespoir.

« Finalement, un après-midi, le garçon d'écurie entra et je fus joliment vêtu de velours rose rehaussé d'or. Il ordonna que l'on me lavât et que l'on me décrottât. J'étais trop excité pour redouter les mains brutales des garçons de cuisine, pourtant toujours aussi peu enclins à la miséricorde.

« Mon pénis était déjà raide à la seule vue de mon Seigneur et garçon d'écurie, mais ce dernier m'intima vivement de veiller à en prendre le plus grand soin, et à ce qu'il le reste, sans quoi je serais sévèrement puni.

« Je hochai la tête d'un geste bien trop appuyé. Puis il me retira la muselière de la bouche et la remplaça par une autre, tout ornée.

« Comment décrire ce que je ressentis en cet instant ? Je n'osais rêver à la Reine. J'étais si démuné que tout répit m'était

un émerveillement. Il me conduisit sur-le-champ par les couloirs du château, et moi qui m'étais rebellé contre tout le monde, je trottais vivement à sa suite dans ces couloirs de pierre, rasant les pantoufles et les bottes des Seigneurs et des Dames qui se retournaient tous sur mon passage pour me remarquer et y aller de quelque compliment. Le garçon d'écurie était très fier.

« Puis nous pénétrâmes dans un grand salon haut de plafond. Il me semblait voir pour la première fois de ma vie des étoffes de velours crème et des dorures, des statues dressées contre les murs, des bouquets de fleurs fraîches disposés un peu partout. Je me sentais renaître sans du tout songer à ma nudité et à mon asservissement.

« La Reine se tenait assise là, dans son fauteuil à haut dossier, resplendissante en velours pourpre, sa cape d'hermine jetée sur ses épaules. Je filai de l'avant hardiment tout disposé à froisser à force de servilité, et je la couvris de baisers, elle et ses souliers.

« Aussitôt elle me caressa les cheveux et me fit lever la tête. « As-tu assez souffert pour ton effronterie ? » me demanda-t-elle, et comme elle ne retirait pas ses mains, je les lui baisai à nouveau, et je baisai ses paumes si douces et ses doigts si chauds. Je trouvai le son de son rire si beau. J'entrevis les deux monts de ses seins blancs, et la fine ceinture autour de sa taille. Je lui baisai les mains jusqu'à ce qu'elle me fît cesser, et elle me tint le visage, me fit ouvrir la bouche de ses doigts, tâta mes lèvres, mes dents, puis elle me retira la muselière, m'enjoignant de ne point parler. En réponse, je hochai la tête.

« Ce jour sera pour toi un jour d'épreuve, mon jeune Prince entêté », annonça-t-elle. Puis elle me porta à un délicieux paroxysme de plaisir en me touchant le pénis. Elle en éprouva la fermeté. Je m'efforçai d'empêcher mes hanches de s'offrir à elle.

« Elle approuva. Puis elle ordonna ma punition. Elle avait su comment l'on m'avait châtié dans le jardin, et, pour son divertissement, elle pria mon jeune valet, le garçon d'écurie, de me punir.

« Aussitôt, je me tins docilement accroupi sur la table ronde en marbre placée devant elle. Je me rappelle que les portes

étaient ouvertes. J'apercevais les silhouettes distantes des Seigneurs et des Dames qui passaient par là. Je savais qu'il y avait d'autres Dames dans cette salle. Je pouvais distinguer les douces couleurs de leurs robes et même le chatoiement de leurs cheveux. Mais je ne songeais à rien d'autre qu'à contenter la Reine, espérant être capable de conserver cette position accroupie aussi longtemps qu'elle le désirerait, aussi cruel que fût le battoir. Je reçu les premiers coups avec chaleur et ils me firent du bien. Je sentais mes fesses tressaillir et se resserrer, et il me semblait ne jamais avoir éprouvé de plaisir aussi plein, un tel gonflement de mon pénis, en dépit de l'insatisfaction.

« Naturellement, je me mis bientôt à grogner sous les coups, et, constatant mes efforts pour contenir mes grognements, la Reine m'embrassa le visage et me dit que même si mes lèvres devaient demeurer scellées, il fallait lui faire savoir combien je souffrais pour elle. Je la compris sur-le-champ. Déjà, mes fesses étaient brûlantes et palpitantes de douleur. Je cambrai le dos, les genoux un peu plus écartés, les jambes raides et douloureuses à force d'être accroupies, et je gémissais sans retenue, des gémissements plus sonores à chaque coup sec du battoir. Comprenez-le, rien ne me retenait. J'étais libre d'entraves et démuselé.

« Tout sentiment de rébellion m'avait quitté. Lorsque ensuite la Reine ordonna que l'on me poursuive à travers la salle à coups de battoir, je n'en avais que trop envie. Elle lança par terre une poignée de petite » balles d'or de la taille d'un gros grain de raisin noir, et me pria de les lui apporter, une par une, exactement comme on vous a ordonné de rapporter ces roses. Le garçon d'écurie, mon valet comme elle l'appelait, devait parvenir à placer cinq coups secs de battoir avant que j'en eusse déposé une au creux de sa main, sans quoi elle serait fort mécontente de moi. Les balles d'or avaient roulé de tous côtés, aux quatre coins de la pièce, et vous ne pouvez imaginer comme j'ai dû filer pour aller les chercher. Je courais devant le battoir comme s'il me brûlait. Bien sûr, à ce moment-là, j'étais encore tendre et endolori, et ma peau était marquée partout de profondes zébrures, mais c'était pour lui complaire que je me pressais de la sorte.

« Je rapportai la première balle après trois coups seulement. J'étais très fier. Mais comme je la déposai au creux de sa main, je vis qu'elle avait enfilé un gant de cuir noir, aux doigts soulignés de petites émeraudes. Elle me pria de me retourner, d'écarter les jambes et de lui montrer mon anus. J'obéis sans tarder, et je sentis immédiatement le choc de ces doigts gainés de cuir qui m'ouvraient l'anus.

« Ainsi que je vous l'ai dit, j'avais été violé et lavé à plusieurs reprises par mes rudes ravisseurs des cuisines, mais cette fois, il s'agissait d'une nouvelle manière de m'exposer, de me faire ouvrir par ses soins, avec simplicité et légèreté d'esprit, sans la violence du viol. J'en éprouvai une douceur d'amour, le sentiment d'être faible et de lui appartenir. Aussitôt, je compris qu'elle forçait mon anus avec la balle d'or que je lui avais rapportée. Et voici qu'elle me donnait pour instruction de la conserver au-dedans de moi, à moins que je ne désirasse susciter son farouche mécontentement.

« Je devais à présent lui en rapporter une autre. Le battoir vint promptement me chercher. Je filai, rapportai une autre balle d'or, on me fit me retourner, et on me l'enfila de force dans l'anus.

« Le jeu se poursuivit un bon moment. Mes fesses étaient sans cesse plus endolories. Elles me paraissaient énormes. Je suis sûr que vous comprenez cette sensation. Je me sentais énorme et gonflé, complètement, chaque zébrure me brûlait sous le battoir, et j'étais de plus essoufflé et désespéré à l'idée d'échouer, car il me fallait filer chaque fois un peu plus loin d'elle pour aller récupérer ces balles d'or. Mais la sensation nouvelle, c'était de me sentir rempli, l'anus fourré, qu'il me fallait désormais tenir bien serré pour ne rejeter aucune de ces balles d'or contre ma volonté. Bientôt, je sentis mon anus écarté et ouvert, et dans le même temps fourré sans pitié.

« Le jeu se fit de plus en plus frénétique. J'entrevis bientôt d'autres personnages qui regardaient par les portes. Fréquemment, je devais passer en vitesse sous les jupons d'une autre dame de compagnie.

« Je m'affairais sans cesse plus opiniâtrement, je me faisais fourrer sans répit d'une main ferme par ces doigts vigoureux

gainés de cuir. Et bien que les larmes me dégoulinassent sur la figure, et que j'eusse le souffle rauque et rapide, je parvins à achever la partie sans plus de quatre coups de battoir à chaque parcours.

« La Reine me prit dans ses bras. Elle m'embrassa sur la bouche et me dit que j'étais son esclave loyal et son favori. Un courant d'approbation se répandit dans la Cour, et elle me permit de reposer un instant contre ses seins, en me tenant contre elle.

« Bien sûr, je souffrais. Je faisais tout mon possible pour retenir en moi ces balles d'or, et aussi pour ne pas laisser mon pénis frotter contre sa robe, ce qui m'aurait placé sous le coup de la disgrâce.

« Et voici qu'elle m'envoya chercher un petit pot de chambre en or. Je sus alors ce qui m'attendait. Et je sais que j'ai dû rougir furieusement. Je devais me tenir accroupi au-dessus de ce pot pour y expulser les jouets que j'avais réunis, et bien sûr je m'exécutai.

« Après cela, cette journée ne fut plus qu'une ronde de tâches sans fin.

« Je n'essaierai pas de toutes vous les décrire, si ce n'est que je jouis de toute l'attention et de toute la concentration de la Reine, et que j'entendais de tout cœur la conserver. Je n'avais toujours pas ta certitude que l'on ne me renverrait pas aux cuisines. À tout instant, je pouvais y être renvoyé.

« Je me rappelle bien des choses. Nous fûmes un long moment dans le jardin, la Reine se promenait parmi les roses comme elle aime tant à le faire, et elle me conduisait du bout de cette badine terminée par un phallus de cuir. Par moments, j'avais l'impression qu'elle me soulevait les fesses à cheval sur cette badine. Après les sols du château, mes genoux avaient le plus grand besoin de se soulager sur l'herbe tendre. Et j'étais si endolori et si vulnérable en ce temps-là que la moindre caresse sur mes fesses m'était douloureuse. Mais elle se contentait de me promener. Puis elle se rendit à un petit pavillon d'été de treilles et de vigne vierge, et me fit aller devant elle sur les dalles de l'endroit.

« Elle m'ordonna de me lever, et un Page fit son apparition, (je ne me souviens pas si c'était Félix), qui me menotta les mains au-dessus de la tête, en sorte que mes orteils touchaient à peine le sol. La Reine s'assit juste devant moi. Elle laissa de côté la badine-phallus, et brandit une autre badine qui était restée attachée à sa ceinture. C'était tout simplement une longue et mince badine de bois recouverte de cuir.

« Maintenant il faut me parler, dit-elle. Il vous faut vous adresser à moi comme à votre Reine, et vous devez répondre à mes questions avec grand respect. » À cette idée, j'éprouvai une excitation presque incontrôlable. J'avais la permission de lui parler. Naturellement, je ne l'avais jamais eue auparavant. Dans ma rébellion, j'avais toujours été muselé, et je ne savais pas ce que je ressentirais à l'idée d'être autorisé à employer des mots. J'étais son chiot, son esclave muet, et voilà que je devais lui parler. Elle usa de mon pénis comme d'un jouet ; elle me souleva les testicules de sa mince badine de cuir et les fit aller et venir. Elle décerna à mes cuisses une claque joueuse.

« Avez-vous apprécié de servir ces Seigneurs et ces Dames, ces rustauds des cuisines ? me demanda-t-elle, ou préférez-vous servir votre Reine ?

« Je ne veux servir que vous, Votre Majesté, à votre guise, répondis-je promptement. Ma propre voix résonnait étrangement à mes oreilles. C'était la mienne, mais je ne l'avais pas entendue depuis si longtemps, et lorsque je prononçai cet acte de servilité, ce fut comme si je venais à peine de la découvrir. Ou plutôt je la découvrais de nouveau, et cela produisit en moi un extraordinaire débordement d'émotion. Je pleurai, et j'espérai que cela ne lui déplût pas.

« C'est alors qu'elle se leva et se tint tout près de moi. Elle me toucha les yeux et les lèvres. « Tout ceci m'appartient, et ceci », et elle toucha les pointes de mes seins que les garçons de cuisine n'avaient nullement épargnées, et mon ventre et mon nombril. « Et ceci, dit-elle encore, cela aussi, cela m'appartient », et elle tenait mon pénis dans sa main, et ses ongles longs en grattaient doucement l'extrémité. C'est alors qu'il s'en échappa un petit fluide. Elle retira sa main et soupesa mon scrotum et se l'appropriait également. « Écarte les jambes »,

ordonna-t-elle et elle me fit tourner autour de la chaîne qui me retenait prisonnier. « Et ceci aussi est à moi », ajouta-t-elle, me palpant l'anus.

« Je m'entendis lui répondre : « Oui, Votre Majesté. » Alors elle me dit qu'elle avait en réserve des châtiments pire encore que les cuisines, si jamais je tentais de lui échapper à nouveau, ou de me rebeller, ou de lui déplaire en quelque façon. Mais pour l'heure, elle était plus que satisfaite de moi, assurément, et elle allait me besogner durement, car tel était son bon plaisir. Elle me dit que je faisais preuve de beaucoup de force pour me consacrer à la pratique de son divertissement, d'une force qui faisait défaut au Prince Gérald, et elle voulait éprouver les limites de cette force.

« Chaque matin, elle me fesserait sur le Sentier de la Bride abattue. À midi, je l'accompagnerais pour ses promenades dans le jardin. Tard dans l'après-midi, je jouerais à aller attraper des choses pour elle. Dans la soirée, je serais fessé pour son divertissement tandis qu'elle prendrait son dîner. Il y avait grand nombre de positions que je pouvais adopter. Elle aimait à me voir accroupi, jambes grandes ouvertes, mais il y avait d'autres attitudes encore plus plaisantes et qu'elle avait choisi de m'enseigner. Sur quoi elle me pressa les fesses et déclara qu'elles lui appartenaient, car elle savourait plus que tout de les punir. Mais, afin de compléter ce régime quotidien qu'elle m'annonçait, il me faudrait la dévêtir pour la coucher et dormir dans sa chambre.

« À tout ceci, je répétais « Oui, Votre Majesté ». J'aurais fait n'importe quoi pour gagner sa faveur. C'est alors qu'elle m'annonça que mes fesses seraient sujettes aux plus grandes épreuves, afin qu'elle en vérifie les limites.

« Elle me libéra de mes chaînes, me fit traverser le jardin et pénétrer dans le château, en me guidant de sa badine-phallus. Nous entrâmes dans ses appartements.

« Je savais désormais qu'elle avait l'intention de me faire asseoir sur ses genoux et de me fesser avec autant d'intimité qu'avec le Prince Gérald. J'étais pris dans un tourbillon d'expectatives. Je ne savais pas comment je parviendrais à empêcher mon pénis de se décharger de cet insatiable désir. Elle

m'examina et conclut que la coupe avait besoin d'être vidée afin de pouvoir se remplir à nouveau. Ce n'était pas que je dusse être récompensé. Cependant, elle envoya chercher une magnifique petite Princesse. Sur-le-champ, la jeune fille prit mon organe dans sa bouche, et à peine l'avait-elle sucé que mon désir explosa en elle. La Reine observait tout ceci ; elle me caressait le visage, examinait mes yeux, et mes lèvres, puis elle pria la Princesse de me réveiller promptement.

« C'était sa forme de torture à elle. Mais je fus bientôt aussi insatisfait qu'auparavant, et prêt à subir l'épreuve d'endurance de la Reine. Je fus placé sur ses genoux, exactement comme je l'avais soupçonné.

« Vous avez été dûment fessé par le Chevalier Félix, commença-t-elle. Vous avez été bien fessé par les garçons d'écurie et les cuisiniers aux cuisines. Croyez-vous qu'une femme puisse fesser aussi fort qu'un homme ? » J'en pleurais déjà. Je ne puis physiquement décrire l'émotion que je ressentais. Peut-être l'avez-vous ressentie lorsque vous étiez vous-même sur ses genoux la nuit dernière. Ou lorsque le Prince vous avait couchée dans la même position. Ce n'est pas pire que de se retrouver renversé à cheval sur les genoux d'un Page, ou les mains liées sur la tête, ou même aplati sur un lit ou sur une table. Je ne puis l'expliquer. Mais on se sent tellement plus désemparé sur les genoux de son maître ou de sa maîtresse.

La Belle approuva en hochant la tête. C'était très vrai. Et elle l'avait ressenti, courbée en deux sur les genoux de la Reine : elle avait perdu tout son sang-froid.

— Par cette seule position, on peut enseigner toute la docilité et toute la soumission du monde, expliqua le Prince Alexis. Eh bien, il en fut ainsi avec moi. J'étais couché sur ses genoux, la tête ballante, les jambes écartées. Elle voulait que je les écarte légèrement, et naturellement je devais cambrer les reins et tenir mes mains nouées derrière le dos comme on vous l'a enseigné. Il me fallait veiller à ce que mon pénis ne touche pas l'étoffe de sa robe, quoique j'en eusse tout le désir du monde. Et puis elle entreprit de me fesser. Elle me montra chaque battoir en me commentant ses défauts et ses vertus. Il y avait celui-ci, qui était léger ; il était mordant ; et il était rapide. Un autre plus lourd,

tout aussi fuselé, causait plus de douleur et devait être utilisé avec prudence.

« Elle commença de me fesser avec force. Et comme avec vous, elle me massait les fesses, et pinçait quand elle en avait l'envie. Mais elle œuvrait avec régularité. Elle fessait dur et longtemps jusqu'à ce que la douleur se fasse terrible, et que je me sente plus désemparé que jamais dans ma vie.

« Il me semblait que l'impact de chaque coup se propageait dans mes membres. Bien sûr, mes fesses en absorbaient le premier choc. Mais la douleur les traversait et m'envahissait, et tout ce que je pouvais faire, c'était frémir sous le coup, frissonner à chaque bonne fessée, et gémir chaque fois plus fort, mais sans jamais laisser entendre par le moindre signe que je demandais pitié.

« La Reine était absolument ravie de cette démonstration de souffrance. Comme je vous l'ai dit, elle l'avait encouragée. Fréquemment, elle me relevait le visage, séchait mes larmes et me récompensait de baisers. Quelquefois, elle me faisait dresser à genoux sur le sol. Elle examinait mon pénis et me demandait s'il n'était pas sien. Je m'écriais : « Oui, Votre Majesté, tout en moi est à vous. Je suis votre esclave obéissant. » Elle appréciait cette réponse, et m'enjoignait de ne pas hésiter à lui apporter de longues réponses pleines de dévouement.

« Mais elle était tout à fait déterminée. Elle reprit le battoir assez vite, me fit courber de nouveau sur ses genoux, et se mit à me fesser, des coups lourds et forts. Bientôt je gémissais entre mes dents serrées. Je n'avais nulle fierté, rien de cette dignité que vous montrez encore, à moins que j'en fusse tout à fait inconscient. Finalement, elle m'annonça que mes fesses étaient d'une couleur parfaite.

« Elle détestait d'avoir à me punir encore, tant elle admirait cette couleur qu'elle avait obtenue, mais il lui fallait connaître mes limites.

« « Vous repentez-vous d'avoir été un petit Prince si désobéissant ? » me demanda-t-elle. « J'en suis très désolé, Votre Majesté », lui répondis-je dans mes sanglots. Mais elle continua de me fesser. Je ne pus m'empêcher de serrer les fesses et de les remuer comme si cela pouvait en un sens

diminuer la douleur, et je pus entendre son rire, comme si cela la ravissait.

« Quand elle en eut enfin terminé, et lorsqu'elle m'eut forcé à me remettre à genoux, m'ordonnant de venir m'agenouiller face à elle, je sanglotais aussi frénétiquement qu'une jeune Princesse.

« Elle m'essuya le visage, me sécha les yeux, et me donna un généreux baiser avec toute sortes de doux agacements. Je serais son valet, disait-elle, le maître de sa garde-robe. Moi seul l'habillerais, la coifferais, et prendrais soin d'elle. J'aurais beaucoup à apprendre, mais elle m'enseignerait tout elle-même. Je serai très pur.

« Naturellement, cette nuit-là, je croyais avoir enduré le pire : de simples soldats s'étaient joués de moi sur la route du château, on avait abusé de moi d'effrayante manière aux cuisines. J'avais été brutalement humilié par ce rustaud de garçon d'écurie, et j'étais à présent l'esclave abject de ses plaisirs, mon âme lui appartenait tout entière, avec tout mon corps. Que cette pensée était stupide ! Le pire était à venir.

Le Prince Alexis marqua un temps de silence et baissa les yeux sur la Belle qui était étendue, la tête contre sa poitrine.

Elle s'efforçait de dissimuler ses sentiments. Elle ne savait pas vraiment ce qu'elle ressentait, si ce n'est que cette histoire l'avait excitée. Elle se représentait chacune des humiliations qu'Alexis avait décrites, et quoique cela suscitât la peur en elle, il en allait de même de son désir.

— Cela fut bien plus facile pour moi, reconnut-elle humblement, mais ce n'était pas là ce qu'elle voulait exprimer.

— Je ne suis pas certain que cela soit vrai, reprit Alexis. Voyez-vous, après le rude traitement des cuisines, quand j'étais devenu moins qu'un animal aux yeux de mes ravisseurs, être l'esclave docile de la Reine me fut aussitôt comme une libération.

— Voilà ce que l'on entend par céder, murmura-t-elle. Et je dois y parvenir, par un autre chemin.

— À moins... à moins que vous ne fassiez quelque chose pour être vilement punie, mais cela pourrait vous demander trop de

courage. Et cela pourrait ne pas s'avérer nécessaire, car on vous a d'ores et déjà arraché un peu de votre dignité.

— Cette nuit, je n'avais aucune dignité, protesta la Belle.

— Oh si, vous en aviez, vous en aviez beaucoup, sourit Alexis. Mais pour continuer mon récit, cette fois-là, je n'avais cédé qu'à mon Seigneur garçon d'écurie et à la Reine. Et une fois que je fus entre ses mains, j'oubliai complètement mon Seigneur garçon d'écurie. J'étais la propriété de la Reine. Je songeai à mes membres, à mes fesses, à mon pénis, comme à ses propriétés. Mais moi, pour céder vraiment, il fallait que j'en passe par une bien plus profonde mise à nu et par une discipline bien plus rude...

L'éducation du Prince Alexis se poursuit



JE ne vous conterai pas les détails de mon apprentissage avec la Reine, comment j'ai appris à être son valet, mes efforts pour éviter de la contrarier. Tout ceci, vous l'apprendrez lors de votre apprentissage avec le Prince, car dans son amour pour vous, il entend clairement faire de vous sa servante. Mais tout cela n'est rien quand on est dévoué à son maître ou à sa maîtresse.

« Il me fallait apprendre à faire face avec sérénité aux humiliations que d'autres introduisaient dans le jeu, et cela n'était guère aisé.

« Pour l'essentiel, mes premiers jours avec la Reine furent consacrés à l'apprentissage dans sa chambre à coucher. Je fis preuve d'autant de diligence que le Prince Gérald lorsqu'il devait obéir à ses moindres lubies – mais, comme il se montrait fort maladroit dans le maniement de ses vêtements, il était très souvent puni.

« Or la Reine ne voulait tout bonnement pas de moi pour ces tâches serviles que d'autres esclaves avaient été entraînés à exécuter à la perfection. Elle voulait m'éduquer, me briser et faire de moi un jouet pour son complet divertissement.

— Un jouet, chuchota la Belle.

Elle s'était exactement sentie comme un jouet entre les mains de la Reine.

— Et cela l'amusait grandement, au cours des premières semaines, de me voir servir d'autres Princes et d'autres Princesses pour son plaisir. Le premier que j'eus à servir fut le Prince Gérald. Il approchait alors de la fin de son temps d'engagement, mais il l'ignorait, et mon changement de conduite le portait au comble de la jalousie. Toutefois, la Reine avait de merveilleuses idées pour le récompenser et le reconforter, et, dans le même temps, pour développer mes facultés, en accord avec ses vœux.

« Chaque jour, on l'amenait dans ma chambre, mains liées au-dessus de la tête contre le mur, de sorte qu'il pouvait me regarder me consacrer à ma besogne, et cela lui fut une source de tourment jusqu'à ce qu'il comprît que l'une de mes tâches consistait à lui donner du plaisir.

« J'étais alors troublé par le battoir de la Reine, par le plat de sa main, et par les efforts que je consacrais à atteindre la grâce et l'accomplissement. Tout le jour je rapportais et laçais des chaussures, je nouais des ceintures, je lustrais des bijoux, et j'assumais toutes les menues tâches que la Reine souhaitait, les fesses sans cesse endolories, les cuisses et les mollets portant les marques du battoir, le visage souillé de larmes, comme n'importe quel esclave du château.

« Et lorsque la Reine put voir que la jalousie du Prince Gérald avait durci son pénis à l'extrême, quand il fut prêt à décharger sa passion sans le secours d'aucun stimulant, alors elle me le fit baigner et satisfaire.

« Je ne puis vous dire combien je trouvais cela dégradant. Pour moi, son corps n'était rien d'autre qu'un ennemi. Et pourtant j'étais prié d'aller chercher un bol d'eau chaude, et, avec une éponge de mer, que je devais tenir entre les dents, de lui baigner les parties génitales.

« Pour cela, il était placé sur une table basse, docilement agenouillé tandis que je lui lavais les fesses, et, de nouveau, je trempais mon éponge, je lui baignais le scrotum et finalement le pénis. Mais la Reine voulait plus que cela. Je devais alors me servir de ma langue pour le laver. J'étais horrifié, et je répandais des larmes comme la première Princesse venue. Mais elle se montrait inflexible. Avec ma langue, je lui léchais le pénis, les testicules, et puis je fouillais dans le creux de ses fesses, lui pénétrant même l'anus, qui avait un goût amer, presque salé.

« Durant tout ce manège, il faisait montre de son évident plaisir et de son envie.

« Ses fesses étaient endolories, comme de juste. Et j'étais fort satisfait que la Reine ne le fessât plus que rarement elle-même, laissant plutôt faire son valet, avant qu'on l'amênât en sa présence. Ainsi ne souffrait-il pas pour elle ; bien plutôt, il souffrait dans la Salle des esclaves, ignoré de l'entourage.

Pourtant je trouvais mortifiant que les caresses de ma langue sur ses zébrures et ses marques écarlates lui donnent du plaisir.

« Finalement, la Reine lui ordonna de se dresser à genoux, les mains dans le dos, et me dit que je devais maintenant le récompenser pleinement. Je savais ce que cela signifiait, même si je fis comme si de rien n'était. Elle me pria de prendre son pénis dans ma bouche et de le vider.

« Je ne puis expliquer ce que j'éprouvai alors. Je crus que je ne pourrais y arriver. Et pourtant, en quelques secondes, j'avais obéi, apeuré à l'idée de déplaire à la Reine, et son pénis robuste butait contre le fond de ma gorge, mes lèvres et mes mâchoires étaient douloureuses tandis que je m'employais à le sucer comme il convenait. La Reine me donnait ses instructions, que mes caresses soient longues, que je me serve de ma langue, et d'aller plus vite et encore plus vite. Elle me fessait sans pitié, j'obéissais, ses coups me giflaient en parfaite cadence avec ma bouche qui suçait. Enfin, sa semence emplit ma bouche. On me commanda de l'avalier.

« Mais la Reine se montra fort insatisfaite de ma réticence. Elle m'enjoignit de ne faire preuve d'aucune répugnance. La Belle hocha la tête, se souvenant des propos que le Prince lui avait tenus dans l'auberge, que même les humbles devaient être servis, pour son plaisir.

« Aussi envoya-t-elle chercher tous ces Princes que l'on avait torturés une journée entière dans la Salle des Châtiments, et elle me fit passer dans un grand salon contigu.

« Lorsqu'on y amena six jeunes hommes, à genoux, j'implorai sa pitié de la seule façon possible, par mes gémissements et par mes baisers. Je ne puis vous dire combien leur présence m'affecta. Aux cuisines, j'avais été maltraité par des paysans ; j'avais humblement, avidement, obéi à un garçon d'écurie. Mais ceux-ci me parurent à la fois de plus basse et de plus haute extraction que les autres. C'étaient des Princes de même rang que moi, arrogants, fiers de leurs possessions, et dans le même temps c'étaient d'abjects esclaves, aussi bas que je l'étais désormais.

« J'étais incapable d'analyser ma propre misère. C'est alors que je compris que j'aurais à subir d'infinies variations dans

l'humiliation. Ce n'était pas une hiérarchie de châtiments que j'affrontais ; c'était plutôt des changements perpétuels.

« Mais j'avais trop peur de faire défaut à la Reine pour beaucoup réfléchir. Encore une fois, je perdis de vue et le passé et le futur.

« Comme je m'agenouillais à ses pieds en pleurant silencieusement, elle ordonna à tous ces Princes endoloris et mourant de faim après la torture subie en Salle des Châtiments de prendre les battoirs qu'elle tenait tout exprès dans un coffre.

« Ils formèrent une rangée de six à ma droite, chacun à genoux, le pénis durci, autant par la vision de ma souffrance que par les plaisirs qui les attendaient.

« On me dit de me dresser à genoux, les mains dans le dos. Pour relever le gant de cette épreuve, on ne me permettrait pas même d'adopter la position à quatre pattes, plus commode et plus discrète. Bien plutôt, je devais me démener le dos raide, genoux écartés, mon organe bien en vue, progressant avec lenteur en essayant d'échapper à leurs battoirs. Ils avaient également toute latitude de voir mon visage. Je me sentais plus exposé que je ne l'avais été quand on m'avait attaché en cuisine.

« Le jeu de la Reine était simple. J'allais devoir courir après le gantelet, et le Prince dont le coup de battoir lui siérait le mieux, c'est-à-dire celui dont le battoir me frapperait le plus durement et le plus férocement, se verrait alors récompensé, puis je reprendrais ma course après le gantelet, et ainsi de suite.

« Elle me pressait d'aller très vite ; si j'échouais, si mes bourreaux parvenaient à placer un trop grand nombre de coups, on me livrerait entre leurs mains pour une heure de divertissantes brutalités, hors de la vue de la Reine, on me le promettait. Cela me terrifia. Elle ne serait même pas présente. Ce ne serait pas pour son plaisir.

« Je commençai sur-le-champ. Tous leurs coups, lourds et violents, me faisaient un égal effet, et mes oreilles s'emplissaient de leurs rires tandis que je me démenais bizarrement dans une posture que, pour leur part ils avaient appris de longue date à maîtriser avec aisance.

« Je n'avais de repos que lors des petites séances où j'assouvissais le Prince qui m'avait infligé les plus sévères

contusions. Je devais revenir auprès de lui, là où il se tenait agenouillé. Les autres étaient libres de regarder, ce qu'ils faisaient, et ensuite on leur donnait la permission de proposer leurs instructions.

« J'avais une demi-douzaine de maîtres impatients de m'enseigner avec hauteur comment satisfaire celui qu'ils soutenaient de leurs bras, qui gardait les yeux clos et goûtait la pipe chaude et enfiévrée que je lui offrais.

« Naturellement, ils prolongèrent tous le jeu autant que possible afin d'en retirer la plus entière satisfaction, et la Reine, assise à proximité, le coude posé sur le bras de son fauteuil, observait tout cela d'un air approbateur.

« Tandis que j'accomplissais mes devoirs, il se produisit d'étranges changements. J'éprouvais une forme de frénésie à tenter d'échapper à leurs battoirs. J'avais les fesses brûlantes, les genoux endoloris, et surtout j'avais honte qu'ils puissent voir si facilement mon visage, et mes organes génitaux.

« Tout en continuant de les sucer, je me perdais dans la contemplation de l'organe que je tenais dans ma bouche, sa taille, sa forme, son goût même, et la saveur amère et salée de ses sucs qui se vidaient en moi. J'étais gagné par le rythme autant que par le reste. Autour de moi, les voix formaient un chœur qui, à un certain seuil, se changea en bruit, et une étrange sensation de faiblesse et d'abjection me submergea. C'était très semblable aux moments que j'avais traversés avec mon Seigneur garçon d'écurie, lorsque nous étions seuls dans le jardin, et qu'il m'avait fait accroupir sur la table. L'excitation que j'avais alors ressentie avait gagné la surface de ma peau, et il en allait de même à présent, tandis que je suçais ces divers organes et que je m'emplissais de leur semence. Je ne puis l'expliquer. Cela devenait source de plaisir. Cela devenait source de plaisir à force de se répéter et parce que j'étais sans défense. Et cela se répétait sans relâche, comme un répit après le battoir, après la frénésie du battoir. Mes fesses palpitaient, mais elles étaient chaudes ; elles me démangeaient, et je goûtais cette bite délicieuse qui pompait de toute sa force à l'intérieur de moi.

« Je découvris que j'aimais sentir tous ces yeux qui m'observaient. Mais je ne l'admis pas aussitôt. Ce n'était point

tant cela que j'aimais que cette faiblesse encore, cette mollesse de l'esprit. J'étais perdu dans ma souffrance, dans mes efforts, dans mon désir inquiet de plaire.

« Eh bien, il en serait ainsi de chacune des tâches qui m'incomberaient. Tout d'abord, je résisterais avec terreur ; je m'accrocherais à la Reine de toute mon âme ; puis, à un certain point, au beau milieu d'une indicible humiliation, je me libérerais pour entrer dans un état de sérénité où mon châtement me deviendrait aimable.

« Je me vis moi-même comme l'un de ces Princes, comme l'un de ces esclaves. Lorsqu'ils me donnèrent pour instruction de mieux sucer ce pénis, je les écoutai. Lorsqu'ils me donnèrent du battoir, je reçus le coup, je courbai le corps en guise de réponse.

« Peut-être cela est-il impossible à expliquer. Je me faisais peu à peu à l'idée de céder.

« Lorsque finalement les six Princes furent renvoyés, chacun d'entre eux récompensé comme il convient, la Reine me prit dans ses bras et me récompensa de ses baisers. Comme j'étais étendu sur la paillasse à côté de son lit, j'éprouvai le plus délicieux des épuisements. J'avais l'impression que même l'air qui tremblait autour de moi me donnait du plaisir. Je le sentais contre ma peau, comme s'il caressait ma nudité. Et je m'endormis content d'avoir servi convenablement.

« Mais la grande épreuve suivante que mes forces durent subir survint un après-midi lorsque, très courroucée de mon inaptitude à lui broser les cheveux, elle m'envoya auprès des Princesses pour que je leur tiensse lieu de jouet.

« Je pus à peine en croire mes oreilles. Quant à elle, elle ne daignerait même pas assister à la scène. Elle fit venir Sire Grégoire, et exigea que l'on m'emmène à la Salle des Châtiments Spéciaux, pour y être livré en pâture aux Princesses rassemblées. Une heure durant, elles pouvaient user de moi comme bon leur semblerait. Puis il faudrait que l'on m'attache dans le jardin et que l'on me fouette les cuisses avec une lanière de cuir, et que l'on me laisse là jusqu'au matin.

« C'était ma première grande séparation d'avec la Reine. Et je ne pouvais m'imaginer nu, sans défense, seulement préparé

pour le châtiment, livré aux Princesses. À deux reprises, j'avais lâché la brosse de la Reine. Avant cela, j'avais renversé un peu de vin. Tout ceci était arrivé comme si, en dépit de mes efforts les plus attentifs, j'avais perdu toute maîtrise de moi-même.

Lorsque Sire Grégoire m'infligea plusieurs fessées sévères, j'étais rempli de honte et de crainte. Et tandis que nous approchions de la Salle des Châtiments Spéciaux, je m'aperçus que je ne pouvais plus me mouvoir à ma guise.

« Sire Grégoire avait attaché un collier de cuir autour de mon cou. Il me faisait avancer, me fessant à peine, car il m'expliquait que les Princesses devaient pleinement jouir de moi.

« Avant notre entrée dans la salle, il me passa un insigne autour du cou, pendu à un petit ruban. D'abord, il me le montra, et je frissonnai en constatant que cet insigne m'annonçait comme un maladroit, un entêté, un mauvais sujet qui méritait correction.

« Puis il échangea mon collier de cuir contre un autre muni de plusieurs petits anneaux de métal, et chaque anneau était juste assez large pour qu'un doigt pût s'y accrocher. De la sorte, disait-il, les Princesses pourraient me faire aller de ce côté-ci, de ce côté-là et malheur à moi si je manifestais la moindre résistance.

« On me fixa aux chevilles et aux poignets des menottes munies de ces mêmes anneaux. Je me sentais à peine capable de bouger, tandis que l'on me faisait avancer vers la porte.

« Je ne savais comment juger de mes émotions. Comme la porte s'ouvrait, je les vis toutes, quelque dix Princesses, un harem nu qui tenait salon sous l'œil attentif d'un valet, toutes ces filles recevant cette heure de loisir en guise de récompense pour leur bonne conduite. Plus tard, j'appris que si l'un d'entre nous devait être sévèrement puni, il ou elle était remis entre leurs mains, mais ce jour-là elles n'attendaient personne.

« Elles glapirent de ravissement, battant des mains et s'entretenant aussitôt les unes avec les autres. Tout autour de moi, je voyais leurs longues chevelures, rousses, dorées, aile-de-corbeau, vagues profondes et boucles épaisses, leurs seins et leurs ventres nus, ces mains qui me pointaient du doigt ou qui masquaient leurs chuchotements timides et farouches.

« Elles firent grappe autour de moi. Je m'accroupis, tâchai de me dissimuler. Mais Sire Grégoire me fit lever la tête en tirant sur le collier. Je sentis leurs mains partout sur moi, qui tâtaient ma peau, qui giflaient ma bite, me palpaient les testicules, avec des cris perçants et des rires. Certaines d'entre elles n'avaient jamais vu un homme d'aussi près, hormis leurs Seigneurs qui avaient tout pouvoir sur elles.

« Je tremblais violemment. Je n'avais pas laissé libre cours à mes larmes et j'avais grand-peur de me retourner et de m'enfuir, au risque de subir ensuite quelque châtiment bien plus sévère. Je m'efforçais désespérément d'observer une froide indifférence. Mais leurs seins ronds et nus me rendaient fou. Je sentais leurs cuisses se frotter à moi, et même leur toison pubienne humide, alors qu'elles se pressaient autour de moi pour m'examiner.

« J'étais leur complet esclave, qu'elles méprisaient et qu'elles contemplaient tout à la fois. Lorsque je sentis leurs doigts me toucher les testicules, les soupeser, me caresser le pénis, je devins fou.

« C'était infiniment pire que l'épreuve que j'avais endurée avec les Princes, car j'entendais déjà leurs voix adopter un ton de moquerie méprisante, je percevais leur désir de me discipliner, et de me rendre à la Reine aussi obéissant qu'elles-mêmes pouvaient l'être. « Ah, vous êtes un vilain petit Prince, c'est cela ? » me susurra l'une d'elles à l'oreille, une ravissante jeune fille à la chevelure aile-de-corbeau, les oreilles percées rehaussées d'or. Ses cheveux me chatouillaient les oreilles, et lorsque ses doigts me tordirent les tétons, je perdis toute maîtrise.

« Leur échapper et tenter de m'enfuir me faisait peur. Entre-temps, Sire Grégoire s'était retiré dans un coin de la salle. Les valets pouvaient leur venir en aide si elles le souhaitaient, avait-il dit, et il les pria de bien s'acquitter de leur tâche, pour l'amour de leur Souveraine. Voilà qui souleva des cris de ravissement Aussitôt, plusieurs petites mains me giflèrent. Des mains m'écartèrent les fesses, me les ouvrirent. Je sentis des doigts menus s'y introduire.

« Je me contorsionnais, me tordais, j'essayais de me tenir tranquille, je m'efforçais de ne pas les regarder.

« Et lorsqu'on me tira pour me mettre debout et m'attacher les mains au-dessus de la tête en les accrochant à une chaîne qui tombait du plafond, je fus grandement soulagé de ne plus pouvoir être tenté de m'échapper si j'en venais à faiblir.

« Les valets leur donnèrent autant de battoirs qu'elles voulaient. Quelques-unes choisirent de longues lanières de cuir qu'elles essayèrent d'abord en les frappant contre la paume de leur main. Dans cette Salle des Châtiments Spéciaux, elles n'avaient pas à rester à genoux et pouvaient se tenir debout et m'entourer à leur guise. Sur-le-champ, on m'introduisit le manche rond d'un battoir dans l'anus. On m'écarta les jambes bien large. Je frissonnai, et quand le manche du battoir me viola, avec des mouvements de va-et-vient aussi brutaux que ceux des bites que j'avais déjà reçues en moi, je savais que mon visage était écarlate, et que mes larmes menaçaient de couler. De temps à autre, au milieu de tout ceci, je sentais de petites lèvres fraîches contre mon oreille, mon visage que l'on pinçait, mon menton que l'on caressait, et à nouveau des assauts contre mes tétons.

« « Jolis petits tétons », s'exclama l'une des filles à l'occasion d'un de ces assauts. Elle avait des cheveux de lin, aussi lisses que les vôtres. « Quand j'aurai fini de m'en occuper, tu les sentiras comme des seins », annonça-t-elle, et elle se mit en devoir de les étirer et de les caresser.

« Tout ce temps, à ma grande honte, ma bite était raide comme si elle connaissait ses maîtresses, lors même que moi je me refusais à les reconnaître. Cette fille aux cheveux de lin collait ses cuisses aux miennes, de plus en plus férocement à mesure qu'elle tirait sur mes tétons, et je sentais son sexe humide contre le mien. « Croyez-vous être de trop bonne naissance pour souffrir de nos mains, Prince Alexis ? » fit-elle d'une voix enjôleuse. Je ne lui répondis pas.

« Puis le manche du battoir poussa plus fort dans mon anus, et plus brutalement. J'eus les hanches propulsées en avant aussi cruellement qu'elles l'avaient été par mon Seigneur garçon d'écurie, et ces coups de butoir me soulevèrent presque du sol.

« Vous croyez-vous de trop haute naissance pour que nous vous punissions ? » demanda-t-elle encore. Les autres filles riaient et la regardaient, quand elle se mit à gifler méchamment ma bite de droite à gauche. Je sursautai, ne pouvant tout à fait me maîtriser. J'aurais voulu pour tout l'or du monde être muselé, mais je ne l'étais pas. Elle fit courir ses doigts sur mes lèvres et sur mes dents pour me le rappeler, et elle m'ordonna de lui répondre avec respect.

« Et lorsque je ne m'exécutais pas, elle se saisissait aussitôt du battoir, et, me retirant l'instrument du viol, elle entreprenait, son visage tout près du mien, ses cils me chatouillant le côté de la figure, de me fesser d'importance. Évidemment, j'étais déjà tout endolori, comme nous le sommes tous, toujours, car ses coups étaient très durs, et sans cadence. Elle me prit à l'improviste, et quand je tressaillais et grognais, toutes les filles partaient d'un rire appréciateur.

« Les autres me giflaient la bite. Elles me tordaient les tétons, mais pour sa part, elle avait clairement montré sa suprématie. « Vous me supplierez de vous faire grâce, Prince Alexis, affirma-t-elle. Je ne suis pas la Reine, vous pouvez me prier, car cela vous fera grand bien. » Toutes, elles trouvèrent cela fort amusant, et elle continua de me fesser plus fort, encore plus fort. Je priais pour qu'elle me rompe la peau avant que ma volonté ne rompe, mais elle était maligne. Elle répartit ses coups. Elle les plaçait légèrement plus bas que la chaîne à laquelle j'étais attaché, de manière à me faire écarter encore plus les jambes.

« Et voilà qu'elle me tenait la bite dans la main gauche, serrée, sans ménagement, faisant courir sa paume ouverte sur le bout pour me martyriser, avant de resserrer de nouveau sa poigne, tout en me fessant avec fureur.

« Lorsqu'elle me gifla les tétons et la bite, tout en me soulevant les testicules dans ses mains, je sentis les larmes s'écouler, et submergé de honte je grognai, incapable de dissimuler. Ce fut un moment étonnant de douleur et de plaisir. Mes fesses étaient à vif.

« Mais elle venait à peine de commencer. Elle ordonna aux autres Princesses de me relever les jambes. J'éprouvai de la

terreur d'être ainsi pendu à cette chaîne. Elles n'attachèrent pas mes chevilles à mes bras ; elles se contentèrent de les maintenir en l'air, en place, tandis qu'elle m'assenait ses coups de bas en haut, aussi violemment que précédemment, puis, me couvrant les testicules de la main gauche, elle me donna du battoir par-devant, aussi fort qu'elle pouvait, et moi je me débattais et je gémissais de manière incontrôlable.

« Entre-temps, les autres filles se délectaient de ce spectacle, toujours en me touchant, et jouissaient intensément de mes souffrances. Elles m'embrassaient même derrière les jambes, les mollets, les épaules.

« Mais les coups tombaient de plus en plus dru, de plus en plus vite. Elle m'avait fait redescendre, à nouveau jambes bien écartées, et se mettait consciencieusement à la besogne. Je pense qu'elle m'aurait fait éclater la peau si elle l'avait pu, mais j'étais désormais brisé et je pleurais sans retenue.

« C'était ce qu'elle voulait, et comme je cédaï, elle applaudit. « Très bien, Prince Alexis, très bien, laissez donc filer toute cette fierté pleine de dépit, très bien, vous savez parfaitement que vous le méritez. C'est mieux, c'est exactement ce que je veux voir », fit-elle presque affectueusement, « ces larmes délicieuses », tout en les touchant du bout des doigts, le battoir ne cessant jamais.

« Puis elle me fit délier les mains. On me força à me mettre à quatre pattes. Et elle me conduisit à travers la pièce, et m'enjoignit d'avancer en décrivant des cercles. Naturellement, elle me faisait aller sans cesse plus vite. Je ne m'étais même pas encore rendu compte que je n'étais plus entravé. C'est-à-dire, je ne compris même pas que j'aurais pu me libérer et m'enfuir. J'avais été vaincu. Et finalement, il en allait toujours ainsi lorsque la punition faisait son œuvre, j'étais incapable de songer à rien d'autre qu'à échapper à chaque coup de battoir. Et comment y serais-je parvenu ? Tout au plus pouvais-je me tordre, me contorsionner, tenter d'esquiver. Dans le même temps, elle était très occupée à me donner ses ordres, à me faire aller de plus en plus vite. Je courais en frôlant les pieds nus des autres Princesses. Je les voyais faire un pas de côté pour m'éviter.

« Et voilà qu'elle m'annonça que ramper était encore trop bon pour moi, et que je devais étendre les bras au sol, et y poser le menton, pour progresser dans cette posture, à petits pas, les fesses en l'air, qu'elle puisse leur donner du battoir. « Cambrez le dos », disait-elle. « À terre, je veux vous voir poitrine contre le sol », et avec autant d'habileté qu'un Page ou une maîtresse, elle me forçait à avancer, pendant que les autres la félicitaient et s'émerveillaient de ses talents et de sa vigueur. Jamais je n'avais été dans une telle position, si ignominieuse que je ne souhaitais nullement me la représenter : les genoux raclant le sol, le dos douloureusement cambré, les fesses levées aussi haut qu'auparavant Et elle qui me commandait toujours d'avancer plus vite, mes fesses encore un peu plus à vif. Elles palpitaient, le sang pulsait à mes oreilles. À présent, j'étais aveuglé de larmes.

« Ce fut alors que vint le moment que j'ai évoqué tout à l'heure. J'appartenais à cette fille aux cheveux de lin, à cette Princesse impudente et maligne à qui il arrivait aussi d'être punie, de honteuse façon, tout comme moi, jours ordinaires et jours fériés, mais qui, pour l'heure, pouvait user de ma personne comme bon lui semblait. Je me débattais, jetant un œil au passage sur les bottes de Sire Grégoire, sur les bottes des valets, et j'entendais le rire de cette fille. Je me rappelais que je devais satisfaire la Reine, satisfaire Sire Grégoire, et, enfin, satisfaire ma cruelle maîtresse aux cheveux de lin.

« Elle marqua une pause pour reprendre son souffle. Elle troqua le battoir contre une lanière de cuir et entreprit de me cingler.

« D'abord, cela me parut moins fort que le battoir, et j'en éprouvai un soulagement plein de gratitude. Mais elle apprit immédiatement à la manier avec une telle force qu'elle rossait proprement les zébrures de mes fesses. Puis elle me permit de m'arrêter, afin de mieux palper ces zébrures. Elle les pinça, et, dans le silence qui nous entourait, elle ne pouvait ignorer mes faibles pleurs.

« “Je pense qu'il est prêt, Sire Grégoire”, décréta la Princesse, et Sire Grégoire répondit doucement qu'il pensait de

même. Je crus que cela signifiait qu'on allait me ramener auprès de la Reine.

« Cette pensée était très sotté.

« Cela signifiait seulement qu'on allait me fouetter promptement dans la Salle des Châtiments. Comme de juste, il y avait là une poignée de Princesses qui pendaient enchaînées au plafond, jambes ligotées et repliées devant elles. Elle m'amena devant la première d'entre elles.

« Elle me pria de me redresser et d'écarté les jambes bien large, debout devant cette Princesse. Je vis la face douloureuse de la jeune captive, ses joues écarlates, son sexe nu et humide pointant timidement de la couronne dorée de sa toison pubienne, toute prête, après des jours et des jours d'agaceries, à recevoir un surcroît de plaisir ou de souffrance. En fait, son sexe pendait à faible hauteur, au niveau de ma poitrine, j'imagine, et c'était exactement ainsi que mon tourmenteur l'entendait.

« Car elle m'ordonna de me pencher sur ce sexe, et de repousser mes hanches en arrière. « Donnez-moi vos fesses », fit-elle. Elle se tenait derrière moi. Les autres filles me tirèrent sur les jambes pour les écarté plus encore que je ne l'aurais pu. De nouveau, on m'enjoignit de cambrer le dos et de passer les bras autour de la Princesse esclave pendue en face de moi, pliée en deux et ligotée.

« « Maintenant vous allez lui faire plaisir avec votre langue, décida mon ravisseur, et veillez à bien vous y prendre car elle a souffert longtemps, à cause d'une maladresse moitié moindre que la vôtre. »

« Je regardai la Princesse attachée. Elle était mortifiée, et pourtant désespérément en manque de plaisir. Je pressai mon visage contre son petit sexe doux et affamé, plutôt désireux de la contenter. Mais comme ma langue fouillait dans sa fente gonflée, tandis que je léchais son petit clitoris et ses lèvres enflées, j'étais continûment rossée par la ceinture de cuir. Ma maîtresse aux cheveux de lin choisit de me besogner, une zébrure après l'autre, et grande était ma douleur tandis que la Princesse attachée frissonnait de plaisir, malgré elle.

« Naturellement, il y avait là d'autres Princesses dûment punies et qu'il fallait maintenant récompenser. Je m'acquittai de ma tâche du mieux que je le pus, j'y trouvai un refuge.

« Et puis, grande fut ma terreur de voir qu'il n'y avait plus personne à récompenser. J'étais à nouveau livré aux mains de ma geôlière, mais cette fois sans pouvoir prendre personne dans mes bras qui aurait eu la douceur d'une de ces Princesses ligotées.

« Et de nouveau, la poitrine et le menton plaqués au sol, je me démenais à quatre pattes sous les raclées de sa lanière de cuir, en route vers la Salle des Châtiments Spéciaux.

« Cette fois toutes les Princesses supplièrent Sire Grégoire de me contraindre à les satisfaire, mais Sire Grégoire leur intima sur-le-champ de faire silence. Elles avaient leurs Seigneurs et leurs Dames à servir, et il ne voulait plus les entendre proférer un mot, à moins qu'elles ne voulussent se retrouver pendues au plafond de l'autre Salle, ainsi qu'elles le méritaient.

« Alors on m'emmena dehors dans le jardin. Comme la Reine en avait donné l'ordre, je fus conduit sous un grand arbre, où l'on me lia les mains en l'air, de sorte que mes pieds touchaient à peine l'herbe. C'était le crépuscule et on me laissa là.

« Tout ceci m'avait mortifié, mais j'avais obéi, je ne m'étais pas enfui, et voici que le moment était venu. Je n'étais plus tourmenté que par des besoins ordinaires, par ma bite douloureuse qui peut-être ne serait plus récompensée par la Reine avant un jour ou plus, car elle était en colère.

« Mais le jardin était calme, plein des bruits de cette heure particulière, entre chien et loup. Le ciel était pourpre et les arbres s'épaississaient d'ombres. En peu de temps, ils devinrent squelettiques, le ciel blanchit avec le soir, et puis ce furent les ténèbres qui descendirent tout autour de moi.

« Je m'étais résigné à dormir dans cette posture. J'étais trop loin du tronc de l'arbre pour y frotter ma misérable bite, sans quoi, tourmenté comme je l'étais, je l'aurais fait, pour en retirer le peu de plaisir que cette friction m'aurait procuré.

« Or, par habitude plus que par entraînement, sa fermeté n'allait pas s'estomper. Je demeurais tendu et raide comme si j'attendais quelque chose.

« C'est alors que Sire Grégoire fit son apparition. Il s'était matérialisé hors de la pénombre dans son habit de velours gris, le liséré de sa cape lançant des reflets d'or. J'entrevis ses bottes luisantes, et le reflet mat de la lanière de cuir qu'il tenait. Encore une punition, me dis-je avec lassitude, mais il me fallait obéir. Je suis un Prince esclave et il n'y a rien à faire à cela. Prions pour que je subisse de bonne grâce, en silence et sans me débattre.

« Mais il s'approcha de moi et m'adressa la parole. Il me dit que je m'étais très bien comporté et me demanda si je connaissais le nom de la Princesse qui m'avait martyrisé. Je lui répondis « Non, mon Seigneur », éprouvant quelque soulagement empreint de respect à l'idée de lui avoir donné satisfaction. Il est très difficile à contenter. Plus encore que la Reine.

« Puis il me dit qu'elle se nommait Princesse Lynette, que c'était une nouvelle et qu'elle avait fait grande impression. Elle était l'esclave personnelle du Grand-Duc André. Que m'importe, songeai-je, je sers la Reine. Mais il me demanda assez plaisamment si je l'avais trouvée jolie. Je tressaillis. Qu'y pouvais-je ? Je me souvenais assez de ses seins quand elle les avait pressés contre moi, de son battoir qui m'avait brûlé et m'avait tiré des grognements. J'étais capable de me rappeler ses yeux bleu sombre, qu'à une ou deux reprises je n'avais pas eu honte de regarder. « Je ne sais, mon Seigneur. J'inclinerais à penser que, si elle n'était pas jolie, elle ne serait pas ici. »

« Il récompensa cette impertinence d'au moins cinq coups secs et rapides de sa ceinture. Cela me fit assez mal pour que je fondisse aussitôt en larmes. Je l'avais souvent entendu s'écrier que si on le laissait faire, il tiendrait en permanence tous les esclaves dans cet état de souffrance. Après quoi, ils auraient les fesses si tendres qu'il n'aurait plus qu'à les caresser du bout d'une plume. Moi, cependant, je me tenais là, debout, les bras douloureusement étirés vers le haut, le corps déséquilibré par ses coups, et j'avais conscience de l'avoir mis dans une

singulière colère, et de le fasciner. Sinon, pourquoi viendrait-il ici me tourmenter ? Il avait un château entier d'esclaves à mettre au supplice. Cette pensée me procura une satisfaction étrange.

« J'avais conscience de mon corps, de sa musculature apparente, qui sûrement, aux yeux de certains, faisait sa beauté... Or donc, il était venu me dire qu'à bien des égards la Princesse Lynette était sans égale, et que ses attributs étaient illuminés par un esprit hors du commun.

« Je feignis l'ennui. J'allais devoir rester pendu dans cette position toute la nuit. Lui, il n'était qu'un moucheron, me dis-je. Mais c'est alors qu'il me révéla être allé voir la Reine, afin de lui raconter comme la Princesse Lynette m'avait bien corrigé, et que la Princesse Lynette avait montré un sens du commandement tel que rien ne paraissait lui répugner. Je commençai de prendre peur. Puis il m'assura que la Reine avait été heureuse d'entendre ces propos.

« « Et il en va de même de son maître, le Grand-Duc André, et tous deux sont piqués et conçoivent quelque regret de n'avoir pu assister à semblable déploiement de talent, gâché pour les seuls esclaves. » J'attendais la suite. « Aussi avons-nous organisé un petit divertissement, continua-t-il, voyant que je ne disais rien. Vous allez vous livrer à un petit tour de cirque à l'intention de Sa Majesté. Assurément, vous avez déjà vu les dresseurs d'animaux de cirque, qui, par d'habiles caresses de leur fouet, font grimper sur des tabourets leurs chats dressés, les forcent à franchir des cerceaux et à d'autres tours, pour divertir l'assistance. »

« Je me sentis désespéré, mais je ne répondis rien. « Eh bien, demain matin, lorsque vos jolies fesses auront un peu guéri, nous arrangerons un petit spectacle de ce genre avec la Princesse Lynette et sa lanière de cuir, qui vous fera accomplir des prouesses. »

« Je savais mon visage écarlate de rage et d'indignation, ou, pis encore, qu'il trahissait mon farouche désespoir, mais il faisait trop sombre pour qu'il s'en aperçoive. Je ne pouvais distinguer que la lueur de ses yeux, aussi comment ai-je su qu'il souriait, je l'ignore. « Et vous exécuterez vos petits tours vite et

bien, car la Reine est impatiente de vous voir bondir sur ce tabouret et sur cet autre, de vous voir ramassé à quatre pattes, et puis plonger dans les cerceaux que l'on prépare justement en ce moment même à votre intention. Puisque vous êtes un animal bipède familier, doté de mains et de pieds, vous saurez tout autant vous balancer sur un petit trapèze que l'on vous prépare, avec le battoir de la Princesse Lynette pour vous éperonner, et nous divertir en nous montrant votre agilité. »

« Accomplir une chose pareille, cela me parut impensable. Après tout, ce n'était plus servir, ce n'était plus habiller ou parer ma Reine, ce n'était plus lui rapporter quelque chose pour lui montrer que j'acceptais son pouvoir et que je l'adorais. Ni souffrir pour elle, en recevant ses coups. Il s'agissait plutôt d'exécuter volontairement une suite de postures avilissantes. Cette seule pensée m'était insupportable. Mais, pire que tout, je ne pouvais imaginer m'y consacrer. Si j'échouais, j'en serais horriblement humilié, et puis on me traînerait sûrement de nouveau jusqu'aux cuisines.

« J'étais hors de moi, de rage et de peur, et sous l'empire de cette menace, en la personne de ce Sire Grégoire brutal que je haïssais tant, de cette menace qui me souriait. Il se saisit de ma bite et me tira en avant. Bien sûr, il la tenait par la base, pas par le bout, ce qui aurait pu me procurer un peu de plaisir. Et comme il me tirait ainsi par les hanches, au point que j'en perdis pied, il me dit : « Ce sera un grand spectacle. La Reine, le Grand-Duc et d'autres encore y assisteront. Et la Princesse Lynette aura très à cœur de faire impression sur la Cour. Veillez à ce qu'elle ne vous fasse point ombrage. »

Alors la Belle secoua la tête et embrassa le Prince Alexis. Elle voyait à présent ce qu'il avait voulu dire quand il avait expliqué qu'il venait juste de commencer à céder.

— Mais Alexis, fit-elle doucement, presque comme si elle avait pu le sauver de son destin, quand le garçon d'écurie vous a amené en présence de la Reine, quand elle vous a fait rapporter les petites balles d'or dans le petit salon, n'était-ce pas quelque chose du même ordre ? (Elle s'interrompt.) Oh, comment pourrai-je jamais faire de telles choses.

— Mais vous le pouvez, toutes, sans exception, c'est le sens de mon récit. Chaque nouveauté paraît terrible parce qu'elle est nouvelle, parce qu'elle est une variation. Mais au fond, c'est la même chose. Le battoir, la lanière, être exposé, faire plier la volonté. Seulement, ils y introduisent d'infinies variations.

« Mais vous faites bien d'évoquer cette première séance avec la Reine. C'était la même chose. Mais rappelez-vous que j'avais les chairs à vif et qu'après les cuisines j'étais sous le choc, incapable de réfléchir. Après quoi, j'avais repris des forces, et il fallait que ces forces soient de nouveau brisées. D'ailleurs peut-être que si l'on avait conçu l'idée du petit cirque quand j'étais à peine sorti des cuisines, je l'aurais prise à cœur de toute manière. Mais je ne crois pas. Cela supposait d'être exposé plus encore aux regards d'autrui, bien plus de vigueur, un abandon de soi à des postures et des attitudes en un sens grotesques et inhumaines.

« Rien d'étonnant à ce qu'ils n'aient aucun besoin de cruauté véritable, ni de feu, ni de fouets, pour enseigner leurs leçons ou se divertir, soupira-t-il.

— Mais qu'arriva-t-il ? La chose eut-elle lieu ?

— Oui, bien sûr, et point n'était besoin que Sire Grégoire m'en parle auparavant, si ce n'est afin de me dérober à mon sommeil. Je passai une nuit douloureuse et sans repos. Je me réveillai maintes fois, pensant aux autres, tout près, les garçons d'écurie, ou les gens des cuisines, et je me dis qu'ils me savaient seul et sans défense, et qu'ils avaient l'intention de venir me martyriser. Mais personne ne s'approcha de moi.

« Durant la nuit, j'entendis des chuchotis de conversations pendant que les Seigneurs et les Dames se promenaient sous les étoiles. De temps à autre, j'entendais même un esclave que l'on menait par là, qui de loin en loin poussait des cris sous l'inévitable claquement du cuir. Une torche flamboyait sous les arbres, rien de plus.

« Lorsque arriva le matin, on me baigna, on m'oignit d'huile, et durant tout ce temps, on s'abstint de me toucher le pénis, sauf quand il mollissait. Alors on le réveillait avec malignité.

« Au crépuscule, la Salle des esclaves était pleine de conversations sur le cirque. Mon valet, Léon, me rapporta que

l'on avait préparé la piste du spectacle dans une vaste salle à côté des appartements de la Reine. Il y aurait là, tout autour de la piste, quatre rangs de Seigneurs et de Dames, qui, eux aussi, amèneraient leurs esclaves, afin que ceux-ci ne manquent rien du divertissement. Les esclaves avaient beau être dressés pour le spectacle, ils étaient en état de terreur. Il ne me dit rien de plus, mais je savais ce qu'il avait en tête. Il s'agissait d'une épreuve éreintante de maîtrise de soi. Il me coiffa, oignit encore mes fesses et mes cuisses d'un peu d'huile, oignit même ma toison pubienne et la brossa pour qu'elle paraisse briller.

« J'étais serein. Je réfléchissais.

« Et lorsqu'on m'amena enfin dans la salle, dans la pénombre près du mur d'où je pouvais apercevoir le cercle illuminé de la piste, je compris ce que j'avais à faire. Il y avait là des tabourets de tailles et de circonférences diverses. Il y avait aussi des trapèzes suspendus et de grands cerceaux montés perpendiculairement au sol. Des chandelles brûlaient un peu partout sur de hauts guéridons disposés parmi les sièges des Seigneurs et des Dames déjà assemblés.

« Et la Reine, ma Reine cruelle, se tenait assise en grande pompe, avec le Grand-Duc à ses côtés.

« La Princesse Lynette attendait au milieu du cercle. Ainsi donc on l'autorisait à se tenir debout, me dis-je, et j'allais être introduit à quatre pattes. Eh bien, j'allais devoir me faire à cette idée.

« Et comme je m'agenouillais là où j'étais, dans l'expectative, je jugeai toute résistance impossible. Si je tentais de cacher mes larmes, si je venais à me raidir, mon humiliation n'en serait que plus effroyable.

« Il me fallait me résoudre à faire ce que je devais faire. La Princesse Lynette avait l'air exquise. Ses cheveux de lin tombaient librement dans son dos, et on les avait coupés un peu pour exposer entièrement ses fesses. Celles-ci ne révélaient qu'un léger rosissement, souvenir du battoir, et une autre rougeur sur ses cuisses et ses mollets qui, loin de la défigurer, soulignait sa silhouette et l'embellissait. C'était rageant. Elle portait autour du cou un collier de cuir doré et ouvragé, un pur

ornement. Elle portait aussi des bottes, parées de lourdes dorures, avec de hauts talons.

« Et moi, comme de juste, j'étais complètement nu. Je n'avais pas même un collier, ce qui signifiait que je devais me maîtriser pour obéir à ses ordres, car on ne pourrait me tirer dans telle ou telle direction.

« Ainsi donc j'étais en mesure de discerner exactement ce qu'il me fallait accomplir. Elle allait faire montre de beaucoup d'invention. Elle se tenait prête à laisser libre cours à sa fureur contre moi, avec des « Pressons » et des « En vitesse », des réprimandes et des réprobations à la moindre désobéissance. Ce faisant, elle se gagnerait les applaudissements de l'assistance. Et plus je me débattrais, plus elle brillerait, exactement comme Sire Grégoire me l'avait annoncé.

« Ma seule voie de triomphe serait dans ma parfaite obéissance. Je devais exécuter tous ses commandements à la perfection. Et je ne devais pas me défendre, ni extérieurement, ni en mon for intérieur. Je devais pleurer s'il le fallait, mais je devais faire tout ce qu'elle commanderait, même si le seul fait d'y penser faisait palpiter mon cœur jusque dans mes poignets, jusque dans mes tempes.

« Enfin, tout le monde fut prêt. Une poignée d'exquises petites Princesses avaient servi le vin, balançant leurs délicieuses petites hanches et me dévoilant de charmantes visions lorsqu'elles se penchaient pour remplir les coupes. Elles aussi, elles allaient assister à ma punition.

« Pour la première fois, toute la Cour allait y assister.

« Puis, d'un claquement de mains, la Reine ordonna que l'on introduise l'animal familier, le Prince Alexis, et que la Princesse Lynette me « dompte » et m'« entraîne » sous leurs yeux.

« Sire Grégoire m'administra, comme d'ordinaire, des claques sèches de son battoir.

« Aussitôt, je fus dans le cercle de lumière, qui me fit mal aux yeux l'espace d'un instant, puis je vis se rapprocher les bottes à hauts talons de ma dresseuse. Dans un élan d'impétuosité, je me ruai vers elle et lui baisai sur-le-champ ses souliers. La Cour lâcha un fort murmure d'approbation.

« Je continuai de l'abreuver de baisers, et je me dis : Méchante Lynette, ma forte et cruelle Lynette, vous êtes ma Reine à présent Ma passion courait dans mes membres comme un fluide, et pas seulement dans ma bite gonflée. Je cambrai le dos et j'écartai légèrement les jambes, sans même y avoir été invité.

« Tout de suite, les fessées commencèrent. Mais en malin petit démon qu'elle était, elle s'écria : « Prince Alexis, vous allez montrer à votre Reine que vous êtes un petit animal à l'esprit vif, et vous allez répondre docilement à tous mes commandements. Et vous allez aussi répondre à toutes mes questions, avec une parfaite courtoisie. »

« Ainsi donc j'allais devoir parler. Je sentis le sang me monter au visage. Mais elle ne me laissa pas le temps de la terreur, et je répliquai en hochant vivement la tête, « Oui, ma Princesse », dans un murmure d'approbation de l'assistance.

« Comme je vous l'ai dit, elle était forte. Elle était capable de me fesser bien plus fort que la Reine, et aussi fort que les garçons de cuisine ou d'écurie. Je sus, si jamais je sus quelque chose, qu'elle avait l'intention de me laisser pantelant de douleur, car elle me donna immédiatement plusieurs coups lourds, et elle possédait le tour de main de certains de nos bourreaux, qui me soulevaient les fesses à coups de battoir.

« « Sur ce tabouret, là, ordonna-t-elle sur-le-champ, accroupi, les genoux grands ouverts et les mains derrière la nuque, tout de suite ! » Et aussitôt elle me guida pour que j'obéisse, tandis que je grimpais d'un bond sur le tabouret, en réussissant, au prix d'un gros effort de promptitude, à assurer mon équilibre. C'était cette même misérable position accroupie que mon Seigneur garçon d'écurie m'avait imposée pour me châtier. Et à présent, pour qui ne les aurait pas vus auparavant, toute la Cour pouvait voir mes organes génitaux déployés.

« « Retournez-vous doucement, poursuivit-elle, afin de me montrer vos yeux, que les Seigneurs et les Dames puissent voir leur petit animal qui se donne en spectacle pour eux ce soir ! », et encore une fois elle me donna maints délicieux coups de battoir. Dans la petite assemblée, les applaudissements fusèrent, et le bruit du vin que l'on versait, et à peine avais-je

exécuté un tour complet, la gifle du battoir résonnant à mes oreilles, qu'elle m'ordonna d'accomplir à quatre pattes un tour rapide de la petite estrade, le menton et la poitrine rasant le sol, comme elle me l'avait fait faire auparavant.

« À ce moment-là, il me fallut me rappeler mes résolutions. Je me précipitai pour obéir, le dos cambré, les genoux écartés, d'un pas rapide. Les talons de ses bottes claquaient à côté de moi, et mes fesses se contorsionnaient sous ses coups. Je n'essayai pas de relâcher les muscles de mes fesses, je les laissai se tendre, et je laissai aussi mes hanches se soulever et s'abaisser comme on les invitait à le faire, répugnant à recevoir les coups, tout en les accueillant. Et comme je frôlais le sol de marbre blanc, la salle formant devant moi une masse de visages indistincts, je ressentis cet état comme naturel, je sentais que c'était moi, qu'il n'y avait rien ni avant ni après moi. Je captais les réactions de la Cour ; ils riaient de ma posture misérable, et l'excitation montait dans leurs conversations. Ce petit spectacle les occupait fort, blasés comme ils l'étaient. On admirait mon abandon. Je grognais sous chaque coup sec du battoir sans même songer à m'interrompre. Je laissais mes grognements sortir librement, et je creusais encore plus le dos.

« Et lorsque j'eus achevé ma mission et que je fus de nouveau conduit au centre du cercle, j'entendis les applaudissements tout autour de moi.

« Ma cruelle dresseuse ne marqua pas de pause. Sans transition, elle me fit grimper d'un bond sur un autre tabouret, et de ce tabouret sur un autre encore plus haut. Sur chacun d'eux, tour à tour, je m'accroupis, et lorsque ses fessées m'atteignaient, mes hanches glissaient vers elle, sans retenue aucune, et mes gémissements, mes gémissements naturels, me surprirent par leur puissance.

« « Oui, ma Princesse », m'écriai-je après chaque commandement, et ma voix avait une tonalité craintive, quoique profonde, et pleine de souffrance. « Oui, ma Princesse », répétai-je, et finalement elle m'ordonna de me lever devant elle, jambes bien écartées, et de m'accroupir lentement jusqu'à atteindre la posture et la taille qui lui conviendraient. Puis j'allais devoir sauter à travers le premier cerceau, les mains

sur la nuque, pour faire en sorte de revenir accroupi devant elle. « Oui, ma Princesse », et j'obéis sur-le-champ, franchissant encore un cerceau, et puis un autre, avec la même docilité. J'étais agile, dénué de toute honte, malgré mon pénis et mes testicules qui remuaient disgracieusement au cours de mes exercices.

« Ses coups se faisaient de plus en plus violents. Mes gémissements étaient aussi sonores que subits, et ils provoquaient les rires.

« Mais lorsqu'elle me commanda de sauter en l'air et de saisir la barre du trapèze à deux mains, je sentis les larmes sourdre, tout simplement à force de tension et d'épuisement. J'étais suspendu au trapèze et elle me donnait du battoir, m'imprimant un mouvement de va-et-vient, en avant, en arrière, puis elle me commanda de me renverser et d'attraper avec mes pieds les chaînes qui pendaient au-dessus de moi.

« La chose était tout à fait impossible, et comme je me démenais pour obéir, la salle s'emplit de l'écho des rires. Félix fit un pas en avant et sur-le-champ me souleva les chevilles jusqu'à ce que je me retrouve en train de me balancer, comme elle l'avait voulu, pour endurer ses fessées dans cette position.

« Dès qu'elle se fatigua de cette figure, on m'ordonna de me laisser tomber à terre, elle se présenta avec une longue et fine lanière de cuir, dont elle noua l'extrémité autour de mon pénis, et elle me tira vers elle, sur les genoux. Jamais auparavant on ne m'avait ni tiré ni poussé de cette manière, par la base de la bite, et mes larmes coulèrent à flots. Tout mon corps était chaud et tremblant, et mes hanches tirées en avant, ce qui m'interdisait tout mouvement gracieux, même si j'avais eu la présence d'esprit de m'y essayer. Elle me tira jusqu'aux pieds de la Reine, puis, se retournant, elle me tira encore, à la course sur ses talons qui claquaient, et, pour suivre son pas je me démenais, je grognais, je criais entre mes lèvres closes.

« J'étais pitoyable. Le cercle semblait sans fin. La lanière de cuir enserrait mon pénis, et la chair de mes fesses était à présent si attendrie, si douloureuse à force de coups qu'elles me faisaient mal sans même qu'elle les frappe.

« Mais bientôt nous eûmes bouclé le cercle. Je savais qu'elle avait épuisé sa faculté d'invention. Elle avait compté sur ma désobéissance et ma répugnance, et, faute de l'une et de l'autre, son spectacle manquait de véritable cachet, excepté ma complète docilité.

« Mais elle tenait en réserve une épreuve subtile à laquelle je n'étais guère préparé.

« Elle me commanda de me lever, d'écartier les jambes et de poser les mains devant elle, à plat sur le sol. Ce que je fis, mes fesses face à la Reine et au Grand-Duc, une position qui, encore une fois, même au beau milieu de tout ce spectacle, me rappela ma nudité.

« Elle écarta le battoir, s'empara alors de son jouet préféré, la lanière de cuir, et me fouetta rudement les jambes, les cuisses et les mollets, laissant le cuir s'enrouler autour de moi, et puis elle me commanda de m'avancer de quelques centimètres, de manière à pouvoir placer mon menton sur un haut tabouret qui se trouvait là. Je devais placer les mains derrière le dos, et le cambrer. Je fis ce que l'on me disait et me tint, jambes écartées, les reins cassés en avant, la figure relevée, que tous puissent voir mon expression misérable.

« Comme vous pouvez imaginer, mes fesses étaient librement suspendues en l'air, et elle se mit à m'abreuver de compliments. « Très jolies hanches, Prince Alexis, très jolies fesses, fermes, rondes et musclées, et vraiment très jolies lorsque vous vous tortillez pour échapper à ma mèche de cuir et à mon battoir. » Elle illustra son compliment avec sa mèche de cuir, et mes légers sanglots étaient entrecoupés de gémissements.

« Ce fut alors qu'elle me donna un ordre qui me surprit
« Mais la Cour veut vous voir montrer vos fesses. On veut vous voir les remuer, fit-elle. Pas seulement pour échapper à la punition que vous méritez et dont vous avez si amplement besoin, mais pour que l'on assiste à un véritable spectacle d'humilité. » Je ne comprenais pas ce qu'elle entendait par là. Elle me fessa durement comme si j'avais eu l'intention de me montrer insolent, moi qui répondais entre mes larmes : « Oui, ma Princesse. »

— Mais vous n’obéissez pas ! » cria-t-elle. Elle avait entrepris ce qu’elle désirait vraiment, et à peine eut-elle proféré ces mots, je me mis à sangloter malgré moi. Que pouvais-je lui dire ? « Je veux voir vos fesses remuer, Prince, insista-t-elle. Je veux les voir danser, et que vos pieds restent bien en place. » J’entendis le rire de la Reine. Et soudainement submergé par la honte et la peur, je sus que cette chose apparemment anodine qu’elle voulait obtenir de moi, c’était trop pour moi. Je remuai les hanches, je les remuai d’un côté, de l’autre, et elle me fessait, et ma poitrine fut secouée d’un nouveau sanglot que je ne pus réfréner.

« « Non, Prince, ce n’est pas si simple que cela, pour la Cour je veux une vraie danse, insista-t-elle encore, vos fesses châtiées et rougies doivent faire mieux que s’endormir sous mes coups ! » Elle me plaça les mains sur les hanches, et les fit remuer, non plus seulement d’un côté puis de l’autre, mais de haut en bas et dans un mouvement tournant, ce qui me fit plier les genoux. Elle leur fit décrire un cercle. Cela semble bien peu de chose, tel que je le raconte. Mais c’était pour moi une honte indicible, d’avoir à remuer les hanches et à leur faire décrire des cercles, de mettre toute ma force et tout mon esprit dans cette vulgaire exhibition de mes fesses. Et pourtant elle entendait que je m’exécute, elle me l’avait ordonné, je ne pouvais faire qu’obéir, mes larmes coulaient à flots, et mes sanglots me prenaient à la gorge, tandis que mes fesses tournoyaient comme elle me l’avait ordonné. « Pliez les genoux plus bas, je veux voir une danse », s’écria-t-elle, avec une lourde raclée de sa lanière. « Pliez les genoux et remuez-moi ces hanches, allez, plus loin, d’un côté, de l’autre, plus sur la gauche. » Sa voix s’éleva avec colère. « Vous me résistez, Prince Alexis, vous ne vous amusez pas ! » et elle fit pleuvoir sur moi ses raclées cinglantes alors même que je m’efforçais d’obéir. « Bougez ! » me criait-elle. Elle triomphait. J’avais vraiment perdu tout mon sang-froid. Elle le savait.

« « Ainsi vous osez vous réserver en présence de la Reine et de la Cour », me gourmanda-t-elle, et alors, à deux mains, elle me tira les hanches d’un côté, et de l’autre, élargissant le mouvement circulaire de mes fesses. Je ne pus le supporter plus

longtemps. Il n'y avait qu'un moyen de la surpasser, et c'était de remuer, dans cette posture honteuse, avec encore plus de sauvagerie qu'elle m'y incitait en guidant mes mouvements. Alors, secoué de sanglots étouffés, je lui obéis. Dès que j'exécutai cette danse, les applaudissements fusèrent immédiatement. Mes fesses remuaient d'un côté, de l'autre, de haut en bas, les genoux ployés à fond, le dos cambré, le menton reposant douloureusement sur le tabouret, afin que tous puissent voir les larmes dégouliner sur ma figure, et constater l'évidente destruction de mon esprit.

« « Oui, Princesse », m'efforçai-je d'articuler d'une voix suppliante, et j'obéis de toutes mes forces, leur offrant un si bon spectacle que les applaudissements continuèrent.

« « C'est bien, Prince Alexis, très bien, reconnut-elle. Écartez plus les jambes, et remuez encore plus les hanches ! » J'obéis sur-le-champ. Je cassai mes hanches, submergé par la plus grande honte que j'eusse jamais connue depuis ma capture et mon arrivée au château. Même la première fois, dévêtu dans ce champ par les soldats, même jeté en travers de la selle de ce Capitaine, et même mon viol dans les cuisines, rien de tout cela n'égalait la dégradation que je subissais en cet instant, parce que j'exécutais tout sans grâce, et avec servilité.

« Finalement, elle en eut fini avec ma petite démonstration. Les Seigneurs et les Dames conversaient entre eux, commentaient, parlaient de choses et d'autres comme d'habitude en pareilles circonstances, mais leurs murmures étaient empreints d'une certaine impatience, ce qui signifiait que l'on avait excité leurs passions, et je n'eus pas à lever les yeux pour voir que tous leurs regards convergeaient vers le rond central, même s'ils s'attachaient à feindre l'ennui. La Princesse Lynette m'ordonna alors de me retourner lentement, en maintenant le menton bien au centre du tabouret, mais en déplaçant mes jambes en cercle, sans cesser de remuer les fesses, afin que toute la Cour puisse voir cette démonstration d'obéissance.

« Mes propres sanglots m'assourdisaient. Je m'efforçai d'obéir sans perdre l'équilibre. Si je relâchais à peine la rotation

régulière de mes fesses, la Princesse ne manquerait pas cette occasion de me morigéner.

« Enfin, elle éleva la voix et annonça à la Cour que nous avions là un Prince obéissant, capable, dans le futur, de divertissements encore plus ingénieux. La Reine frappa dans ses mains. L'assemblée pouvait maintenant se lever et se disperser, ce qu'elle fit avec grande lenteur, et la Princesse Lynette, poursuivant le spectacle pour les derniers voyeurs, me commanda promptement d'attraper le trapèze au-dessus de ma tête, et tout en me fessant impitoyablement, elle m'ordonna de lever le menton et de marcher sur place, sur la pointe des pieds, pour elle.

« La douleur me lançait dans les mollets et les cuisses, mais le pire, comme toujours, c'était la brûlure de mes fesses boursoflées. Et pourtant je marchai le menton levé, tandis que la salle se vidait. La Reine était sortie la première. Enfin, tous les Seigneurs et toutes les Dames étaient partis.

« La Princesse Lynette remit son battoir et sa mèche de cuir à Sire Grégoire.

« Je me tenais au trapèze : ma poitrine haletait, j'avais des fourmillements dans les membres. J'eus le plaisir de voir la Princesse Lynette dépouillée de ses bottes et de son collier par un Page qui la bascula sur son épaule, et on l'emporta, mais je ne pus voir son visage, et ne sus rien de ce qu'elle ressentait. Elle avait les fesses en l'air, sur l'épaule du Page ; ses lèvres pubiennes étaient longues et fines, et sa toison pubienne avait des reflets roux.

« J'étais seul, trempé de sueur, épuisé. Sire Grégoire se tenait là. Il vint, me leva le menton et me dit, "Vous êtes indomptable, n'est-ce pas ?" J'étais stupéfait. "Misérable, fier, rebelle, Prince Alexis !" fit-il, furieux. Je ne lui dissimulai pas ma consternation. « Dites-moi en quoi j'ai déplu ? » le priai-je, ayant assez entendu le Prince Gérald poser cette question dans la chambre de la Reine.

« "Vous savez bien que vous avez pris plaisir à tout cela. Rien n'est assez disgracieux à vos yeux, trop indigne, trop difficile. Vous vous jouez de nous tous !" s'exclama-t-il. Là encore, j'étais abasourdi.

« “Eh bien, maintenant vous allez mesurer ma bite, pour moi”, fit-il, et il ordonna au dernier Page de nous laisser. Je me tenais toujours au trapèze, suivant les ordres. La salle était sombre, hormis le ciel nocturne et lumineux que l’on voyait par les fenêtres. Je l’entendis défaire ses vêtements, je sentis la poussée de son pénis. Et puis il me l’introduisit entre les fesses.

« “Damné petit Prince”, fit-il, tandis qu’il allait et venait en moi.

« Quand il eut fini, Félix me balança sur son épaule sans plus de cérémonie que l’autre Page qui s’était chargé de la Princesse Lynette. Ma queue battait contre lui, mais je tâchai de la domestiquer.

« Quand il me déposa dans la chambre de la Reine, elle était assise à sa coiffeuse, se limant les ongles. « Vous m’avez manqué », dit-elle. Je me précipitai vers elle (à quatre pattes) et lui baisai ses pantoufles. Elle prit un mouchoir de soie blanche et m’essuya la figure.

« “Vous me plaisez beaucoup”, avoua-t-elle. J’étais dérouté. Qu’avait vu Sire Grégoire en moi qu’elle n’avait pas vu ?

« Mais j’étais bien trop soulagé pour considérer la question. M’aurait-elle accueilli avec colère, m’aurait-elle ordonné d’autres punitions et d’autres divertissements, j’aurais pleuré de désespoir. En réalité, elle n’était que beauté et douceur. Elle m’ordonna de la dévêtir et de retourner au pied de son lit. J’obéis du mieux que je pus. Mais elle refusa la chemise de nuit de soie.

« Pour la première fois, elle se tenait devant moi, nue.

« On ne m’avait pas permis de lever les yeux. J’étais accroupi à ses pieds. Puis elle m’autorisa à regarder. Comme vous pouvez l’imaginer, elle était d’une beauté indicible. Son corps est ferme, puissant, en un sens, avec des épaules juste un peu trop fortes pour une femme, et de longues jambes, mais ses seins sont magnifiques, et son sexe est un nid chatoyant de toison brune. J’eus le souffle coupé.

« “Ma Reine”, chuchotai-je, et après lui avoir baisé les pieds, je lui baisai les chevilles. Elle ne protesta pas. Je lui baisai les genoux. Elle ne protesta pas. Je baisai ses cuisses, et puis, mû par une impulsion, j’enfouis mon visage dans ce nid de toison

parfumée, je le trouvais chaud, si chaud, et elle me fit lever, me mettre debout. Elle me fit lever les bras et je l'embrassai, et pour la première fois je sentis ses formes pleines de femme, et aussi, en dépit de toute sa puissance et de toute sa force apparente, qu'elle était petite à côté de moi, et qu'elle s'abandonnait. J'allais lui embrasser les seins, elle me pria silencieusement de le faire, et je les suçai jusqu'à ce qu'elle gémisses. Ils étaient si sucrés à ma bouche, et si doux, et en même temps ronds, fermes sous mes doigts respectueux.

« Elle s'effondra sur le lit, et moi, à genoux, j'enfouis de nouveau mon visage entre ses jambes. Mais elle me dit qu'elle voulait ma queue tout de suite et que je ne devais pas « venir » avant qu'elle ne me le permette.

« Je gémissais pour lui montrer combien cela me serait difficile, sous le coup de mon amour pour elle. Alors elle se renversa sur les coussins, ouvrit les jambes, et pour la première fois je vis ses lèvres roses, là.

« Elle m'amena contre elle. Lorsque je sentis le chaud fourreau de son vagin, je ne pus vraiment y croire. Il s'était passé tant de temps sans que j'éprouve une telle satisfaction avec une femme. Je ne l'avais plus éprouvée depuis que j'avais été fait prisonnier par ses soldats. Je luttais pour ne pas consumer tout de suite ma passion, et lorsqu'elle commença de remuer les hanches, je me dis qu'assurément, dans cette lutte, j'allais perdre. Elle était si mouillée, si chaude, si étroite que mon pénis souffrait d'avoir été puni. Tout mon corps me faisait mal et ce mal m'était délicieux. Ses mains caressaient mes fesses. Elles me pinçaient mes zébrures. Elle m'écartait les fesses, et tandis que ce fourreau de chaleur enserrait mon pénis, tandis que sa toison pubienne rugueuse me caressait et me mettait au supplice, elle m'introduisit le doigt dans l'anus.

« « Mon Prince, mon Prince, pour moi vous passez toutes les épreuves », murmura-t-elle. Ses mouvements se firent plus prompts, plus sauvages. Je vis son visage et ses seins baignés d'écarlate. « Maintenant », commanda-t-elle, et je déchargeai ma passion en elle.

« Je me balançai en me déchargeant, mes hanches tressaillaient aussi sauvagement que lors de la petite

démonstration de cirque. Et quand je me fus vidé, serein, je me couchai sur elle, lui couvrant le visage et les seins de baisers languides et assoupis.

« Elle s’assit dans le lit, et laissa courir ses mains sur moi. Elle me dit que j’étais sa plus belle possession. “Mais il y a tant de cruauté de reste pour vous”, ajouta-t-elle. Je me sentis durcir à nouveau. Elle me dit que je serais soumis à une discipline quotidienne, bien pire que toutes celles qu’elle avait inventées auparavant.

« “Je vous aime, ma Reine”, chuchotai-je. Et je n’avais rien d’autre en tête que de la servir. Pourtant, bien sûr, j’avais peur. Toutefois, je me sentais fort de tout ce que j’avais enduré et accompli.

« “Demain, annonça-t-elle, je passe mes armées en revue. Je dois remonter devant elles en calèche, pour qu’ils puissent voir leur Reine comme je les vois. Après quoi je poursuis dans les villages aux environs du château.

« “Toute la Cour me suit à cheval, selon le rang de chacun. Et tous les esclaves, nus, en collier de cuir, marchent à pied avec nous. Vous marcherez à côté de ma voiture pour que tous les yeux vous voient. J’aurai pour vous le plus beau collier, et vous aurez l’anus ouvert par un phallus de cuir. Vous porterez un mors dans la bouche et j’en tiendrai la bride. Vous garderez la tête haute devant les soldats, devant les officiers et les gens du commun. Et pour le plaisir du peuple, je vous ferai exposer dans les villages, sur la grande place, assez longtemps pour que tous vous admirent, avant que nous ne poursuivions la procession.

« — Oui, ma Reine”, répondisse silencieusement. Je savais que ce serait là un supplice terrible, et pourtant j’y pensais avec curiosité, me demandant quand et comment cette même sensation de dénuement et d’abandon viendrait me visiter. Surviendrait-elle devant les villageois, ou devant les soldats, ou lorsque je trotterais la tête haute, l’anus torturé par ce phallus. Chacun des détails qu’elle m’avait décrits m’excitait.

Je dormis profondément et bien. Lorsque Léon me réveilla, il me prépara avec autant de soin que pour le petit cirque.

« Devant le château, on était en grand émoi. C’était la première fois que je voyais les grandes portes de la cour, le

pont-levis, les douves et tous les soldats rassemblés. La calèche de la Reine était dans la cour, et elle était déjà assise, entourées par ses valets de pied et ses Pages qui chevauchaient à ses côtés, et ses laquais avec leurs belles capes, leurs plumes et leurs lances étincelantes. Une forte escouade de soldats à cheval se tenait prête.

« Avant de me conduire dehors, Léon m'affubla du mors, et donna à mes cheveux un dernier bon coup de brosse. Il assujettit le mors de cuir au fond de ma bouche, m'essuya les lèvres et me dit alors que le plus dur serait de garder le menton levé. Je ne devais jamais le relâcher en position normale. La bride, que la Reine tiendrait lâche sur ses genoux, évidemment, me maintiendrait la tête haute, mais je ne devais jamais l'abaisser. Si cela m'arrivait, elle le sentirait, et entrerait en fureur.

« Puis il me montra le phallus de cuir. Il n'avait pas de lanières, aucune ceinture ne le maintenait attaché. Il était aussi gros qu'une bite d'homme en érection, et je pris peur. Comment réussirais-je à le maintenir au-dedans de moi ? Une queue de cheval y était accrochée, faite de minces lanières de cuir noir, purement décoratives. Il m'enjoignit d'écartier les jambes. Il me l'introduisit de force dans l'anus et me dit de le maintenir en place, car la Reine souhaitait que rien ne me couvre. Les minces lanières de cuir pendaient, me caressaient les cuisses, se balanceraient comme une queue de cheval quand je trotterais, mais elles étaient courtes et ne dissimuleraient rien.

« Puis il oignit à nouveau ma toison pubienne, ma bite et mes testicules. Il oignit mon ventre d'un peu d'huile. Je tenais mes mains nouées dans le dos et il me donna à agripper un petit os recouvert de cuir, ce qui m'aiderait à les maintenir croisées. Telles étaient mes instructions : maintenir le menton levé, maintenir le phallus en place, et maintenir mon propre pénis dur et présentable pour la Reine.

« Puis on me conduisit dehors, dans la cour, en me tenant par la petite bride. Le grand soleil de midi étincelait sur les lances des Chevaliers et des soldats. Les sabots des chevaux claquaient le pavé.

« La Reine, en grande conversation avec le Grand-Duc à ses côtés, me remarqua à peine. Elle me lança un seul bref sourire. On lui tendit la bride, en la faisant passer par-dessus la portière de la voiture, ce qui me força à tenir la tête levée.

« Maintenez tout le temps les yeux baissés, respectueusement », me dit Léon.

« Et bientôt l'équipage franchit les portes et le pont-levis.

« Eh bien, vous pouvez imaginer à quoi ressembla cette journée. Pour vous amener jusqu'ici, on vous a fait traverser, nue, les villages de votre propre Royaume. Vous savez ce que c'est que d'être dévisagée par tous, soldats, chevaliers, gens du commun.

« C'était pour moi une piètre consolation que d'autres esclaves nus nous suivent. J'étais le seul à la hauteur de la voiture de la Reine, et je ne pensais qu'à lui plaire, qu'à paraître devant les autres comme elle souhaitait que je paraisse. Je tenais la tête levée, je contractais les fesses pour maintenir ce douloureux phallus. Et bientôt, comme nous passions devant des centaines et des centaines de soldats, je me dis encore : Je suis son serviteur, son esclave, et c'est ma vie. Je n'en ai pas d'autre.

« Peut-être la partie la plus affreuse de la journée fut-elle pour moi celle qui se déroula dans les villages. Vous avez traversé ces villages. Moi non. Les seuls gens du commun que j'avais vus, c'étaient ceux des cuisines.

« Mais cette journée de parade militaire était aussi celle de l'ouverture des foires de villages. La Reine visitait chacune d'elles, et après cela la foire ouvrait.

« Il y avait une estrade dressée au centre de la place de chaque village, et quand la Reine entrait dans la maison du Seigneur du village pour y boire une coupe de vin avec lui, j'étais livré en spectacle, comme elle m'en avait averti.

« Or il ne fallait pas que je me tienne avec grâce, comme j'aurais pu l'espérer. Et si moi je ne le savais pas, les villageois, eux, le savaient. Quand nous eûmes atteint le premier village, la Reine s'éloigna, et dès que mes pieds eurent touché l'estrade, une grande clameur monta de la foule, qui se doutait qu'elle allait voir quelque chose d'amusant.

« Je me tenais tête baissée, heureux de cette occasion de remuer un peu les muscles raidis de ma gorge et de mes épaules. Et j'étais très étonné que Félix m'eût retiré le phallus de l'anus. Bien sûr, la foule acclama. Puis on me fit m'agenouiller sur une table tournante, mains derrière la nuque.

« Félix manœuvrait cette table avec le pied. Et, tout en me demandant d'écarter grandes les jambes, il faisait tourner la table. J'eus peut-être plus peur dans ces tout premiers moments que jamais auparavant, mais jamais la tentation de me lever et de m'enfuir ne me vint à l'esprit. J'étais pour ainsi dire sans défense. Nu, esclave de la Reine, j'étais au milieu de centaines de gens du peuple qui m'auraient maîtrisé dans l'instant et avec joie, vu le divertissement que je leur avais servi. Ce fut alors que je compris que toute fuite était impossible. Tout Prince, toute Princesse fuyant nu du château aurait été appréhendé par ces villageois. Aucun d'eux ne nous aurait offert d'asile.

« Et voici que Félix me commandait de montrer à la foule toutes mes parties intimes, qui étaient au service de la Reine, moi qui étais son esclave, et son animal. Je ne comprenais pas ces mots, qui furent prononcés cérémonieusement. Aussi me dit-il assez poliment que je devais écarter les deux moitiés de mes fesses en me penchant en avant, pour dévoiler mon anus ouvert. Naturellement, ce geste était symbolique. Il signifiait qu'en toute circonstance je pouvais être violé. Et qu'on ne pouvait rien violer de plus que ce qui pouvait l'être.

« Mais le visage en feu, mains tremblantes, j'obéis. Une grande clameur s'éleva de la foule. Des larmes me coulaient sur la figure. Avec une longue canne, Félix me soulevait les testicules pour les faire voir, et il poussait mon pénis de ce côté, puis de cet autre, pour bien montrer qu'il était sans défense, et tout ce temps il fallait que je maintienne mes fesses écartées et que je dévoile mon anus. Chaque fois que je relâchais mes mains, il me commandait sèchement d'en écarter les chairs plus largement et me menaçait d'une punition. "Voilà qui va susciter la fureur de Sa Majesté, disait-il, et qui amusera énormément la foule." Puis, avec un grand cri d'approbation, le phallus fut de nouveau introduit en sûreté dans mon anus. On me fit appuyer les lèvres tout contre le bois de la table tournante. Et je fus

ramené à ma place, à côté de la voiture royale, Félix tirant ma bride par-dessus l'épaule tandis que je trottais derrière lui, la tête levée.

« Une fois arrivé au dernier village, je n'étais guère plus accoutumé à tout ce manège que dans le premier. Mais cette fois, Félix avait assuré à la Reine que je faisais preuve de toute l'humilité concevable. Aucun Prince du passé ne m'égalait en beauté. Dans le village, la moitié de la jeunesse des deux sexes était amoureuse de moi. Quand je reçus ces compliments, la Reine me baisa les paupières.

« Cette nuit-là, au château, on donna un grand banquet. Vous avez vu un banquet semblable, puisqu'il y en eut un lors de votre présentation. Je n'en avais pas vu auparavant Et ce fut la première fois que j'eus l'expérience de servir le vin pour la Reine et à tous ces personnages à qui elle m'adressait cérémonieusement comme un présent, de temps à autre. Lorsque mes yeux croisèrent ceux de la Princesse Lynette, je lui souris avec insouciance.

« J'avais l'impression que j'aurais pu faire tout ce que l'on me commandait de faire. Je n'avais peur de rien. Et c'est pour cela que je puis dire que j'avais cédé. Mais le signe le plus franc de mon abandon, c'était que Léon et Sire Grégoire – dès qu'ils en avaient l'occasion – me traitaient d'obstiné et de rebelle. Ils me déclaraient que je traitais tout par le mépris. Je leur répondis que ce n'était pas vrai lorsque l'occasion m'était offerte de répondre, ce dont je disposais rarement.

« Bien d'autres choses me sont arrivées depuis lors, mais les leçons que j'avais apprises durant ces premiers mois étaient les plus importantes.

« La Princesse Lynette est toujours là, bien sûr. Le temps viendra où vous aurez à connaître qui elle est, et bien que je sois capable de supporter n'importe quoi de ma Reine, de Sire Grégoire, et de Léon, j'ai toujours du mal à supporter la Princesse Lynette. Mais, sur ma vie, je suis sûr que personne n'en sait rien.

« Maintenant, c'est presque le matin. Je dois vous ramener dans le boudoir, et vous baigner, afin que personne ne sache que nous sommes restés ensemble. Mais je vous ai raconté mon

histoire pour que vous puissiez comprendre ce que signifie céder, et que chacun d'entre nous doit découvrir son chemin vers l'acceptation.

« Toutefois, à propos de mon histoire, il y a quelque chose de plus, qui ne se révélera que le moment venu. Mais je vais dès à présent vous l'exprimer de la manière la plus simple. Si vous deviez endurer une punition qui vous paraisse trop forte à supporter, dites-vous en vous-même : Ah, mais Alexis l'a endurée, donc cela se peut.

La Belle ne souhaitait nullement le réduire au silence, mais elle ne put réprimer ses baisers. Elle avait autant envie de lui qu'auparavant, mais maintenant il était trop tard.

Et comme il la ramenait dans le boudoir, elle se demanda s'il devinait ou non le véritable effet de ses propos sur elle. Pouvait-il savoir qu'il l'avait enflammée et fascinée, et fait croître en elle sa compréhension du sentiment de résignation et d'abandon qu'elle avait déjà éprouvé ?

Pendant qu'il la baignait, lavant toute trace de leur amour, elle se tint tranquille, plongée dans ses pensées.

Qu'avait-elle ressenti plus tôt cette nuit, lorsque la Reine lui avait annoncé qu'elle souhaitait la renvoyer chez elle en raison de la dévotion excessive que lui vouait le Prince ? Avait-elle envie de partir ?

Une pensée horrible l'obsédait. Elle se voyait endormie dans cette chambre poussiéreuse qui avait été sa prison durant cent années, des chuchotements tout autour d'elle. La vieille sorcière au fuseau qui avait piqué le doigt de la Belle riait entre ses gencives édentées ; et, alors qu'elle levait la main sur les seins de la Belle, il émanait d'elle une sorte de sensualité sourde.

La Belle frissonna. Elle tressaillit et se débattit tandis qu'Alexis resserrait ses entraves.

— N'ayez pas peur. Nous avons passé cette nuit ensemble sans être découverts, lui assura-t-il.

Elle le dévisagea comme si elle ne le connaissait pas, car elle n'avait peur de personne dans ce château, ni de lui, ni du Prince, ni de la Reine. C'était son propre esprit qui l'effrayait.

Le ciel pâlisait. Alexis l'embrassa. À présent, elle était ligotée au mur, ses longs cheveux emprisonnés entre son dos et

la pierre derrière elle. Elle ne pouvait quitter cette chambre poussiéreuse de son pays natal, et il lui semblait traverser des nappes et des nappes de sommeil, et ce boudoir autour d'elle, dans ce pays cruel, avait perdu toute substance.

Un Prince était entré dans sa chambre à coucher. Un Prince avait posé les lèvres sur elle. Mais n'était-ce pas Alexis lui-même qui l'embrassait, n'était-ce pas lui ? Alexis qui l'embrassait, ici ?

Lorsqu'elle ouvrit les yeux sur ce lit ancien, le regard levé sur celui qui rompait l'enchantement, elle ne découvrit qu'une expression pâle et innocente ! Ce n'était pas son Prince Consort. Ce n'était pas Alexis. C'était une sorte d'âme virginale semblable à la sienne, qui se tenait à présent derrière elle, l'air étonné. Brave, il était brave, oui, et tout de simplicité !

Elle cria.

— Non !

Mais la main d'Alexis était posée sur sa bouche.

— Belle, qu'y a-t-il ?

— Ne m'embrassez pas ! chuchota-t-elle.

Mais quand elle vit la douleur sur son visage, elle ouvrit la bouche et sentit ses lèvres se sceller aux siennes. Sa langue la remplissait. Elle pressa ses hanches contre les siennes.

— Ah, c'est vous, seulement vous..., chuchota-t-elle.

— Et qu'avez-vous cru ? Rêviez-vous ?

— Il m'a semblé un instant que tout ceci n'était qu'un rêve, avoua-t-elle. Mais la pierre était réelle, ses attouchements n'étaient que trop réels.

— Et pourquoi serait-ce un rêve ? Est-ce un tel cauchemar ?

Elle prit sa tête entre ses mains.

— Vous aimez ça, tout ça, vous aimez ça, lui chuchota-t-elle à l'oreille. (Elle vit ses yeux s'attarder sur elle avec langueur, puis se détourner.) Et cela m'a semblé un rêve parce que tout le passé, le passé réel, a perdu son lustre.

Mais que disait-elle ? Qu'en si peu de jours elle n'avait pas une fois regretté son pays natal, pas une fois elle n'avait regretté ce qu'avait été sa jeunesse et ce sommeil de cent années qui ne lui avait donné nulle sagesse.

— J'aime ça. J'ai ça en horreur, fit Alexis. Ça m'humilie, et ça me recrée. Et céder veut dire ressentir aussitôt toutes ces choses et demeurer cependant un être d'esprit et de raison.

— Oui, soupira-t-elle, comme si elle l'avait accusé à tort. Pernicieuse douleur. Pernicieux plaisir.

Il lui accorda un sourire d'approbation.

— Nous serons bientôt réunis de nouveau...

— Oui...

— ...soyez-en sûre. Et d'ici là, ma chérie, mon amour, appartenez à tous.

Le village



POUR la Belle, les quelques jours qui suivirent passèrent aussi vite que les précédents. Personne n'avait découvert qu'elle et Alexis étaient demeurés ensemble.

La nuit suivante, le Prince lui annonça qu'elle avait emporté l'approbation de sa mère. Désormais, il assurerait son entraînement, et elle serait sa petite servante, elle nettoierait ses appartements, elle veillerait à ce que sa coupe de vin soit toujours pleine, et elle accomplirait tous ces devoirs qu'Alexis avait accomplis pour Sa Majesté.

Et dorénavant la Belle dormirait dans les appartements du Prince.

Tous l'envièrent, et c'était le Prince, et le Prince seul, qui fixerait désormais ses punitions quotidiennes.

Chaque matin, on la confierait à Dame Juliana pour le Sentier de la Bride abattue. Puis la Belle servirait le vin au repas de midi et malheur à elle si elle en renversait une goutte.

Ensuite, elle passerait les après-midi à dormir, afin d'être fraîche pour s'occuper du Prince le soir. Et, lors de la prochaine Nuit de Fête, elle participerait à une course entre esclaves du Sentier de la Bride abattue, et il attendait d'elle qu'elle la remporte, après un entraînement quotidien.

Ce fut au milieu des rougeurs et des larmes que la Belle prêta l'oreille à ce discours, plongeant encore et encore pour baiser les bottes du Prince qui lui délivrait ses ordres. Il paraissait toujours troublé par son amour pour elle, et tandis que le château dormait, il n'était pas rare qu'il la réveille avec de fougueux baisers. Dans ces moments-là, le Prince l'effrayait et la scrutait si fort qu'elle n'était guère en mesure de songer au Prince Alexis.

Chaque jour à l'aube, on la faisait sortir chaussée de fers à cheval pour Dame Juliana.

La Belle avait peur, mais elle se tenait prête. Avec sa robe de cheval cramoisie, Dame Juliana était une vision d'enchantement, et la Belle courait vite sur le moelleux chemin de gravier, le soleil qui transperçait les arbres au-dessus d'elle l'obligeait souvent à plisser les paupières, et quand c'était fini, elle pleurait.

Ensuite, elle et Dame Juliana demeuraient seules dans le jardin. Dame Juliana portait une lanière de cuir, mais elle en usait rarement, et le jardin apaisait la Belle. Elles restaient assises dans l'herbe, les jupes de Dame Juliana décrivant autour d'elle une couronne de soie brodée, et tout soudain Dame Juliana donnait à la Belle un profond baiser qui la surprenait et la laissait pantelante. Dame Juliana caressait la Belle partout. Elle la couvrait de baisers et de compliments, et lorsqu'elle la frappait avec sa lanière de cuir, la Belle pleurait doucement avec de profonds soupirs et une sensation de langueur et d'abandon.

Très vite, elle se mettait à cueillir des fleurs entre ses dents pour Dame Juliana, ou, avec grâce, à baiser le liséré de sa robe, ou même ses blanches mains, autant de gestes qui ravissaient sa maîtresse.

Ah, suis-je en train de devenir ce qu'Alexis souhaitait que je devienne, se disait la Belle. Mais la plupart du temps, elle ne réfléchissait à rien.

Lors des repas, elle prenait bien garde de servir le vin avec grâce.

Pourtant, vint le moment où elle renversa un peu de ce vin, et où elle dut recevoir sa punition, suspendue à la ferme poigne du Page, trottant après les bottes du Prince pour quémander silencieusement son pardon. Le Prince était furieux après elle, et lorsqu'il ordonna qu'on la fesse de nouveau, elle en brûla d'humiliation.

Cette nuit-là, il la fouetta sans pitié avec sa ceinture avant de la prendre. Il lui dit qu'il répugnait à constater chez elle la moindre imperfection. Et elle resta enchaînée au mur pour y passer la nuit, en larmes, misérable.

Elle redoutait de nouveaux et redoutables châtiments. Dame Juliana laissa entendre qu'à certains égards la Belle était une vierge, et qu'il fallait la prendre avec beaucoup de lenteur.

Et puis la Belle craignait aussi Sire Grégoire, qui la surveillait sans cesse.

Un matin qu'elle trébucha sur le Sentier de la Bride abattue, Dame Juliana la menaça de la Salle des Châtiments.

À cette menace, la Belle tomba à quatre pattes et baisa les pantoufles de Dame Juliana. Et bien que Dame Juliana se laissât aussitôt fléchir avec un sourire et en secouant ses belles nattes, Sire Grégoire, non loin de là, ne cacha pas sa désapprobation.

Lorsqu'on l'emmena pour sa toilette, le cœur de la Belle n'était que douleur palpitante dans sa poitrine. Si seulement elle pouvait voir Alexis, songea-t-elle, et pourtant il avait perdu un peu de son charme pour elle, et pourquoi, elle ne savait pas juste. Même étendue sur son lit cet après-midi-là, elle songea au Prince, et à Dame Juliana. « Mes Seigneurs et Maîtres », chuchota-t-elle pour elle-même, et elle se demanda pourquoi Léon ne lui avait rien donné pour la faire dormir alors qu'elle n'était pas du tout fatiguée, torturée par la petite pulsation du désir entre ses jambes, comme toujours.

Mais elle ne s'était reposée qu'une heure lorsque Dame Juliana était venue la chercher.

— Je n'approuve guère cela moi-même, avoua Dame Juliana, tandis qu'elle forçait la Belle à se rendre dans le jardin, mais Son Altesse veut que vous voyiez ces pauvres esclaves que l'on envoie en paquet au village.

Encore une fois, le village. La Belle tenta de dissimuler sa curiosité. Dame Juliana la fouetta nonchalamment avec sa ceinture de cuir, à petits coups légers et cinglants, tandis que toutes deux descendaient le chemin.

Enfin, elles atteignirent un jardin entouré d'une palissade, tout planté d'arbres aux branches basses et fleuries, et, sur un banc de pierre, la Belle aperçut le Prince et un jeune et beau Seigneur à ses côtés, qui parlait au Prince avec grand sérieux.

— C'est Sire Étienne, lui confia Dame Juliana à mi-voix, et vous devez lui témoigner le plus grand respect. C'est le cousin

favori du Prince. En outre, il est aujourd'hui très malheureux. C'est son précieux Prince Tristan, un désobéissant, qui en est la cause.

Ah, et si seulement je pouvais voir le Prince Tristan, songea la Belle. Elle n'avait pas oublié l'évocation qu'en avait fait Alexis, un esclave incomparable qui n'ignorait pas le sens de l'abandon. Ainsi donc, il était une source de souci ? Elle ne put s'empêcher de remarquer que Sire Étienne était très beau. Cheveux d'or et yeux gris, son visage juvénile était chargé de chagrin et de tristesse.

Ses yeux se posèrent l'espace d'une seule seconde sur la Belle qui s'approchait, et bien qu'il parût reconnaître ses charmes, il se remit à l'écoute du Prince, qui le chapitrait avec sévérité.

— Vous lui portez trop d'amour, il en va de même entre moi et la Princesse que vous avez devant vous. Vous devez refréner votre amour comme je dois refréner le mien. Croyez-moi, je vous comprends autant que je vous condamne.

— Oh, mais le village, murmura le jeune Seigneur.

— Il faut qu'il y aille et il n'en sera que meilleur !

— Oh, Prince sans cœur, chuchota Dame Juliana. Elle pressa la Belle d'avancer pour baiser les bottes de Sire Étienne, tout en prenant place à leurs côtés.

— Le pauvre Prince Tristan va demeurer au village tout l'été.

Le Prince releva le menton de la Belle et se pencha pour dérober un baiser à ses lèvres, ce qui emplit la Belle d'un tourment apaisant. Mais elle était trop curieuse de tout ce qui se disait et n'osait pas faire le moindre mouvement pour l'attirer à elle.

— Il faut que je vous demande..., commença Sire Étienne. Enverriez-vous la Princesse Belle au village si vous sentiez qu'elle le méritait ?

— Bien sûr, répliqua le Prince, guère convaincant. Je le ferais sur l'heure.

— Oh, mais vous ne pourriez pas ! protesta Dame Juliana.

— Elle ne le mérite pas, aussi qu'importe, poursuivit le Prince. En revanche, nous parlions du Prince Tristan, et le Prince Tristan, en raison de tous les abus et de tous les châtements qu'il a endurés, demeure un mystère pour tous. Il a

besoin des rigueurs du village, exactement comme le Prince Alexis a eu besoin naguère des cuisines pour lui apprendre l'humilité.

Sire Étienne était en proie à un trouble profond, et ces mots, rigueur et humilité, eurent l'air de le transpercer. Il se leva et pria le Prince de l'accompagner pour mieux juger de tout cela.

— Ils partent demain. Il fait déjà très chaud et les villageois sont en train de préparer la vente aux enchères. Je l'ai envoyé dans la cour des prisonniers, il attend là-bas.

— Venez, Belle, fit le Prince en se levant. Il sera bon que vous voyiez cela et que vous finissiez par comprendre.

La Belle était intriguée et suivit avec empressement. Mais la froideur et la sévérité du Prince la gênaient. Elle tâcha de rester près de Dame Juliana, tandis qu'ils suivaient un sentier qui conduisait hors des jardins, devant les cuisines et les écuries jusqu'à une cour nue et sale où elle vit un grand chariot, sans son cheval, monté sur quatre roues contre les murs qui entouraient le château.

Il y avait là de simples soldats et de vils domestiques. Devoir suivre les pas de ce trio vêtu d'éclatante manière lui fit ressentir sa nudité. Ses zébrures et ses coupures la brûlèrent à nouveau, et elle leva un regard craintif pour découvrir un petit enclos, entouré de piquets rudimentaires, dans lequel un troupeau de Princes et de Princesses nus tournaient en rond, mains liées sur la nuque, comme s'il était moins épuisant de marcher que de tenir en place.

Alors l'un de ces simples soldats délivra un coup à travers la palissade avec une lourde ceinture de cuir, qui atteignit une Princesse, et celle-ci, avec un cri perçant, se précipita aussitôt pour se mettre à couvert au milieu du groupe. Puis, rattrapant d'autres postérieurs nus, il les rossa à leur tour, ce qui fit grogner un jeune Prince qui se retourna vers lui avec irritation.

Voir ce vil soldat abuser de jambes et de derrières si jolis mit la Belle en colère. Et pourtant elle ne pouvait détacher ses yeux des esclaves qui ne s'étaient écartés de la palissade que pour se voir de nouveau martyrisés de l'autre côté par un autre garçon, d'allure diabolique et nonchalante, qui les frappa, plus fort et plus posément.

Mais à la vue du Prince, les soldats s'inclinèrent, lui témoignant la plus étroite attention.

Dans le même temps, les esclaves avisèrent le petit groupe qui approchait. Des gémissements et des geignements émanèrent de ceux qui, malgré leur muselière, se débattaient pour faire connaître toute la détresse de leur situation, et leurs cris étouffés se firent lamentation.

Ils avaient aussi belle allure que tous les esclaves que la Belle avait déjà vus, et dans leurs contorsions, parmi ceux qui se jetaient à genoux devant le Prince, elle vit çà et là de jolis sexes couleur pêche pointer de toisons pubiennes bouclées, ou des seins frissonnant de larmes. Les Princes, pour la plupart d'entre eux, étaient dans un état d'érection douloureuse, comme s'ils ne pouvaient se maîtriser. Et l'un d'eux baisa de ses lèvres le sol rugueux lorsque le Prince et Sire Étienne, Dame Juliana et la Belle à ses côtés, montèrent sur la petite palissade pour les examiner.

Les yeux du Prince étaient froids de colère, mais Sire Étienne paraissait secoué. Et la Belle capta son regard, fixé sur un Prince très digne, qui ne se lamentait ni ne s'inclinait, et qui ne réclamait aucune pitié. Il était aussi beau que l'était le jeune seigneur, les yeux très bleus, et bien qu'une méchante petite muselière lui tordît la bouche, son visage était autrement plus serein que celui du Prince Alexis. Il abaissait le regard assez humblement, et la Belle fit en sorte de dissimuler sa fascination pour ses membres délicieusement sculptés et son organe gonflé. Toutefois, sous son expression d'indifférence, il semblait en proie à une grande affliction.

Sire Étienne lui tourna soudainement le dos comme s'il ne pouvait guère se contenir.

— Ne soyez pas si sentimental. Il mérite de faire son temps au village, lui dit froidement le Prince.

Et, d'un geste impérieux, il enjoignit aux autres Princes et Princesses de taire leurs lamentations.

Les gardes surveillaient bras croisés, tout sourire devant ce spectacle, et la Belle n'osait les regarder, de crainte que leurs yeux croisent les siens et lui infligent un surcroît d'humiliation.

Mais le Prince lui commanda de s'avancer et de s'agenouiller pour écouter ses instructions.

— Belle, voyez ces infortunés, fit le Prince avec une évidente désapprobation. Ils vont aller au village de la Reine, le plus grand et le plus prospère du pays. Ce village abrite les familles de tous ceux qui servent ici ; les artisans y fabriquent nos étoffes de lin, nos meubles ordinaires, ils nous approvisionnent en vin, en nourriture, en lait et en beurre. Il y a une laiterie et le bétail y est élevé dans de petites fermes, et on trouve là tous ceux qui font une ville.

La Belle dévisageait ces Princes et ces Princesses captifs, qui, même s'ils ne pouvaient guère plus supplier, par leurs grognements et leurs cris, n'en continuaient pas moins de s'incliner devant le Prince qui ne manifestait qu'indifférence.

— C'est peut-être le plus beau village du royaume, poursuivit le Prince, avec un Lord-Maire rigoureux et beaucoup d'auberges et de tavernes qui sont les endroits préférés des soldats. Mais ce village s'est vu attribuer un privilège spécial dont ne jouit aucun autre, durant la saison chaude, à savoir la vente aux enchères des Princes et des Princesses qui ont besoin d'un terrible châtiment. N'importe qui, au village, peut acquérir un esclave si elle ou il possède l'or qu'il faut pour cela.

À ces mots, quelques captifs ne purent se retenir d'implorer le Prince, qui, d'un claquement de doigts, ordonna aux gardes de se mettre au travail à coups de ceintures et de longs battoirs, provoquant un tumulte immédiat. Misérables, désespérés, les esclaves se blottirent les uns contre les autres, tournant leurs seins et leurs organes vulnérables vers leurs tourmenteurs, comme s'il leur fallait protéger à tout prix leurs derrières endoloris.

Mais, avec sa haute stature et ses cheveux dorés, le Prince Tristan ne fit pas un geste pour se protéger, et laissa simplement les autres le bousculer. Ses yeux, qui ne s'étaient jamais détachés de ceux de son Seigneur, se tournaient à présent avec lenteur pour se fixer sur la Belle.

Son cœur se serra. Elle éprouva un léger vertige. Elle plongea son regard droit dans ces yeux bleus, et se dit : Ah, c'est cela, le village.

— C'est là une manière bien pitoyable de servir, poursuivit Dame Juliana, à l'évidence pour implorer le Prince. Les enchères proprement dites sont ouvertes dès l'arrivée des esclaves et vous pouvez bien supposer que même les mendiants et les rustauds des environs du bourg viennent y assister. D'ailleurs, tout le village annonce ce jour-là comme un jour de fête. Et chacun de ces pauvres esclaves est emmené par son maître non pour y subir quelque dégradation ou quelque châtement, mais pour se voir confier un labeur de misère. Songez-y, les gens du village, pleins de rudesse et de bon sens, ne gardent pas les plus beaux Princes et les plus jolies Princesses pour leur simple plaisir.

La Belle se souvint de la description qu'Alexis lui avait faite de la manière dont on l'avait exposé au regard dans les villages, la haute estrade en bois sur la place du marché, la foule grossière, et comment ils avaient acclamé son humiliation. Elle sentit son sexe habité d'une secrète douleur de désir, et pourtant elle était horrifiée.

— Ah, mais justement à cause de sa rudesse et de sa cruauté, fit le Prince, contemplant à présent Sire Étienne l'inconsolable qui tournait toujours le dos aux infortunés, c'est un châtement sublime. Peu d'esclaves sont capables, en une année au château, d'apprendre ce qu'ils apprennent au cours de ces mois de chaleur au village. Et naturellement, on ne doit pas les blesser réellement, pas plus qu'ici. Les mêmes règles strictes et identiques s'appliquent : pas de coupures, pas de brûlures, pas de véritables blessures. Et chaque semaine, on les attroupe dans une salle réservée aux esclaves pour y être oints et baignés. Ainsi, lorsqu'ils reviennent au château, ils sont doux comme des agneaux ; ils renaissent avec une beauté et une force incomparables.

Oui, comme le Prince Alexis, se dit la Belle, le cœur battant. Elle se demanda si sa perplexité et son excitation étaient visibles. Elle vit le Prince Tristan, distant parmi les autres esclaves, ses yeux bleus calmement posés sur son maître, Sire Étienne, qui lui tournait le dos.

Elle avait l'esprit rempli de visions effrayantes. Et qu'avait dit Alexis, qu'un châtement comme celui qui l'avait traversé était

empreint de miséricorde et que, si elle jugeait difficile d'apprendre avec cette lenteur, elle pouvait mûrir, afin d'être en mesure de s'exposer à des châtements plus durs ?

Dame Juliana secoua la tête en grimaçant.

— Mais nous ne sommes qu'au printemps, intervint-elle. Donc, ces pauvres choux vont y rester une éternité. Ah, la chaleur, les mouches, et le labeur. Vous ne pouvez imaginer comment on se sert d'eux, et les soldats s'attroupent dans les tavernes et les auberges, trop heureux de pouvoir, moyennant quelques pièces, enfin s'acheter un joli Prince ou une ravissante Princesse qu'ils ne pourraient rêver de posséder de toute leur vie.

— Vous vous en faites une idée excessive, insista le Prince.

— Mais y enverriez-vous votre propre esclave ? lui lança de nouveau Sire Étienne. Je ne veux pas qu'il parte ! murmura-t-il, et pourtant je l'ai condamné en présence de la Reine.

— Alors vous n'avez pas le choix. Et oui, j'y enverrais ma propre esclave, même si nul esclave de la Reine ou du Prince n'a jamais été puni de la sorte.

Le Prince tourna le dos aux esclaves, avec dédain. Mais la Belle ne cessait de les regarder, tandis que le beau Prince Tristan se frayait un chemin.

Il atteignit la clôture. Un garde plein de morgue, qui se divertissait fort avec tout ce groupe, le cingla de sa ceinture de cuir, mais il ne bougea et ne trahit pas la moindre gêne.

— Ah, il vous attire, soupira Dame Juliana. Aussitôt Sire Étienne se retourna : les deux jeunes hommes se trouvèrent face à face.

Comme en transe, la Belle regarda Sire Tristan s'agenouiller lentement et gracieusement pour baiser le sol devant son maître.

— Il est trop tard, fit le Prince, et ce petit signe d'affection et d'humilité ne saurait être pris en compte.

Le Prince Tristan se releva et se tint là, les yeux baissés, dans une expression de parfaite patience. Sire Étienne se précipita et, par-dessus la palissade, l'embrassa dans la foulée. Il serra le Prince Tristan contre sa poitrine et l'embrassa partout, sur le

visage, dans les cheveux. Le Prince captif, les mains liées sur la nuque, lui rendait calmement ses baisers.

Le Prince était en rage. Dame Juliana riait. Le Prince éloigna Sire Étienne et lui dit qu'à présent il leur fallait laisser ces misérables esclaves. Demain, ils seraient au village.

Après cet épisode, la Belle était étendue sur son lit, incapable de penser à rien d'autre qu'à ce petit groupe dans la cour de la prison. Et pourtant elle discernait aussi les rues étroites et anguleuses des villages qu'elle avait traversés lors de son voyage. Elle se souvint de ces auberges aux enseignes peintes au-dessus de la porte, de ces maisons à colombage qui ombrageaient leur chemin, et de ces fenêtres étroites en forme de losange.

Elle n'oublierait jamais les hommes et les femmes vêtus de pantalons grossiers et de tabliers blancs, les manches remontées jusqu'au coude. Comme ils l'avaient considérée, bouche bée, se gaussant de son dénuement.

Elle ne pouvait trouver le sommeil. Elle était pleine d'une terreur étrange et nouvelle.

Il faisait nuit lorsque le Prince l'envoya enfin chercher, et aussitôt qu'elle eut atteint la porte de sa salle à manger privée, elle le vit en compagnie de Sire Étienne.

En cet instant, il semblait que l'on avait décidé de son sort. Elle sourit en songeant à toutes ses réprimandes à l'adresse de Sire Étienne. Et elle aurait voulu entrer sur-le-champ, mais Sire Grégoire la retint sur le seuil.

La Belle laissa ses yeux s'embuer. Elle ne vit pas le Prince dans sa tunique de velours ornée de son blason. Bien plutôt, elle vit ces rues pavées de village, les femmes avec leurs balais d'osier, les garçons du commun dans la taverne.

Mais Sire Grégoire lui adressa la parole.

— Ne croyez-vous pas que je vois le changement qui s'est fait en vous ! lui siffla-t-il à l'oreille tout bas, à tel point qu'elle attribua ses propos à un tour de son imagination.

Elle fronça les sourcils de contrariété, puis elle baissa les yeux.

— Vous êtes infectée du même poison que le Prince Alexis. Je le vois à l'œuvre en vous chaque jour. Bientôt vous traiterez tout par le mépris.

Son pouls battit plus vite. Sire Etienne, à la table du souper, avait l'air si perdu. Et le Prince était plus hautain que jamais.

— Ce qu'il vous faut, c'est une sévère leçon..., poursuivit Sire Grégoire en chuchotant avec acidité.

— Mon Seigneur, vous ne pouvez songer au village !

La Belle frémit.

— Non, je ne songe pas au village ! (À l'évidence, il accusait le coup.) Et ne faites pas l'irrévérencieuse ou la fière devant moi. Vous savez ce que je veux dire. La Salle des Châtiments.

— Ah, votre domaine, là où vous êtes le Prince, chuchota la Belle.

Mais il ne l'entendit pas.

Et le Prince, l'air indifférent, avait claqué des doigts pour qu'on la fît entrer.

Elle approcha à quatre pattes. Mais elle n'avait approché que de quelques pas à l'intérieur de la pièce lorsqu'elle s'arrêta.

— Avancez ! lui siffla Sire Grégoire avec colère. Le Prince n'avait encore rien remarqué.

Mais lorsqu'il se retourna et la regarda, courroucé, elle ne bougea toujours pas, la tête inclinée, les yeux arrêtés sur lui. Et quand elle vit la colère et son expression outragée se peindre sur sa figure, elle se retourna subitement et courut à quatre pattes, dépassant Sire Grégoire pour retourner dans le couloir.

— Arrêtez-la, arrêtez-la ! cria le Prince avant de pouvoir se retenir.

Et lorsque la Belle vit les bottes de Sire Grégoire à sa hauteur, elle se leva de toute sa taille et courut plus vite. Il la saisit par les cheveux et elle cria quand elle se sentit tirée en arrière et renversée sur son épaule.

Elle lui frappa le dos de ses poings, à coups de pied, mais il lui tenait fermement les genoux, et elle éclata en sanglots, en proie à l'hystérie.

Elle entendit la voix courroucée du Prince, mais ne put distinguer ses paroles, et lorsqu'on la reposa sur ses pieds, elle

se remit à courir, si bien que deux Pages se précipitèrent sur ses talons en martelant le sol de leurs pas.

Elle se débattit quand on la musela, lorsqu'on la ligota : elle ignorait où on l'emmenait. Il faisait sombre, ils descendaient des escaliers, et elle connut un moment terrorisant de remords et de frayeur mêlés.

Ils la suspendirent dans la Salle des Châtiments. Si elle n'était pas capable d'endurer cela, comment pourrait-elle endurer le village ?

Mais, avant même que ses ravisseurs eussent atteint la Salle des esclaves, un calme étrange la submergea, et lorsqu'on la poussa dans une sombre cellule, gisant sur le sol de pierre froide, ses liens lui cisillant les chairs, elle fut prise d'une exaltation sereine.

Pourtant, elle pleurait sans relâche, son sexe battant en cadence, semblait-il, avec ses sanglots, et autour d'elle il n'y avait que le silence.

Lorsqu'on la réveilla, c'était presque le matin. Sire Grégoire claqua des doigts tandis que les Pages la libéraient de ses entraves et la soulevaient, pour la faire tenir sur ses jambes faibles et mal assurées. La ceinture de Sire Grégoire lui administra une raclée.

— Princesse déshonorée, corrompue ! siffla-t-il entre ses dents, mais elle était encore somnolente, amollie de désir, plongée dans ses rêves de village.

Elle lâcha un petit cri sous les coups rageurs, mais s'étonna de voir que les Pages la muselaient à nouveau et lui liaient les mains sur la nuque, sans ménagement. Elle partait pour le village !

— Oh Belle, Belle, intervint la voix éplorée de Dame Juliana derrière elle. Pourquoi avez-vous pris peur, pourquoi avez-vous tenté de vous enfuir, vous vous étiez montrée si bonne, et si forte, ma chérie.

— Enfant gâtée, enfant arrogante, la maudit encore Sire Grégoire tandis qu'on la menait au seuil de la porte ouverte.

Elle aperçut le ciel matinal au-dessus de la cime des arbres.

— Vous l'avez fait de propos délibéré ! lui chuchota Sire Grégoire à l'oreille en la fouettant sur le chemin du jardin. Eh

bien, vous allez maudire ce jour, vous en pleurerez amèrement, et il n'y aura personne pour vous entendre.

La Belle lutta pour se retenir de sourire. Mais aurait-on pu lire un sourire derrière le cruel mors de cuir qui lui recouvrait les dents ? Peu importait. Elle courait vite, les genoux levés, contourna l'aile du château. Sire Grégoire lui montrait le chemin, à coups vifs et rapides, et Dame Juliana courait en larmes à leurs côtés.

— Oh, Belle, je ne puis le supporter.

Les étoiles ne s'étaient pas encore évanouies, et pourtant l'air était déjà chaud et caressant. Ils traversèrent la cour vide de la prison, pénétrèrent dans la cour en franchissant les grandes portes du château et le pont-levis abaissé.

Il y avait là le grand chariot aux esclaves, attelé déjà aux lourdes juments blanches qui le tireraient jusqu'en bas, jusqu'au village.

L'espace d'un instant, la Belle fut prise de terreur. Mais un délicieux abandon s'empara d'elle.

Les esclaves se lamentaient, blottis les uns contre les autres derrière le petit garde-fou du chariot, et le cocher avait déjà pris place quand le chariot fut entouré de soldats à cheval.

— Une de plus, lança Sire Grégoire au Capitaine de la garde, et la Belle entendit les pleurs des esclaves s'élever plus fort.

Elle fut soulevée par des mains puissantes, les jambes suspendues en l'air.

— À la bonne heure, petite Princesse, s'esclaffa le Capitaine en la déposant dans le chariot, et la Belle, qui luttait pour conserver l'équilibre, sentit le bois grossier sous ses pieds.

Un instant, elle jeta un regard en arrière et vit le visage maculé de larmes de Dame Juliana. Ah ça, mais elle souffre vraiment, se dit la Belle, interloquée.

Et soudain, loin au-dessus d'elle, elle vit le Prince et Sire Étienne paraître à la seule fenêtre du sombre château, éclairée d'un flambeau. Il lui sembla que le Prince la vit lever les yeux ; et les esclaves autour d'elle, apercevant eux aussi cette fenêtre, partirent d'un chœur de vaines supplications. Le Prince se détourna, l'air malheureux, exactement comme auparavant Sire Étienne avait tourné le dos aux captifs.

La Belle sentit le chariot s'ébranler. Les grandes roues grincèrent et les sabots des chevaux résonnèrent sur le pavé. Tout autour d'elle, les esclaves pris de frénésie s'écroulèrent les uns contre les autres. Elle regarda droit devant elle et, presque aussitôt, vit les yeux calmes et bleus du Prince Tristan.

Il se démena pour se rapprocher d'elle, et elle se rapprocha de lui, ignorant les esclaves qui, tout autour d'eux, tressaillaient et se contorsionnaient pour éviter les coups vigoureux des gardes qui chevauchaient à leurs côtés. La Belle sentit l'entaille profonde d'une lanière contre son mollet, mais le Prince Tristan se tenait désormais tout contre elle.

Ses seins se collèrent à cette poitrine chaude et sa joue reposa contre son épaule. Son organe raide et fort se faufila entre ses cuisses humides et caressa son sexe avec rudesse. Luttant pour ne pas tomber, elle monta sur l'organe et le sentit glisser en elle. Elle songea au village, à la vente aux enchères imminente, à toutes les peurs qui l'attendaient. Et lorsqu'elle songea à son cher Prince défait et à sa pauvre Dame Juliana éprouvée de chagrin, elle sourit encore.

Mais le Prince Tristan remplissait son esprit tandis que tout son corps bataillait pour la transpercer et l'étreindre.

Même noyée dans les pleurs des autres, elle entendit son chuchotement derrière sa muselière :

— Belle, avez-vous peur ?

— Non !

Elle secoua la tête. À la torture, elle écrasa sa bouche contre la sienne, et comme il la soulevait à toute force de ses coups de boutoir, elle sentit battre son cœur.

